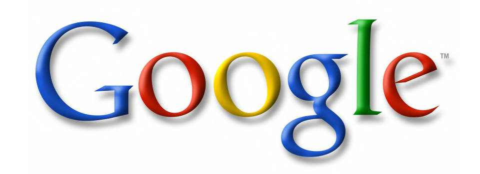
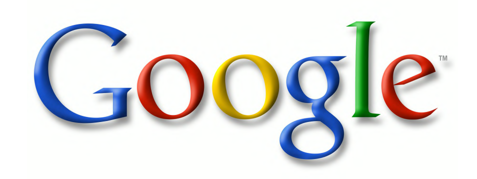
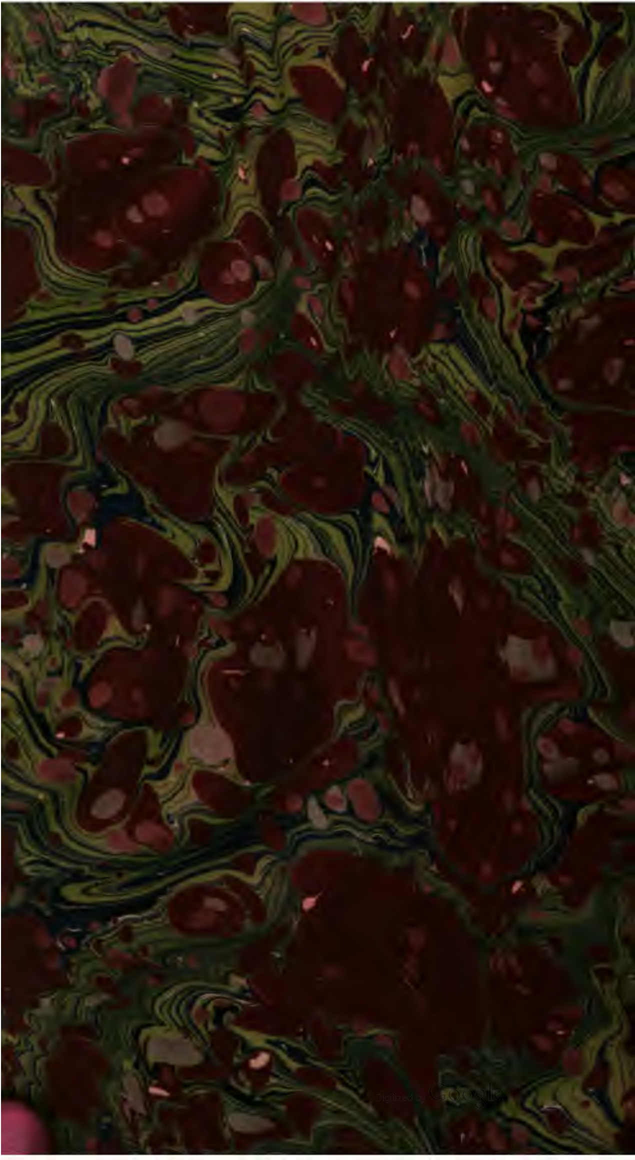


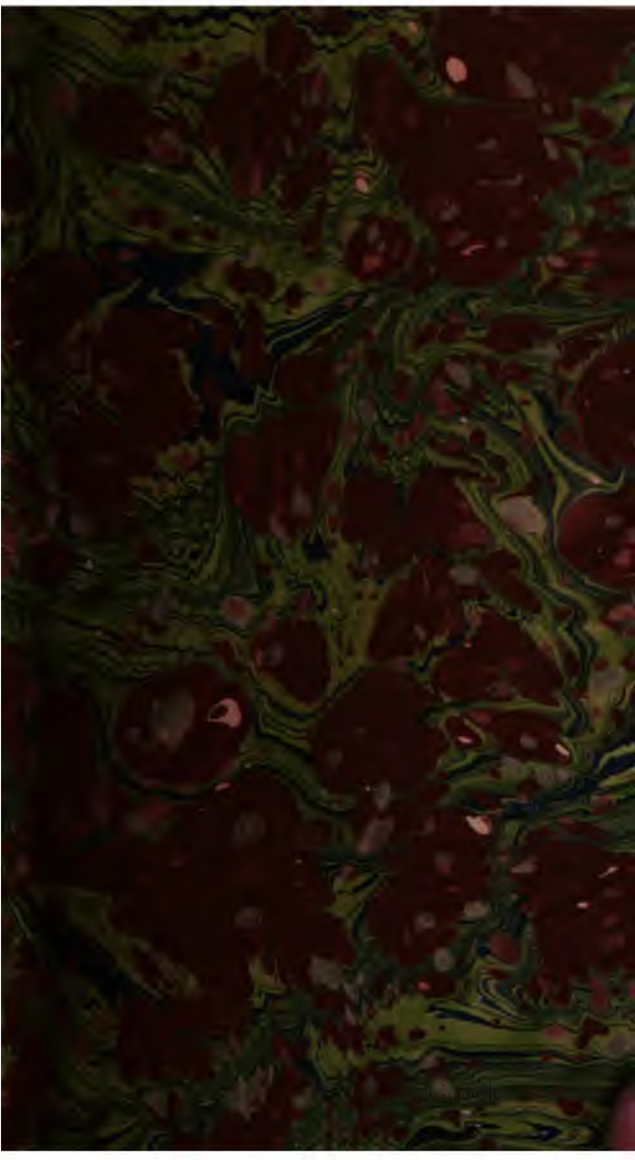


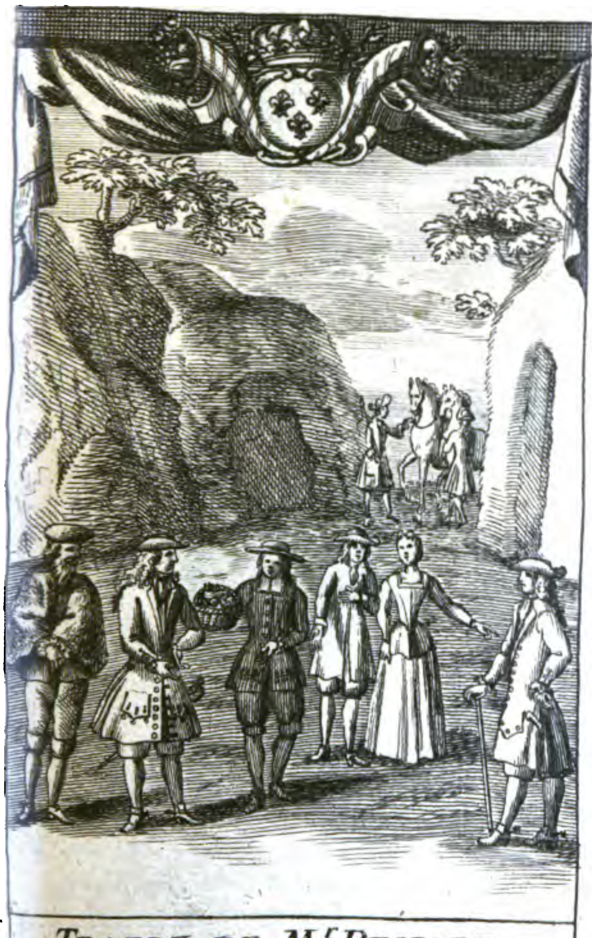












TEATRE DE M.r RENARD.
Tom 2.me
Democrite.



TEATRE DE Mr RENARD.

Tom 2.me

Democrite.

LES ŒUVRES DE Mr. REGNARD.

TOME II.



A PARIS.
Chez PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à la descente du Pont Neuf, à l'image S. Louis.

M. DCCVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PIECES CONTENUES dans ce II. Volume.

DEMOCRITE.

LES FOLIES AMOUREUSES.

LES MENECHMES.

DEMOCRITE,

COMEDIE,

REPRESENTÉE EN 1700.



ACTEURS.

DEMOCRITE.

AGELAS, Roy d'Athenes.

AGENOR, Prince d'Athenes.

ISMENE, Princeſſe promiſe à Agelas.

STRABON, Suivant de Democrite.

CLEANTHSI, Suivante d'Iſmene.

CRISEIS, cruë fille de Thaler.

THALER, Payſan.

UN INTENDANT.

UN MAISTRE D'HOSTEL.

La Scene eſt à Athenes.



DEMOCRITE,

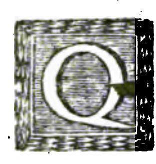
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Theâtre represente un Desert, & une Caverne dans l'enfoncement.

STRABON *seul.*



QUE maudit soit le jour, où j'eus la fantaisie
D'estre Valet de pied de la Philosophie!
Depuis prés de deux ans, je vis en cet endroit;
Mal vestu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid,
Suivant de Democrite, en cette solitude,
Ce n'est qu'avec des Ours que j'ay quelque habitude.

Pour un homme d'esprit comme moy, ce sont gens
Fort mal moriginez, & peu divertissans.
Quand je songe d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'estois le mary, Dieu veuille avoir son ame;
Je la crois bien deffunte; & s'il n'estoit ainsi,
Le Diable n'eût manqué de l'apporter icy.
Depuis vingt ans & plus, son extrême insolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naissance;
J'erre depuis ce temps de climats en climats,
Et j'ay dans ce desert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu solitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pû m'en défaire,
Et je suis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leur moitié se voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le Manant, pour notre subsistance,
Chaque jour du Village apporte la pitance;
Il nous fait bien souvent de fort mauvais repas;
Il faut prendre ou laisser, & l'on ne choisit pas.



SCENE II.

STRABON, THALER *Paysan, portant une sporte de jonc.*

THALER.

Bon jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voicy votre ordinaire.

STRABON.

Bon, tant mieux, aujourd'huy ferons-nous bonne chere?

Depuis deux ans je jeûne en ce desert maudit ;
Un jeûne de deux ans cause un rude appetit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'huy j'ons tout mis par écuelle,
Et c'est pis qu'une noce.

STRABON.

Ah ! la bonne nouvelle !

THALER.

Voicy dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raisins secs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoy, toujours des oignons ? Esprit philosophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte aussi cette bouteille d'eau,
Que j'ay prise en passant dans le plus clair ruisseau.

STRABON.

Une bouteille d'eau, le breuvage est ignoble.
Ce n'est donc point chez vous un Pays de vignoble ?
Tout est-il en oignons ? n'y croist-il point de vin ?

THALER.

Ouy da ; mais Democrite, habile Medecin,
Dit que du vin l'on doit sur-tout faire abstinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah Ciel ! quelle ordonnance !
C'est mourir tous les jours, que de vivre sans vin.
Mais laisse Democrite achever son destin,
C'est un homme bizare, ennemy de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la philosophie,
Me voir comme un fantosme ; & quand tu reviendras,
De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras,
Mais du meilleur au moins, car c'est pour un malade,
Et je boiray pour toy la premiere rasade ;
Entens-tu, mon enfant ?

THALER.

Je n'y manqueray pas.

STRABON.

Où donc est Criseis, qui suit par fois tes pas ?
J'aime encore le sexe.

THALER.

Elle est morgué gentille ;
Et Democrite...

STRABON.

Estant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits, & cet air si charmant,
Elle ne peut manquer de plaire assurément.

THALER.

Oh, ce sont des effets de votre complaisance ;
Mais elle n'est pas tant ma fille que l'on pense.

STRABON.

Comment donc ?

THALER.

Bon ! qui sçait d'où je venons tretous ?

STRABON.

C'est donc la mode aussi d'en user parmy vous
Comme on fait à la Ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne se pique pas d'estre enfant de son pere ?

THALER.

Suffit, je m'entens bien ; mais enfin m'est avis
Que votre Democrite en tient pour Criseis.

STRABON.

Pour Criseis ?

THALER.

Il a l'ame un tantet feruë.

STRABON.

Bon, bon !

THALER.

Je vous soutiens que je ne suis pas gruë,
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas ;
Je vois qu'il est fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il est tout occupé de la Philosophie.

THALER.

Qu'importe ? Quand on voit une fille jolie,

Le Diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coutât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui prés de luy paſſez ainſi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour?

STRABON.

Je m'ennuye.
Voila tout mon employ.

THALER.

Bon! vous vous moquez bien;
Et péut-on s'ennuyer, lorſque l'on ne fait rien?

STRABON.

Animé d'une ardeur vrayment philoſophique,
Je m'eſtois figuré que dans ce lieu ruſtique
Je vivrois affranchy du commerce des ſens,
Et n'aurois pour mon corps nuls ſoins embaraſſans;
Qu'entierement défait de femme & de ménage,
Les paſſions ſur moy n'auroient nul avantage,
Mais je me ſuis trompé, ma foy, bien lourdement,
Le corps contre l'eſprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Democrite en cette grotte obſcure?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit? De quoy?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il ſoutient par raiſons, que les hommes ſont tous
Sots, vains, extravagants, ridicules, & fous.
Pour les fuir, tout le jour il eſt dans ſa caverne:
Et la nuit, quand la Lune allume ſa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au ſommet des rochers,
Plus eſlevez cent fois que les plus hauts clochers;
Aux Aſtres en ces lieux nous rendons nos viſites,
Nous voyons Jupiter avec ſes Satellites;
Nous ſçavons ce qui doit arriver icy-bas,

Et je m'instruis, pour faire un jour des Almanachs.

THALER.

Des Almanachs? Morgué, j'en voudrois sçavoir faire.

STRABON.

Hé bien, changeons d'état, ce n'est pas une affaire.
Demeure dans ces lieux, & moy j'iray chez toy.
Tu deviendrois sçavant, tu sçaurois, comme moy,
Que rien ne vient de rien, & que des particules,
Rien ne retourne en rien; de plus, les corpuscules...
Les atosmes d'ailleurs, par un secret lien,
Acrochez dans le vuide... Entens-tu bien?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'esprit n'est qu'une mesme chose,
Et que la verité que chacun se propose,
Est dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher,
Je ne croy pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achete mon office,
Tu pourois dés ce jour entrer en exercice,
J'en feray mon marché.

THALER.

C'est bien l'argent, ma foy,
Qui nous arresteroit! J'ay, si je veux, de quoy
Faire aller un carosse, & rouler à mon aise.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te deplaise?

THALER.

Comment? Je le sçay bien, il suffit.

STRABON.

Mais encor,
Aurois-tu par hazard trouvé quelque tresor?

THALER.

Que sçait-on?...

STRABON.

Un tresor ? en quel lieu peut-il estre ?
Dis-moy.

THALER.

Bon, quelque sot ! Vous jazeriez peut-estre

STRABON.

Non, ma foy.

THALER.

Votre foy ?

STRABON.

Je veux estre un maraut,
Si...

THALER.

Vous me promettez..

STRABON.

Parle donc au plutôt.
Est-il loin d'icy ?

THALER *tirant un riche bracelet.*

Non, le voilà dans ma poche.

STRABON.

Le Coquin dans le bois a volé quelque Coche.
Juste Ciel ! d'où te vient ce bijou plein de feu ?

THALER.

De notre femme.

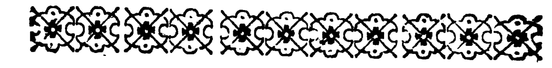
STRABON.

Ah, ah ! de ta femme ! A quel jeu
L'a-t-elle donc gagné ?

THALER.

Bon ! est-ce mon affaire ?
Mais Democrite vient, motus, il faut se taire.





SCENE III.

DEMOCRITE, STRABON, THALER.

DEMOCRITE.

Suivant les Anciens, & ce qu'ils ont écrit,
L'homme est de sa nature un animal qui rit,
Cela se voit assez; mais pour moy, sans scrupule,
Je veux le définir, animal ridicule.

STRABON.

Ce début n'est pas mal.

DEMOCRITE.

Il est à tout moment
La dupe de luy-mesme, & de son changement.
Il aime, il hait, il craint, il espere, il projette
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiete,
Il se fâche, il s'apaise, il évite, il poursuit,
Il veut, il se repent, il éleve, il détruit;
Plus leger que le vent, plus inconstant que l'onde;
Il se croit en effet le plus sage du monde:
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal,
Je puis rire, je croy, d'un pareil animal.

STRABON.

Dans ce panégyrique où votre esprit s'aiguise,
La femme., s'il vous plaist, n'est-elle pas comprise?

DEMOCRITE.

Ouy, sans doute.

STRABON.

En ce cas, je suis de votre avis.

DEMOCRITE.

Ah! vous voila, bon homme, où donc est Criseis?

THALER.

Je l'attendois icy, j'en ay le cœur en peine;
Elle s'est amusée au bord de la fontaine,
Elle tarde, & cela commence à me fâcher,
Elle viendra bien-tost, car je vais la chercher.



SCENE IV.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous sommes dans ces lieux à l'abry des visites,
Des sots écornifleurs, & des froids parasites;
Car je ne pense pas que nul d'entre-eux jamais
Y puisse estre attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter dans cette conjoncture,
D'un repas apresté par la seule Nature?
(Il tire son diner.)

DEMOCRITE.

Toujours boire & manger! Carnacier animal,
C'est bien fait, suis toujours ton appetit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame est asservie,
T'occupera-t'il seul le reste de ta vie?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'esprit s'en porte mieux.

DEMOCRITE.

Ame stupide & grasse.

STRABON.

Elle est grasse à vos yeux,
Mais mon corps en revanche est maigre, dont j'enrage,
Je suis las à la fin de tout ce badinage;
Et si vous ne quittez les lieux où nous voila,
Je seray bien contraint, moy, de vous planter là;
Je suis un parchemin, mon corps est diaphane.

DEMOCRITE.

Va, fuy de devant moy, retire-toy, prophane;
Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas,
Assez d'autres sans toy suivront icy mes pas.
Je voulois te guerir de tes erreurs funestes,
Te mener par la main aux regions celestes,
Affranchir ton esprit de l'empire des sens,
Tu ne merites pas la peine que je prens,
Animal sensuel qui n'oserois me suivre.

STRABON.

Sensuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre;
Mais on ne dira pas que je sois amoureux.

DEMOCRITE.

Qu'entens-tu donc par là?

STRABON.

J'entens ce que je veux,
Et vous ce qu'il vous plaist.

DEMOCRITE *à part.*

Sçauroit-il ma foiblesse?
Mais ce n'est pas à moy que ce discours s'adresse.

STRABON.

Estes-vous amoureux, pour relever ce mot?

DEMOCRITE.

Democrite amoureux!

STRABON.

Seriez-vous assez sot
Pour donner comme un autre en l'erreur populaire?

DEMOCRITE *à part.*

Cela n'est que trop vray.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,
Et feriez le galand? J'en rirois tout mon sou.
Mais je vous connois trop, vous n'estes pas si fou.

DEMOCRITE *à part.*

Que je souffre en dedans, & qu'il me mortifie!

STRRAON.

Vous avez le rempart de la philosophie;
Et lorsque le cœur veut s'émanciper par fois,

La Raison aussi-tost luy donne sur les doigts.

DEMOCRITE.

Il est des passions que l'on a beau combatre,
On ne sçauroit jamais tout-à-fait les abatre;
Sous la sagesse en vain on se met à couvert,
Toûjours par quelqu'endroit notre cœur est ouvert.
L'Homme fait malgré luy souvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuy de devant moy, retire-toy, prophane,
Puisque ton cœur est plein de sentimens si bas,
Assez d'autres sans toy suivront ailleurs mes pas,
Animal sensuel.

DEMOCRITE.

Quoy? tu crois donc que j'aime?
Je voudrois me cacher ce secret à moy-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde; mais j'ay crû m'apercevoir
Que les Filles vous font encor plaisir à voir;
Votre humeur ne m'est pas tout-à-fait bien connuë,
Ou Criseis par fois vous réjoüit la veuë.

DEMOCRITE.

D'accord, son cœur novice à l'infidelité,
Par le commerce humain n'est point encor gasté,
La Verité se voit en elle toute pure,
C'est une fleur qui sort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous racrochez encore au feminin.

DEMOCRITE.

Tu te mocques de moy. Mais Criseis s'avance,
Sur son front pudibond brille son innocence.





SCENE V.

CRISEIS, DEMOCRITE, STRABON.

CRISEIS.

JE cherche icy mon Pere, & ne le trouve pas,
Jusqu'assez prés d'icy j'avois suivy ses pas,
Ne l'avez-vous point vû? dites moy, je vous prie,
Seroit-il retourné?

DEMOCRITE *à part.*

Dans mon ame attendrie
Je sens en la voyant la Raison & l'Amour,
L'Homme & le Philosophe agitez tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la belle, en votre promenade
Donné, sans y penser, prés de quelque embuscade?
On trouve quelquefois au milieu des forêts,
Des Silvains pétulans, des Faunes indiscrets,
Qui du soir au matin vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CHRISEIS.

Jamais je ne m'égare, & grace à mon destin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'estois arrestée au bord d'une fontaine,
Dont le charmant murmure, & l'onde pure & saine
M'invitoit à laver mon visage & mes mains.

STRABON.

C'est aussi tout le fard ont j'use les matins.

DEMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois; c'est la pure nature,
Son teint n'est point encor nourry dans l'imposture,

Elle doit ſon éclat à ſa ſeule beauté.

STRABON.

Son viſage eſt tout neuf, & n'eſt point frelaté.

DEMOCRITE.

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire
Fait voir que vous avez quelque deſſein de plaire.

CHRISEIS.

D'autres ſoins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DEMOCRITE.

Sçauriez-vous par hazard ce que c'eſt ? ...

CHRISEIS.

Quoy ?

STRABON.

L'amour.

CHRISEIS.

L'amour ?

STRABON.

Ouy, l'amour.

CHRISEIS.

Non.

DEMOCRITE.

Je veux vous en inſtruire.
Je tremble, & je ne ſçay ce que je vais luy dire.

STRABON.

Quoy, vous qui raiſonnez philoſophiquement,
Qui parlez à vos ſens imperativement,
Qui voyez face à face Etoiles & Planettes,
Une fille vous met en l'état où vous eſtes ?
Vous tremblez ? allons donc, montrez de la vigueur.

DEMOCRITE.

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur.
L'amour eſt en effet ce qu'on a peine à dire,
C'eſt une paſſion que la Nature inſpire,
Un appetit ſecret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A ſe perpetuer, & rendre ſon eſpece ...

STRABON.

Pour un homme d'eſprit, vous parlez mal tendreſſe.

L'amour, ne vous déplaise, est un je ne sçay quoy,
Qui vous prend, je ne sçay, ny par où, ny pourquoy;
Qui va je ne sçais où, qui fait naître en notre ame
Je ne sçay quelle ardeur que l'on sent pour la femme;
Et ce je ne sçay quoy qui paroît si charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne sçay comment.

CRISEIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangere,
Et moins qu'auparavant je connois ce mystere.
L'amour n'est pas, je croy, facile à pratiquer,
Puisqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon esprit est borné, je ne veux point apprendre
Les choses qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux.
Qui peut si brusquement nous surprendre en ces lieux.

SCENE VI.

AGELAS, AGENOR *en habit de Chasseur*, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

AGELAS.

Demeurons dans ce bois, laissons aller la chasse;
Attendons quelque temps que la chaleur se passe.
Mais que vois-je?

STRABON.

Voilà peut-estre de ces gens
Qui vont par les forêts détrousser les passans.

CRISEIS.

Pour moy, je ne voy rien dans leur air qui m'étonne.

AGELAS.

Approchons, que d'appas! Ciel! l'aimable personne!
Et comment se peut-il que ces sombres forêts
Renferment un objet si doux, si plein d'attraits?

STRABON.

Tout cela ne vaut rien; ces gens cy dans leur course,
Paroissent en vouloir plus au cœur qu'à la bourse,
Sauvons-nous.

AGELAS.

Permettez qu'en ce sauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit;
Soufrez...

DEMOCRITE.

Plus long discours seroit fort inutile,
Vous êtes égarez du chemin de la Ville,
Cela se voit assez; mais quand il vous plaira,
Dans la route bien-tôt Strabon vous remettra.

AGELAS.

Un cerf que nous poussons depuis trois ou quatre heures,
Nous a par les détours conduits dans ces demeures,
Et j'ay mis pied à terre en ces lieux détournez.

DEMOCRITE.

Vous estes donc Chasseurs?

AGELAS.

Des plus déterminez.

DEMOCRITE.

Ah je m'en rejouïs: Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'exceder, se mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquile sommeil,
Aller dans les forêts prévenir le Soleil,
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes,
Passer en plein midy les guerêts, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en desesperez,
Percer rapidement les bois les plus fourez,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un Cerf qu'une feüille intimide,
Manquer la beste enfin aprés avoir couru,

Et revenir bien-tard, moüillé, las & recru;
Estropié souvent ; dites-moy, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

AGENOR.

Ces occupatious & ces nobles travaux,
Sont les amusemens des plus fameux Héros;
Et lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils meslent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGELAS.

Mais sans trop témoigner de curiosité,
Peut-on sçavoir quelle est cette jeune Beauté?

STRABON.

De quoy vous meslez-vous?

AGELAS.

On ne peut voir paroître
Un si charmant objet, sans vouloir le connoistre.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaist.

AGENOR.

Sçais-tu bien
A qui tu parles-là?

STRABON.

Moy, non, je n'en sçay rien.

AGENOR.

Sçais-tu que c'est le Roy?

STRABON.

Le Roy soit, que m'importe?

AGENOR.

Mais voyez ce maraut, de parler de la sorte!

STRABON.

Maraut? Sçachez, Monsieur, que ce n'est point mon nom,
Et si vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,
Philosophe sublime autant qu'on le peut estre,
Suivant de Democrite ; & vous voyez mon Maître.

AGELAS.

Quoy? je verrois icy cet homme si divin,
Cet esprit si vanté, ce Democrite enfin,

Que son profond sçavoir jusques aux Cieux éleve ?

STRABON.

Ouy, Seigneur, c'est luy-même, & voila son Eleve.

AGELAS.

Pardonnez, s'il vous plaist, mes indiscretions.
Je trouble avec regret vos meditations :
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable ....

DEMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table,
Vous prendrez votre part d'un tres frugal repas ;
Mais il faut excuser, on ne vous attend pas ;
Ce sera de bon cœur, & sans ceremonie.

AGELAS.

De manger à present je ne sens nulle envie,
Mais je veux toutefois sortant de ce desert
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous mocquez.

AGELAS.

Je veux, que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triste demeure,
Pour venir à ma Cour.

DEMOCRITE.

Qui nous, Seigneur ?

AGELAS.

Ouy vous.

STRABON.

Que je m'en vais manger !

AGELAS.

Vous viendrez avec nous.

DEMOCRITE.

Moy, que j'aille à la Cour ? Grands Dieux ! qu'irois-je y faire ?
Mon esprit peu liant, mon humeur trop sincere,
Ma maniere d'agir, ma critique, & mes ris,
M'attireroient bien-tost un monde d'ennemis.

AGELAS.

Je seray votre appuy, quoy qu'on dise, ou qu'on fasse ;

Je vous demande encore une seconde grace ;
Et votre cœur, je croy, n'y resistera pas,
C'est que ce jeune objet accompagne vos pas.
Y repugneriez-vous ?

CRISEIS.

Je dépens de mon Pere,
Sans son consentement je ne sçaurois rien faire ;
Mais j'aurois grand plaisir de le suivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout est somptueux,
Où les choses qu'on voit, sont pour moy si nouvelles,
Les hommes si bien-faits !

STRABON.

Les femmes si fidelles !

DEMOCRITE.

Que vous connoissez mal les lieux dont vous parlez !

CRISEIS.

Je les connoitray mieux, bien-tost, si vous voulez.
Vous avez sur mon Pere une entiere puissance,
Vous n'avez qu'à parler.

DEMOCRITE.

Vous vous mocquez, je pense ?
Examinez-moy bien ; ay-je, du bas en haut,
Pour estre Courtisan, la taille & l'air qu'il faut ?

CRISEIS.

J'attens de vos bontez cette faveur extrême,
Ne me refusez pas.

DEMOCRITE *à part.*

Pourquoy faut-il que j'aime ?
Mais, Seigneur....

AGELAS

A mes vœux daignez tout accorder,
Songez qu'en vous priant, j'ay droit de commander.
Je le veux.

DEMOCRITE.

Il suffit.

AGELAS.

La resistance est vaine ;
J'ay des gens, des chevaux, dans la route prochaine;

Pour se rendre en ces lieux, on va les avertir,
Toy, prens soin, Agenor, de les faire partir.
Je vous laisse. Sur tout, cette aimable personne.

AGENOR.

Qu'à mes soins diligens votre cœur s'abandonne.



SCENE VII.

THALER, AGENOR, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

THALER.

MOrgué, je n'en puis plus, je vous cherche partout,
J'ay couru la forest de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir ....

STRABON.

Paix, tay-toy, va plier ton bagage;
Nous allons à la Cour, on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour?

STRABON.

Ouy parbleu.

THALER.

Tu te gausses de moy.

STRABON.

Non, le Roy veut te voir, il a besoin de toy.

THALER.

Pargué, j'iray fort bien sans repugnance aucune;
Pourquoy non? M'est avis que j'y feray fortune.

AGENOR.

Ne perdons point de temps, suivons nostre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet est tout fait.

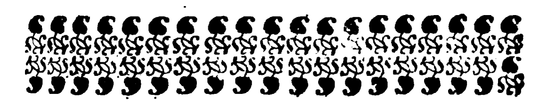
DEMOCRITE.

Quel voyage, grands Dieux! C'est à votre priere,
Que je fais une chose à mon cœur si contraire.
Mais pour vous, Criseis, que ne feroit-on pas?
Que je sens-là dedans de trouble & de combats!

STRABON.

Adieu forests, rochers, adieu, caverne obscure,
Insensibles témoins de la faim que j'endure;
Adieu Tigres, Ours, Cerfs, Dains, Sangliers & Loups.
Si pour philosopher je reviens parmy vous,
Je veux qu'une Panthere avec sa dent gloutonne
Ne fasse qu'un repas de toute ma personne.
Je suis votre valet; loin de ce triste lieu,
Je vais boire & manger, bon jour, bon soir, adieu.

Fin du Premier Acte.



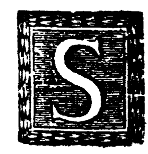
ACTE II.

Le Theâtre represente le Palais d'Agelas Roy d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLEANTHIS.

CLEANTHIS.



I j'avois le secret de deviner la cause
Du chagrin qu'à mes yeux votre visage expose,
De cet ennuy soudain qui vous tient sous ses loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois,
Moy de le demander, & vous de me le dire;
Mais puisque sans parler je ne puis m'en instruire,
Dites-moy, s'il vous plaist, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux?
Quel sujet vous oblige à répandre des larmes?
Le Roy plus que jamais est épris de vos charmes,
Il vous aime, & de plus, une suprême loy
L'oblige à vous donner & sa main & sa foy;
Et quand même il romproit une si douce chaîne,
Agenor est un Prince assez digne d'Ismene:
Je sçay qu'il vous adore, & qu'il n'ose à vos yeux
Par respect pour le Roy faire éclater ses feux.

ISMENE.

Je veux bien avoüer qu'un manque de Couronne
Est l'unique deffaut qui soit en sa personne,
Et qu'Agenor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il estoit un peu moins sensible à la grandeur.
Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cleanthis, est venu me surprendre.
Je le chasse, il revient, & je ne sçay pourquoy
Ce jour plus qu'aucun autre, il cause mon effroy.

CLEANTHIS.

On ne peut vous ôter le sceptre & la Couronne,
Et le rang glorieux que le destin vous donne:
Je vous l'apprens encor, si vous ne le sçavez,
J'en suis un peu la cause, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment?

CLEANTHIS.

Ecoutez-moy. La Reine votre Mere
Abandonnant Argos, où mourut votre Pere,
Par un second hymen épousa le feu Roy
Qui regnoit en ces lieux, mais avec cette loy
Que, si d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du Trône Athenien vous seriez l'héritiere,
Et que son successeur deviendroit votre Epoux.
La Reine eut une fille, & l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant pris d'une autre famille,
De même âge à peu prés, mais moribond, mal sain,
Et qui mourut aussi, je croy, le lendemain.
Moy, j'allay cependant sans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre paysan que l'or sçut engager,
De ce fardeau pour moy voulut bien se charger.
Je luy dis que l'enfant venoit de moy na ssance,
Qu'il devoit avec soin élever son enfance;
Je luy cachay toûjours son nom & son pays,
Le Pastre crut enfin tout ce que je luy dis.
Quinze ans se sont passez depuis cette avanture,

Votre

Vostre Mere a payé les droits à la nature,
Et depuis ce long temps aucun mortel, je crois,
N'a pû de cette fille avoir ny vent ny voix.

ISMENE.

Je sçay depuis long-temps ce que tu viens de dire,
Ta bouche avoit déja pris soin de m'en instruire,
Ce souvenir encore augmente ma terreur,
Et vient justifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chasse,
Le Roy réveur, distrait, a paru tout de glace;
Ses regards inquiets m'ont dit son embarras,
Il sembloit m'éviter & détourner ses pas.
Ah! Cleanthis! je crains que quelque amour nouvelle
Ne luy fasse. . .

CLEANTHIS.

Ah! voilà l'ordinaire querelle.
C'est une étrange chose! Il faut que les Amans
Soient toûjours de leurs maux les premiers instrumens.
Qu'un homme par hazard ait détourné la veuë
Sur quelque objet nouveau qui passe dans la ruë,
Qu'il ait paru réveur, enjoüé, gay, chagrin,
Qu'il n'ait pas ry, pleuré, parlé, que sçay-je enfin?
Voilà la jalousie aussi-tost en campagne,
D'une mouche on luy fait une grosse montagne;
C'est un traître, un ingrat, c'est un monstre odieux,
Et digne du courroux de la Terre & des Cieux.
Il faut aller plus doux dans le siécle où nous sommes,
On doit par fois passer quelque fredaine aux hommes,
Fermer souvent les yeux, bien entendu pourtant,
Que tout cela se fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme si tranquile est d'une pénible usage,
Toûjours quelque soupçon renaist pour l'allarmer,
Ah! que tu connois mal ce que c'est que d'aimer!

CLEANTHIS.

Ouy! Je me suis d'aimer par fois licentiée,
J'ay fait pis, dans Argos je me suis mariée.

ISMENE.

Toy mariée ?

CLEANTHIS.

Ouy moy, mais à mon grand regret,
Autant que je le puis, je tiens le cas secret.
Avant que les destins, touchez de ma misere,
Eussent fixé mon sort auprés de votre mere,
J'avois fait ce beau coup; mais à vous dire vray,
Ce Mariage-là n'estoit qu'un coup d'essay:
J'avois pris un mary brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils sont presque tous. Je l'ay tant tourmenté,
Excedé, maltraité, rebuté, molesté,
Qu'enfin il m'a privé de sa veuë importune,
Le Diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Est-il mort ?

CLEANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus,
Qu'il a pris son party, nous ne nous sommes vûs;
Et quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je croy, tous deux sans nous connoître;
J'ay bien changé d'état; & lorsqu'il s'en alla,
Je n'estois qu'un enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me sembler agréable,
Si de quelque plaisir mon cœur estoit capable.

CLEANTHIS.

Pour chasser le chagrin, Madame, où je vous voy,
Consentez, je vous prie, à venir avec moy
Pour voir un animal qu'en ces lieux on ameine,
Et que le Prince a pris dans la forest prochaine;
Il tient à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'Ours,
Il parle quelquefois, & rit presque toujours,
On appelle cela, je pense... un Democrite.

ISMENE.

Tu rends assûrément peu d'honneur au merite.

L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Est un grand Philosophe.

CLEANTHIS.

Hé, n'est-ce pas tout un?

ISMENE.

Tu peux aller le voir; mais pour moy, je te prie,
Laisse-moy quelque temps toute à ma réverie,
J'en fais mon seul plaisir; tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux soupçons m'occupent trop l'esprit.

CLEANTHIS.

Quelqu'un s'avance icy. Je m'en vais vous conduire;
Et reviendray pour voir cet homme qu'on admire.



SCENE II.

STRABON *en habit de Cour.*

QUand on à de l'esprit, ma foy, vive la Cour,
C'est là qu'il faut venir se montrer au grand jour,
Et c'est mon centre à moy: bon vin, bonne cuisine.
J'ay calmé les fureurs d'une guerre intestine;
J'ay d'abord pris ma part de deux repas exquis,
Et me voila déja vétu comme un Marquis.
Cela me sied bien. Mais, quelqu'un icy s'avance,
C'est Thaler, Justes Dieux! quelle magnificence!



SCENE III.

THALER *en habit de Cour par dessus son habit de païsan,* STRABON.

THALER.

OH dame, voyez-vous, tout franc, je n'aime pas
Qu'on se rie à mon nez, & qu'on suive mes pas ;
Si quelqu'un vient encor se gausser davantage,
Je luy sangle d'abord mon poing par le visage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voila ?

THALER.

Morgué, je ne sçay pas quelle graine c'est là.
Ils sont un Regiment de diverses figures,
Jaune, gris, vert, enfin de toutes les peintures,
Qui sont tous aprés moy comme des possedez.
Palsangué, le premier...

STRABON.

C'est qu'ils sont enchantez
De voir un Gentil-homme avec si bonne mine,
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER.

Me voila.

STRABON.

Je te voy.

THALER.

Je n'ay pas méchant air,
N'est-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand Diable d'Enfer,

Si Seigneur à la Cour, dans ses airs de conqueste,
Est mieux paré que toy des pieds jusqu'à la teste.

THALER.

Je suis, sans vanité, bien tourné, quand je veux,
Et j'ay, quand il me plaist, tout autant d'esprit qu'eux;
Qui fait le bel oyseau, c'est, dit-on, le plumage;
Notre fille est de même en fort bon équipage:
Allons, faut dire vray, je suis content du Roy,
Morguenne, il en agit rondement avec moy.
Ils m'ont bien fait diner, c'est un plaisir extrême,
D'avoir grand appetit, & l'estomach de même,
Lorsque l'on peut tous deux les contenter, s'entent,
J'ay mangé comme quatre, & j'ay trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie?

THALER.

J'y serois volontiers tout le temps de ma vie.
L'état où je me voy me fait émerveiller;
M'est avis que je réve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & sauvage
Tient encor à mes yeux quelque peu du vilage;
Plante-toy sur tes pieds, te voilà comme un sot,
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs dévelopez? allons, fay-toy de feste,
Remuë un peu les bras, balance-toy la teste,
De la vivacité, dance, prens du tabac,
Ne tens pas tant le dos, renfonce l'estomac.

(Il luy donne un coup dans le dos & un autre dans l'estomach.)

THALER.

Oh morgué, bellement, comme vous estes rude!
J'ay l'estomach démis.

STRABON.

Ce n'est là qu'un prélude.

THALER.

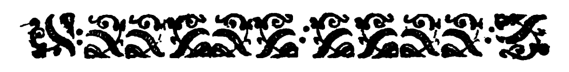
Achevez donc tout seul.

STRABON.

Paix, Democrite vient;
Pren d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non, morgué, je m'en vais; aussi bien je petille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.



SCENE IV.

DEMOCRITE *suivy d'un Intendant, d'un Maistre d'hôtel, & de quatre grands Laquais,* STRABON.

DEMOCRITE.

EN ces lieux, comme ailleurs, je voy de toutes parts
Mille plaisans objets attirer mes regards:
Les Grands & les Petits, la Cour comme la Ville,
Pour rire à mon plaisir tout m'offre un champ fertile;
Et me voyant aussi dans un riche Palais,
Entouré d'officiers, escorté de valets,
Transporté tout d'un coup de mon sejour paisible,
Je me trouve moy-même un sujet fort risible.
Vous qui suivez mes pas, que voulez-vous de moy?

L'INTENDANT.

Je suis auprés de vous par l'ordre exprés du Roy;
Il prétend, s'il vous plaist, m'accorder cette grace,
Que de votre Intendant je prenne icy la place,
Et je viens vous offrir mes soins & mon sçavoir.

DEMOCRITE.

Mais, je n'ay nulle affaire, & n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'est aussi pour cela qu'Officier necessaire,

Reglant votre maison, j'auray soin de tout faire;
J'afferme, je reçois, je dispose des fonds,
Des Valets...

DEMOCRITE.

Ah! tant mieux; puisque dans les maisons
Vous avez sur les gens un pouvoir despotique,
De grace, reformez tout ce vain domestique;
Je ne sçaurois souffrir toûjours à mes costez
Ces quatre grands Messieurs droits sur leurs pieds plantez.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortege.

DEMOCRITE.

Quoy? si je veux tousser, cracher, moucher, que sçay-je?
Et le jour & la nuit faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un registre importun?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'est l'ordinaire usage.

DEMOCRITE.

Cet usage à mon gré n'est ny prudent ny sage.
Les hommes qui souvent font tout mal à propos,
Et qui devroient cacher leur foible & leurs deffauts,
Sont toûjours les premiers à montrer leurs bestises,
Pour faire à tout moment, & dire des sottises.
A quoy bon, s'il vous plaist, payer tant de témoins?
Messieurs, laissez-moy seul, & tréve de vos soins.
Et vous, que vous plaist il?

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Le Prince à vous m'envoye,
Et pour Maistre d'hôtel il veut que je m'employe.

STRABON.

Bon, voicy le meilleur.

DEMOCRITE.

C'est, entre vous & moy,
Auprés d'un Philosophe un fort chétif employ.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

J'espere avec honneur remplir mon ministere,

Et vous n'aurez, je croy, nul reproche à me faire.

DEMOCRITE.

J'en suis persuadé de reste.

L'INTENDANT.

Ce n'est point
Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint,
Mais je répons de luy, c'est un tres-honneste homme,
Fidele, incorruptible, équitable, œconome.
(bas) Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Quand je ne serois pas au rang de vos amis,
Je publirois par-tout que l'on ne trouve gueres
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus desinteressé, plus actif, plus adroit.
(bas à Democrite) Prenez-y garde au moins, il ne va pas bien droit.

L'INTENDANT.

Monsieur, en verité vous estes trop honneste;
On sçait votre bon goût pour conduire une feste,
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas
En aussi peu de temps, sans bruit, sans embarras.
(bas à Democrite) C'est un homme qui n'a l'ame ny la main nette,
Et qui gagne moitié sur tout ce qu'il achepte.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Tout le monde connoit votre esprit éclairé,
A gagner le procez le plus desesperé,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes,
Que dans une maison un long desordre a faites.
(bas) C'est un homme sans foy qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot de vin.

DEMOCRITE.

Messieurs, je suis ravy qu'en vous rendant service,
Tous deux en même temps vous vous rendiez justice:
Allez, continuez, aimez-vous bien toûjours,
Et servez-vous ainsi le reste de vos jours;
Cette rare amitié, cette candeur sublime

Me fait naitre pour vous encore plus d'estime,
Adieu.

SCENE V.

DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits ;
De ces lâches flateurs qui hautement vous loüent,
Et dans l'occasion tout bas se desavoüent ;
De ces menteurs outrez, ces caracteres bas,
Qui disent tout le bien & le mal qui n'est pas.
Des faux amis du temps reconnois les manieres :
Peut-estre ces deux là sont-ils des plus sinceres.
Mais changeons de propos, que dis-tu de la Cour ?

STRABON.

Toute sorte de biens ; & vous à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même ?

DEMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joye est extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas, & qui ne disent rien ;
D'y rencontrer par-tout des visages d'attente,
Qui n'ont que l'esperance & les desirs pour rente ;
D'autres dont les dehors affectez & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux ;
Des complaisans en charge, & payez pour soûrire
Aux sottises qu'un autre est toûjours prest à dire ;
Celuy-cy qui bouffy du rang de son ayeul,
Se respecte soy-même, & s'admire tout seul :
Je te laisse à juger si de tant de matiere
J'ay pour rire à plaisir une vaste carriere.

STRABON.

Je m'en raporte à vous.

DEMOCRITE.

Dans ce nouveau pays
Dis-moy, que dit, que fait, que pense Criseis ?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de son visage,
Elle se plaist icy bien mieux qu'en son Village,
Elle a pris, comme moy, d'abord les airs de Cour,
Elle veut déja plaire, & donner de l'amour.

DEMOCRITE.

Que dis-tu ?

STRABON.

Vous sçavez qu'en Princesse on la traite,
Je la voyois tantost devant une toilette,
D'une mouche assassine irriter ses attraits,
Elle donne déja le bon tour aux crochets,
Elle montre avec art, quoy que novice encore,
Une gorge timide, & qui voudroit éclore.
Agelas l'observoit d'un œil plein de desirs.

DEMOCRITE.

Agelas ?

STRABON.

Ouy, par fois il poussoit des soûpirs,
Et je suis fort trompé si le Roy pour la belle
Ne ressent de l'amour quelque vive étincelle.

DEMOCRITE.

Juste Ciel ! quoy déja...

STRABON.

L'on va viste en ces lieux,
Et l'air de ce pays est fort contagieux.

DEMOCRITE.

Et comment Criseis prend elle cet hommage ?
Semble-t'elle répondre à ce muet langage ?
Montre-t'elle l'entendre ?

STRABON.

Oh vrayment je le croy !
Elle l'entend déja mieux que vous & que moy.

Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des souris attrayants, des mines meurtrieres :
Oh ! vive la nature !

DEMOCRITE.

En sçavoir déja tant !

STRABON.

Si le Prince l'aimoit, le cas seroit plaisant.
Euh ?

DEMOCRITE.

Ouy.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un Roy cherchant à plaire,
Comme un avanturier, donnast dans la Bergere ?

DEMOCRITE.

J'en rirois tout à fait.

STRABON.

Que nous serions heureux !
Notre fortune icy seroit faite à tous deux.
L'amour est, je l'avoüe, une belle manie,
Les hommes sont bien foux, rions-en, je vous prie
Je les trouve à present presque aussi sots que vous.

DEMOCRITE *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'estre encor jaloux.
J'étoufe, & je sens là certain poids qui m'oppresse.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaist, cette sombre tristesse ?
Du bien de Criseis n'estes-vous pas content ?
Pourquoy cet air chagrin, à vous qui riez tant ?

DEMOCRITE.

Ces feux pour Criseis me donnent quelque ombrage,
Son éducation est mon heureux ouvrage ;
Elle est sous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre soin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DEMOCRITE.

Agelas a grand tort d'employer sa puissance,
A vouloir d'un enfant surprendre l'innocence.

Qui doit estre en sa Cour en toute seureté.

STRABON.

C'est violer les droits de l'hospitalité.

DEMOCRITE.

Mais il faut empescher que cet amour n'augmente;
Et pour mieux étoufer cette flame naissante,
Je vais le conjurer de nous laisser partir.

STRABON.

Parlez pour vous, d'icy je ne veux point sortir,
Je m'y trouve trop bien.



SCENE VI.

STRABON *seul.*

MA foy, le Philosophe
D'un feu long & discret, dans son harnois s'échause,
Le pauvre Diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute sa morale a parbleu fait le saut.
Allons sur ses pas... Mais, quelle est cette égrillarde,
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde?



SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

CLEANTHIS.

VOila certes quelqu'un de ces nouveaux venus,
Et ces traits-là me sont tout à fait inconnus.

STRABON.

Mon port luy paroist noble, & ma mine assez bonne ;
La Princesse a, je croy, dessein sur ma personne :
Il ne faut point icy perdre le jugement,
Mais en homme d'esprit tourner un compliment.
Madame, s'il est vray, selon nos axiômes,
Que tous corps icy-bas sont composez d'atômes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre est formé d'atômes bien parfaits.
Ces organes subtils, d'où votre esprit transpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLEANTHIS.

A votre air étranger, on devine aisément...

STRABON.

A mon air étranger ? Parlez plus congrûment.
Je suis homme de Cour ; & pour la politesse,
J'en ay, sans me vanter, de la plus fine espece.

CLEANTHIS.

Un esprit méprisant ne m'a point fait parler,
Et tous nos Courtisans voudroient vous ressembler.

STRABON.

Je le croy.

CLEANTHIS.

Je voulois par vous-mesme m'instruire
Quel sujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'est par l'ordre du Roy que j'y viens aujourd'huy.
Je suis, sans me vanter, assez bien avec luy,
Le plaisir de nous voir quelquefois nous r'assemble,
Et nous devons, je croy, ce soir souper ensemble.

CLEANTHIS.

C'est un honneur qu'il fait à peu de Courtisans.

STRABON.

D'accord, mais il sçait vivre, & connoist bien ses gens,
Pour convive, je suis d'une assez bonne étofe,
Suivant de Democrite, & Garçon Philosophe.

CLEANTHIS.

On le voit, votre esprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLEANTHIS.

Tout en vous est noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la loüange.
Je veux estre un marant, si mes sens, en échange,
Auprés de vos appas ne sont tout stupefaits.

CLEANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conservé leur paix.

STRABON.

Ah, Madame! il est vray qu'on est fait d'un modelle
A ne pas attaquer vainement une Belle;
On sçait de son esprit se servir à propos,
Se plaindre, se broüiller, écrire quatre mots,
Revenir, s'appaiser, se remettre en colere,
Faire bien le jaloux, & vouloir se défaire;
Commander à ses pleurs de sortir au besoin,
Estre un jour sans manger, bouder seul en un coin,
Redoubler quelquefois de tendresses nouvelles.
Lors que l'on sçait joüer ce rôlle auprés des Belles,
On est bien malheureux, & bien disgracié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aisle ou pié.

CLEANTHIS.

La nature en naissant vous fit l'ame sensible.

STRABON.

Le soufre preparé n'est pas plus combustible.

CLEANTHIS.

Ainsi donc, votre cœur s'est souvent enflamé?
Vous aimiez autrefois?

STRABON.

Non, mais j'estois aimé.
Je me suis signalé par plus d'une victoire:
Mais si de vous aimer vous m'accordiez la gloire;
Vous verriez tout mon cœur, par des soins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLEANTHIS.

Mon bonheur seroit pur, & ma gloire trop grande,

De recevoir icy vos vœux & votre offrande :
Mais certaine raison qui murmure en mon cœur,
M'empesche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON.

A mes desirs aussi j'en ay quelqu'un contraire :
Mais où parle l'amour, la raison doit se taire.

CLEANTHIS *à part.*

Si mon traître d'époux par bonheur estoit mort!

STRABON *à part.*

Si ma méchante femme avoit finy son sort!

CLEANTHIS *à part.*

Que je me serois fait un bonheur de luy plaire !

STRABON *à part.*

Que nous aurions bien-tost terminé notre affaire !

CLEANTHIS.

Votre abord est si tendre & si persuasif...

STRABON.

Vous avez un aspect tellement attractif...

CLEANTHIS.

Que d'un charme puissant on se sent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroistre aussi-tost on se pâme.

CLEANTHIS.

Je sens que ma vertu combat mal avec vous,
Il faut nous separer. Ah Ciel ! si mon époux
Avoit esté formé sur un pareil modele,
Qu'il m'eût donné d'amour !

STRABON.

Adieu, charmante belle ;
Auprés de vos appas je deffens mal mon cœur.
Ah Ciel ! si j'avois eû femme de cette humeur,
Quelles felicitez ! & qu'en sa compagnie
J'aurois avec plaisir passé toute ma vie !

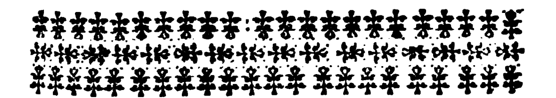
SCENE VIII.

STRABON *seul.*

CEla ne va pas mal. J'arrive dans la Cour,
Une Belle me voit, je suis requis d'amour.
Courage, mon garçon, continüe; encore une,
Et te voila passé Maistre en bonne fortune.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGELAS, AGENOR, Suite.

AGENOR.

CRISEIS par votre ordre en ces lieux va se rendre,
Et vous pouvez bien-tost & la voir & l'entendre.
Mais si je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroist bien prompt à s'enflâmer.

AGELAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantost cette nouvelle flâme,
Sois témoin du progrés : mes feux sont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criseis ; à chaque instant en elle
Je découvre, je voy quelque grace nouvelle.
Ne remarques tu point, comme moy, ses beautez ?
Ses airs dans cette Cour ne sont point empruntez,
Son esprit se fait voir, mesme dans son silence,
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGENOR.

De ces feux violents quelle sera la fin ?

AGELAS.

Je ne sçay.

AGENOR.

Mais, Seigneur, quel est votre dessein ?

AGELAS.

D'aimer.

AGENOR.

Quel sera donc le sort de la Princesse ?
Athenes, par un choix où chacun s'interesse,
Vous a fait Souverain, sans aucune autre loy
Que d'épouser Ismene alliée au feu Roy.

AGELAS.

Mon cœur jusqu'à ce jour, sans nu'le repugnance,
Suivoit de cette loy la douce violence;
Ce cœur mesme en secret souvent s'aplaudissoit
De la necessité que le sort m'imposoit:
Mais depuis le moment qu'une jeune Bergere,
M'a charmé sans avoir nul dessein de me plaire,
Mon penchant pour Ismene aussi-tost m'a quitté,
Je me sens entraîner tout d'un autre costé.

AGENOR *à part.*

Ciel, qui sçais mon amour! fais si bien, qu'en son ame
Puisse à jamais regner cette nouvelle flâme.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois;
Et le sort prend plaisir, d'une chaîne secrette
D'allier quelquefois le sceptre & la houlette.

AGELAS.

Cette inégalité, ce deffaut de grandeur,
Pour Criseis encore irrite mon ardeur.

AGENOR.

Je ne sçay ce qu'annonce une telle avanture;
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure,
Ce Paysan, de joye ou de vin transporté,
A laissé dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui passe sa puissance.
On doit me l'apporter. Mais Criseis s'avance.

SCENE II.

CRISEIS, THALER, AGELAS, AGENOR.

THALER.

Je suis trop en chagrin, je vais luy dire moy,
Arrive qui pourra, n'importe; je le voy.
Je m'en vais palsangué luy debrider ma chance.
Sire, excusez l'affront de notre importunance.

AGELAS.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons; mais c'est trop de faveur,
Sire, mettez dessus.

AGELAS.

Parlez.

THALER.

C'est votre honneur.

AGELAS.

Poursuivez. Quel sujet ?

THALER.

Je ne veux point poursuivre,
Si vous n'estes couvert; je sçavons un peu vivre.

AGELAS.

Je suis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne sommes pas dignes de contredire.
Icy j'ons plus d'honneur que je ne sçaurois dire,
Je sons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartien :
Mais on nous fait un tour qui tout franc ne vaut rien.

C'est pis qu'un bois ; vos gens n'ont point de con-
science :
J'ay dans mon autre habit laissé par oubliance . . .
Avec tout mon esprit, morgué, je suis un sot.

AGELAS.

Quoy donc ?

THALER.

Ils m'avont fait biań payer moń écot.

AGELAS.

Qui ?

THALER.

Vos Valets de chambre. Ah ! la maudite engeance !
En me des-habillant en toute diligence,
L'un un pied, l'autre un bras, ils ont eu bien-tost fait,
Ils m'ont pris un bijou morgué dans mon gousset ;
Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAS.

Ne vous allarmez point, je vous le feray rendre ;
Je veux que l'on le trouve, & je vous en répons.

THALER.

Tous les honnestes gens d'icy sont des fripons.
Je sçay pourtant fort bien que ce n'est pas vous, Sire,
Je vous crois honneste homme, & je sçay bien qu'en
dire :
Mais tout chacun icy ne vous ressemble pas.

AGELAS.

Que l'on aille avec luy le chercher de ce pas,
Et qu'icy les plaisirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agelas considere.

THALER.

Ah ! vous estes, Seigneur, par trop considerant.
Mais, parlant par respect, l'honneur que l'on me rend
Me confond ; car tout franc, sans tant de préambule ...
(*à Chriseis*) Palsangué, te voila comme une ridicule.
Que ne répons-tu toy ? Je m'embroüille toujours,
Lorsque d'un compliment j'entreprens le discours.

AGELAS.

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je suis malheureux ! j'ay fait un beau voyage !



SCENE III.

AGELAS, CRISEIS, AGENOR,

AGELAS.

JE ne sçay, Criseis, si l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaisir peut arrester vos yeux ;
Je ne sçay si la Cour vous plaist, vous dédommage
De la tranquilité que l'on goûte au vilage :
Mais je voudrois qu'icy vous pussiez recevoir
Tout autant de plaisir que j'ay de vous y voir.

CRISEIS.

Seigneur, de vos bontez qu'on aura peine à croire,
Le souvenir toujours vivra dans ma mémoire ;
Et j'aurois mauvais goût, si sortant des forêts,
Je ne me plaisois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaisir fait son unique affaire,
Où les Dames sur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur esprit, ont un air si charmant,
Et font de leur beauté tout leur amusement.

AGELAS.

Parmy les Courtisans, dont la foule épanduë
Brille dans cette Cour, & s'offre à votre veuë,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un assez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?
Pourriez-vous les voir tous avec indifference ?

CRISEIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arreste à voir de tels objets,

Et dise de son cœur les sentimens secrets.
Il en est un pourtant, si j'ose icy le dire,
Qui d'un charme flateur que sa presence inspire,
Se distingue aisément, & qui de toutes parts
S'attire sans effort les cœurs & les regards.

AGELAS.

Vous prenez du plaisir en le voyant paroistre ?

CRISEIS.

Oh, beaucoup. A son air, on voit qu'il est le maistre.
Les autres, devant luy, timides & défaits,
Ne paroissent plus rien, & deviennent si laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGELAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne ?

CRISEIS.

Je ne sçay point, Seigneur, ce que c'est d'aimer.

AGELAS.

Aucun objet encor n'a pû vous enflâmer ?

CRISEIS.

Non ; l'on est, dans les bois, d'une froideur extrême.

AGELAS.

Si cet heureux mortel vous disoit qu'il vous aime ?

CRISEIS.

Qu'il m'aime, moy, Seigneur ! Je me garderois bien,
S'il me parloit ainsi, d'en croire jamais rien.





SCENE IV.

DEMOCRITE, AGELAS, CRISEIS, AGENOR, STRABON.

AGELAS.

AVec bien du plaisir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau sejour ?

DEMOCRITE.

Fort mal.

AGELAS.

J'ay commandé, par un ordre suprême,
Qu'on vous y respectast à l'égal de moy-même.

DEMOCRITE.

Cela n'empêche pas, qu'avec tout votre soin,
Seigneur, je ne voulusse estre déja bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma sphere,
Un animal venu d'une terre étrangere:
Chacun ouvre les yeux, & me prend pour un Ours,
Je ne suis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge,
Des airs d'un Courtisan faire l'aprentissage ?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ny jusqu'à tel excés descendre, & me plier.
Ainsi, pour faire bien, permettez que sur l'heure
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure.
Strabon, Criseis, moy, nous vous en prions tous.

STRABON.

Alte-là, s'il vous plaist, ne parlez que pour vous.
En ce lieu plus qu'ailleurs, je suis moy dans ma sphere,

AGELAS.

Si Criseis le veut, je consens à tout faire.
Parlez, expliquez-vous.

CRISEIS.

Seigneur, l'obscurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma simplicité :
Mais s'il faut devant vous dire ce que l'on pense,
Ce beau lieu me retient sans nulle violence ;
Et s'il m'estoit permis de me faire un sejour,
Je n'en choisirois point d'autres que votre Cour.

STRABON.

Quel heureux naturel ! Le charmant caractere !
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DEMOCRITE.

C'est fort bien fait. La Cour a pour vous des appas
Quoy ? vous pouriez vous plaire en un lieu de fracas
Où l'envie a choisi sa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire :
Où l'humeur se contraint, où le cœur se dément,
Où tout le sçavoir-faire est un raffinement ;
Où les grands, les petits sont, d'une ardeur commune
Attelez jour & nuit au char de la fortune ?

AGELAS.

La Cour qu'en ce tableau vous nous representez,
Vous ne la prenez pas par ses plus beaux costez.

STRABON.

Hé non, non.

AGELAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laisse
Convenez que toujours l'esprit, la politesse,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit y sont dans leur éclat.

STRABON.

Sans doute.

AGELAS.

Que le sexe y tient un doux empire ;
Qu'on rend à la beauté les respects qu'elle attire,
Et que deux yeux charmants, tels qu'à present j'en vois,
Peuvent

Peuvent pretendre icy les honneurs dûs aux Rois.
Mais une autre raison que prés de vous j'employe,
Et qui vous comblera d'une parfaite ioye,
Doit malgré vos dégoûts vous fixer à la Cour.

DEMOCRITE.

Et quelle est, s'il vous plaist, cette raison?

AGELAS.

L'amour.

DEMOCRITE.

L'amour? De passions me croyez-vous capable?

AGELAS.

Me preserve le Ciel d'un jugement semblable!

DEMOCRITE.

Democrite est-il homme à se laisser toucher?
(*à part*) Je ne le suis que trop, j'ay peine à me cacher.

AGELAS.

Libre de passions, degagé de foiblesse,
Votre cœur, je le sçay, se ferme à la tendresse;
Chacun ne parvient pas à cet état heureux:
C'est de moy dont je parle, & je suis amoureux.

DEMOCRITE.

Vous estes amoureux?

AGELAS.

Ouy.

DEMOCRITE.

Mais dans cette affaire
Ma presence, je croy, n'est pas trop necessaire.
Absent comme present, vous pouvez à loisir
Suivre les mouvemens de ce tendre desir.

AGELAS.

J'adore Criseis, puisqu'il faut vous le dire.

STRABON.

Ah, ah! nous y voila!

DEMOCRITE.

Bon, bon! vous voulez rire.
Un grand Roy comme vous, au milieu de sa Cour,
Voudroit-il s'abaisser à cet excés d'amour?

Que diroit, s'il vous plaist, tout votre Areopage ?

AGELAS.

Pour me déterminer, j'attens peu son suffrage.
Ouy, belle Criseis, je sens pour vous un feu,
Dont je fais avec joye un éclatant aveu:
Mais un cœur bien épris veut estre aimé de même.
Vous ne répondez rien.

CRISEIS.

Ma surprise est extrême,
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roy;
Mon silence, Seigneur, répond assez pour moy.

AGELAS.

Ce silence douteux, à trop de maux m'expose.
Vous qui voyez le rang que l'amour luy propose,
Secondez mes desirs, parlez en ma faveur.

DEMOCRITE.

Moy, Seigneur ?

AGELAS.

Oüy; je veux de vous tenir son cœur.
Vos conseils ont sur elle une entiere puissance;
Vantez-luy mon amour bien plus que ma naissance.

DEMOCRITE.

Par grace ! de ce soin, Seigneur, dispensez-moy,
Je n'ay point les talens propres à cet employ.
Je suis un foible Agent auprés d'une Maitresse,
J'ignore le grand art qui surprend la tendresse;
Votre amour, où vos soins veulent m'interesser,
Reculeroit, Seigneur, plutost que d'avancer.

AGELAS.

Non, j'attens tout de vous, je connois votre zele;
Un soin m'apelle ailleurs, je vous laisse avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux desseins,
Mettre mes interests en de meilleures mains ?
Je vous quitte.

STRABON.

Voila, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la philosophie.



SCENE V.

DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

DEMOCRITE.

Le Roy me charge icy d'un fort honneste employ ;
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoy.
Il vient de m'ordonner de disposer votre ame,
Et la rendre sensible à sa nouvelle flâme.
La charge est vrayment belle ; & pour un tel dessein,
Il ne me faudroit plus qu'un Caducée en main.
Quels sont vos sentimens ? que pretendez-vous faire ?

CRISEIS.

C'est de vous que j'attens un avis salutaire.
Que me conseillez-vous de faire en cas pareil ?
Car je prétens toujours suivre votre conseil.

DEMOCRITE.

Ce que je vous conseille ?

CRISEIS.

Ouy.

DEMOCRITE.

Je ne sçay que dire.
Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

CRISEIS.

Ah ! que j'ay de plaisir que cet avis flateur
Se raporte si bien au penchant de mon cœur !
J'estois, je vous l'avoüe, en une peine extrême,
Et n'osois tout-à-fait me fier à moy-même.
Je sentois pour le Prince un mouvement secret,
Et je ne sçavois pas si c'est bien ou mal fait.
Maintenant que je vois le party qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, suivre un penchant si tendre.

DEMOCRITE.

Pour luy vous sentez donc cet appetit secret ?
(*bas*) J'ay bien peur d'estre icy curieux indiscret.

CRISEÏS.

Quand le Prince tantost s'est offert à ma veuë,
J'ay senty dans mon cœur une flâme inconnuë.
Tout ce qu'il me disoit me donnoit du plaisir ;
Ma bouche a laissé même échaper un soupir.
En cessant de le voir, une tristesse affreuse
Tout d'un coup m'a renduë inquiete & rêveuse ;
A son air, à ses traits, j'ay pensé tout le jour ;
Je l'aime, si c'est là ce qu'on apelle amour.

STRABON.

Ouy, voilà ce que c'est. Peste ! quelle ignorante !
Vous estes devenuë en un jour bien sçavante,
Vous n'aviez pas besoin tantost de nos leçons ;
Ny nous, de nous étendre en définitions.

DEMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISEIS.

Moy ?

DEMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les simptomes d'amour que cause la nature.

CRISEIS.

Quoy, c'est là ce qu'on nomme amour ?

DEMOCRITE.

Et vrayment, ouy.

CRISEIS.

Si j'aime ; en verité, ce n'est que d'aujourd'huy.

DEMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme en votre ame
N'exciteroit jamais une amoureuse flâme.

CRISEIS.

Je n'en connoissois point ; & je les croyois tous,
Tels que vous les disiez, & formez comme vous.

STRABON.

Cette sincerité devroit vous rendre sage.

DEMOCRITE.

Je sens qu'elle a raison, & cependant j'enrage.
J'ay tort de m'emporter, reprenons desormais
L'esprit qui nous convient, rions sur nouveaux frais.
Les hommes en effet ont bien peu de prudence,
Sont bien vuides de sens, bien pleins d'extravagance,
De se laisser mener par de tels animaux,
Connoissant, comme ils font, leur foible & leurs défauts.
Il n'en est presque point, qui vingt fois en sa vie
N'ait senty les effets de quelque perfidie:
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piege où l'on les a vûs pris.
A grand' peine échapez de leurs derniers naufrages,
Ils vont tout de nouveau défier les orages.
Continuez, Messieurs, soyez encor plus fous,
Justifiez toujours mes ris & mes degoûts.
Ces ris dans l'avenir porteront témoignage,
Que je n'ay point esté la dupe de mon âge,
Et que je comprens bien que tout homme en un mot
Est, sans m'en excepter, l'animal le plus sot.

CRISEIS.

J'aime à voir que malgré votre austere caprice,
Comme aux autres humains ~~vous vous~~ rendiez justice.
Je vais trouver le Prince, & luy dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en sa faveur.





SCENE VI.

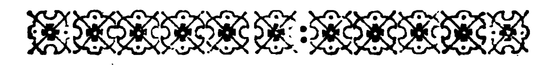
DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Vous ne riez plus tant ; quel chagrin vous tourmente ?
La chose me paroist cependant fort plaisante.
La peste ! quel enfant ! Pour moy, je suis surpris
Comme aux filles l'esprit vient viste en ce Pays.

DEMOCRITE.

Commerce humain, pour moy plus mortel que la peste,
Ce n'est pas sans raison que mon cœur te deteste.



SCENE VII.

DEMOCRITE, STRABON, LE MAISTRE D'HOSTEL.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Messieurs, servira-t-on ? Le dîner est tout prest.

STRABON.

Ouy, qu'on mette à l'instant sur table, s'il vous plaist.
Allez viste, Ecoutez. Ferons-nous bonne chere ?

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Vingt cuisiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DEMOCRITE.

Vingt cuisiniers ?

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Autant.

DEMOCRITE.

Mais c'est bien peu vrayment!

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Ils ont mis de leur Art tout le rafinement.

DEMOCRITE

Qui ne riroit, de voir qu'avec un soin extrême,
L'homme ait inventé l'art de se tuer luy-même !
A force de ragoûts, & de mets succulens,
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents.
Il sçait le peu de jours qu'il a des destinées,
Et tâche autant qu'il peut, d'abreger ses années.
Vous estes dans votre Art tous de francs Assassins,
Produits par les Enfers, payez des Medecins;
Et si l'on agissoit en bonne Politique,
On vous banniroit tous de chaque Republique.

STRABON.

Il faut le laisser dire, aller toûjours son train,
Et si vous le pouvez, faire encor mieux demain.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISEIS.

THALER.



N jaſe qui voudra, j'ay fait en homme ſage ?
De quitter bravement les Bois & le Village.
On a morgué raiſon, & c'eſt bien mon avis,
Un homme ne fait point fortune en ſon Païs ;
Il n'y ſera qu'un ſot tout le temps de ſa vie ;
Il a biau ſe ſentir du talent, du genie,
Eſtre bianfait, avoir le diſcours bien pendu ;
Bon ! c'eſt, comme dit l'autre, autant de bien perdu.

CRISEIS.

Vous avez le goût bon, je vous en felicite.

THALER.

Icy du premier coup on connoiſt le merite ;
D'auſſi loin qu'on me voit on m'oſte ſon chapeau.

CRISEIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce ſejour nouveau?

THALER.

Si je ne m'y trouve bian ! Je ris, je me goberge.

Que je sommes écheus dans une bonne Auberge !
Notre bijou s'en va nous estre rapporté,
Notre hoste est bon vivant, disons la verité.

CRISEIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage ;
Ces termes-là, mon Pere, estoient bons au Village.
Si l'on vous entendoit parler ainsi du Roy,
On pourroit se mocquer & de vous & de moy.

THALER.

Dame, je sis fâché que mon discours vous choque ;
Chacun parle à sa guise, & qui voudra s'en moque.
J'ay pourtant, m'est avis, plus d'esprit que vous tous.

CRISEIS.

Excusez si je prens cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétens donc apprendre à parler à ton Pere ?

CRISEIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met ; écoute, vois-tu bien ?
Dame, on est pas un sot, quoy qu'on ne sçache rien.
Parce que te voila debout en bout dorée,
Ne vas pas envers moy faire la mijaurée.

CRISEIS.

Je sçay trop ...

THALER.

. Je prétens qu'on me respecte, moy ?

CRISEIS.

Je ne manqueray point à ce que je vous doy.

THALER.

C'est bien fait ; quand je parle, il faut que l'on m'écoute.

CRISEIS.

D'accord ?

THALER.

Qu'on m'esteme ?

CRISEIS.

Ouy.

THALER.

Me révere.

CRISEIS.

Sans doute,

THALER.

Or donc, pour ratraper le fil de mon discours,
Que c'est un bel employ que de hanter les Cours !
Tous ces grands Monsieux-là sont des gens bien honestes.

CRISEIS.

Democrite n'est pas si charmé que vous l'estes,
Il voudroit bien déja se voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoy donc, s'il vous plaist ?

CRISEIS.

Tout y blesse ses yeux.
Son cœur n'est pas content, quelque soin l'embarasse ;
Il dit qu'en ce Pays ce n'est rien que grimace ;
Que les hommes y sont cachez & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux ;
Que ce n'est que par art qu'elles paroissent belles ;
Que leur cœur . . .

THALER.

Ne vas pas te gaster avec elles,
Ny pour quelque Monsieu te prendre icy d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles sont de la Cour
Ces Madames-là. Mais, j'apperçoy Democrite.



SCENE II.

DEMOCRITE, CRISEIS, THALER.

DEMOCRITE.

AH ! te voila, Thaler ! Ta mine héteroclite
Me rejoüit l'esprit. Serviteur, Criseis.
Dans ce riche attirail, sous ces pompeux habits,
Dirois-tu que c'est là ta fille ?

THALER.

En ces matieres
Tous les plus clair-voyans, ma foy, n'y voyont gueres.

DEMOCRITE.

Cela luy sied fort bien, & cet air dédaigneux
Qu'elle a prise à la Cour, luy sied encore mieux.

THALER.

Je m'en suis apperceû déja.

CRISEIS.

Je suis bien-aise
Que mon air tel qu'il soit, vous contente, & vous plaise.

DEMOCRITE.

A de plus hauts desseins vous aspirez icy,
Et me plaire n'est pas votre plus grand soucy.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entens, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y respecte autant que ma personne.
Je suis maistre . . . une fois.

CRISEIS.

Je vois avec plaisir
Vos ordres s'accorder à mon juste desir ;
J'obéis de grand cœur : j'auray toute ma vie

Un tres-profond respect pour la philosophie.
Pour d'autres sentimens, je puis m'en dispenser;
Sans blesser mon devoir, ny sans vous offenser.

SCENE III.

DEMOCRITE, THALER.

THALER.

QUelle mouche la picque ? à qui diable en a t-elle?
Alle a, comme cela, des vapeurs de cervelle.
Je ne sçay, mais depuis qu'elle est en ce païs
Elle fait peu de cas de ce que je luy dis.

DEMOCRITE.

Un soin plus important à present la tourmente.
Auroit on jamais crû que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaisir d'élever de mes mains,
Eût trompé mon espoir, & trahi mes desseins ?
Agelas s'est épris, en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour est traître.

DEMOCRITE.

La pompe de la Cour, & son éclat flateur,
A de ses faux brillans seduit son jeune cœur.
De son malheur prochain nous sommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices :
Car, sans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Ouy, cela ne vaut rien.

DEMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus viste.

THALER.

Abandonner la Cour?

DEMOCRITE.

Ouy.

THALER.

C'est un si bon giste!

Je m'y trouve si bien!

DEMOCRITE.

Il n'importe, il le faut,

Tu dois tirer d'icy Criseis au plûtost;

C'est à toy que le Roy fait la plus grande offence.

THALER.

Je le voy bien; pour faire icy sa manigance,

Morgué, le Prince a tort de s'adresser à moy,

Il s'imagene donc, que parce qu'il est Roy...

Suffit, je ne dis mot.

DEMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'est morgué pour cela qu'ils m'avont tant fait boire.

Mais ils n'en croqueront, ma foy, que d'une dent:

Je vais faire beau bruit, serviteur cependant.



SCENE IV.

DEMOCRITE *seul.*

Dieux! que fais-je: où m'emporte une indigne tendresse?

Suis-je donc Democrite? & quelle est ma foiblesse?

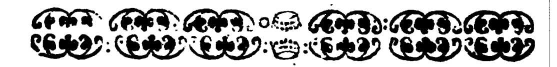
Pendant que je suis seul, laissons agir mon cœur,

Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.

Depuis assez long-temps mon rire satyrique

Sur les autres répand une bile cinique;

Je veux, sans nuls témoins, rire à present de moy,
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoy.
J'aime... C'est bien à toy, Philosophe rigide,
De sentir l'aiguillon d'une flâme perfide !
Et quel est cet objet qui t'apprend l'art d'aimer ?
Un enfant de quinze ans ; tu prétens la charmer,
Adonis surанné. Mais un pouvoir suprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moy-même.
Ah ! c'est où je t'attens, le plus lâche des cœurs,
Il te faut des chemins tout parsemez de fleurs ;
Tu ne sçaurois saisir ces haines rigoureuses,
Que sentent pour l'amour les ames genereuses ;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme pusillanime, imbecille, brutal.
Ce n'est pas encor tout, vois où va ta folie,
Toy qui veux te targuer de la philosophie ;
Tu conduis Criseis, en quels lieux ? A la Cour.
Ah : qu'ensemble on voit peu la prudence & l'amour !
Mais on vient, finissons un discours si fantasque ;
Pour sauver notre honneur, remettons notre masque.



SCENE V.

CLEANTHIS, DEMOCRITE.

CLEANTHIS.

ON voit assez, à l'air dont il est habillé,
Que c'est l'original dont on nous a parlé.
Vous qui dans les forests avez passé la vie,
Uniquement touché de la philosophie ;
Quel noir demon vous pousse à causer notre ennuy,
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'huy ?

DEMOCRITE.

Je n'en sçay vrayment rien ; ce que je puis vous dire,
C'est qu'icy malgré moy le Roy m'a fait conduire,
M'a voulu transplanter, & me faire en un jour,
De Philosophe actif, un Oisif de la Cour.

CLEANTHIS.

Sçavez-vous bien qu'icy votre face équivoque,
Et rare en son espece, étrangement nous choque ?

DEMOCRITE.

Je le croy ; sur ce point j'ay peu de vanité,
Et mon dessein n'est point de plaire, en verité.

CLEANTHIS.

Vous auriez tort ; il n'est, je veux bien vous le dire,
Prince ny galopin que vous ne fassiez rire.

DEMOCRITE.

Pourquoy non ? C'est un droit qu'on acquiert en naissant,
Et rire l'un de l'autre est fort divertissant.

CLEANTHIS.

Ismene icy m'envoye, & vous dit par ma bouche,
Que votre aspect icy l'allarme & & l'effarouche.
Le Roy luy doit sa foy : Cependant, à ses yeux,
On sçait qu'à Criseis il adresse ses vœux.
Par de lâches conseils, dont vous estes prodigue,
C'est vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DEMOCRITE.

Moy ?

CLEANTHIS.

Vous. C'est une honte, à l'âge où vous voila,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DEMOCRITE.

Le reproche est plaisant, & nouveau, je vous jure ;
Je ne m'attendois pas à pareille avanture.

CLEANTHIS.

Riez.

DEMOCRITE.

Si vous sçaviez l'interest que j'y prens,
Vous m'accuseriez peu de ces soins obligeans,

Vous me connoissez mal : c'est une chose étrange,
Comme dans ce Pays on prend toûjours le change.

CLEANTHIS.

Quoy ? le Prince tantost ne vous a pas commis
Le soin officieux d'attendrir Criseis ?
Et vous, n'avez-vous pas pris soin de la reduire ?

DEMOCRITE.

Cela peut estre vray ; mais bien loin de vous nuire,
Ce jour verroit Ismene entre les bras du Roy,
S'il vouloit de son choix se rapporter à moy.
C'est un fait tres-constant.

CLEANTHIS.

Je veux bien vous en croire :
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DEMOCRITE.

Soit, j'ay pourtant de quoy rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes sur tout.

CLEANTHIS.

Et de qui ririez-vous ?

DEMOCRITE.

Mais, de vous la premiere,
De votre air ; vos habits, vos mœurs, votre maniere,
Tout en vous, haut & bas, est artificieux.
Pour paroistre plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit sur votre teste une longue coëffure,
Et sur de hauts patins vos pieds à la torture,
En sorte qu'en ostant ces secours superflus,
Il ne resteroit pas un tiers de femme au plus.

CLEANTHIS.

Il nous en reste assez pour, telles que nous sommes,
Faire quand nous voulons bien enrager les hommes.
Mais partez, s'il vous plaist, demain avant le jour,
Vous ferez sagement ; car aussi bien la Cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Est bien lassé de vous.

DEMOCRITE.

Et moy bien plus las d'elle,

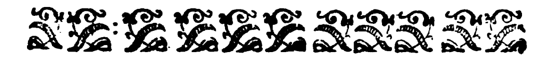
Et je vais de ce pas preparer avec soin,
Que l'Aurore en naissant m'en trouve déja loin.



SCENE VI.

CLEANTHIS *seule.*

L'Affaire est on bon train pour la Princesse Ismene :
Mais pour mon compte à moy, je suis assez en peine.
Je voudrois arrester le Disciple en ces lieux ;
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux,
Son tour d'esprit me charme, il fait tout avec grace,
Il n'est rien que pour luy de bon cœur je ne fasse,
Le Ciel me le devoit, pour me recompenser
De mon premier mary. Je le vois s'avancer.



SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

OUf! je suis bien guedé. Par ma foy, la science
Ne s'acquiert point du tout à force d'abstinence,
C'est mon sistême à moy, l'esprit croist dans le vin,
Je m'en sens déja plus trois fois que ce matin.
Je me vange à longs traits de la philosophie.
Hé, vous voila, Princesse, Infante de ma vie.

Vous voyez un Seigneur fort satisfait de soy ;
Un convive échapé de la table du Roy,
Il tient bon ordinaire, & je l'en félicite.

CLEANTHIS.

Au Disciple fameux du sçavant Democrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur estoit dû.

STRABON.

C'est un petit repas que le Roy m'a rendu :
Nous nous traitons par fois.

CLEANTHIS.

Vous ne sçauriez mieux faire,
Rien ne fait des amis comme la bonne chere ;
Quoy qu'on embrasse icy des gens de tous métiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuisiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoy que grand, ne me toucheroit guere,
Si je n'estois bien seur du bonheur de vous plaire.
Vous aimer, est un bien pour moy plus precieux,
Qu'estre admis à la table & des Rois & des Dieux,
Et l'on ne leur sert point, même en des jours de festes,
De morceau si friand à mon goût que vous l'estes.

CLEANTHIS.

N'estes-vous point de ceux dont l'usage est connu,
Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bû ?
A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse ;
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
Exhaler les transports de leurs brûlants desirs,
Et pousser des hoquets en guise de soûpirs ?
De nos jeunes Seigneurs c'est assez la maniere.

STRABON.

Ma tendresse n'est point d'un pareil caractere,
Bacchus n'est point chez moy l'interprete d'amour,
J'ay prés du sexe enfin l'air de la vieille Cour.
Mon cœur s'est laissé prendre en vous voyant paroître,
Et de ses mouvemens n'a plus esté le maître ;
L'esprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
Tout en vous s'est uny contre ma liberté.

CLEANTHIS.

Ce n'est point un retour de pure complaisance,
Qui me fait hazarder la mesme confiance :
Mais je vous avoûray qu'à vos premiers regards
Mon foible cœur s'est vû percé de toutes parts :
Je ne sçay quel attrait & quel charme invisible,
En un instant a pû me rendre si sensible,
Et je n'ay point senty de transport aussi doux
Pour tout autre mortel que j'en ressens pour vous.

STRABON.

En vous reciproquant, vous estes, je vous jure,
De ces heureux transports payée avec usure;
L'on n'a jamais senty de feux si violents
Que ceux qu'auprés de vous & pour vous je ressens.
Mais ne puis-je sçavoir, en voyant tant de charmes,
Quel est l'aimable objet à qui je rends les armes ?

CLEANTHIS.

Bon ! que vous serviroit de sçavoir qui je suis ?
Ce nous seroit peut-estre une source d'ennuis,
Aprés vous avoir fait l'aveu da ma foiblesse.

STRABON.

Ah ! que cette pudeur augmente ma tendresse !

CLEANTHIS.

Je devrois bien plûtost songer à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empécher.

CLEANTHIS.

L'homme est d'un naturel si volage & si traître . . .
Qui le sçait mieux que moy ?

STRABON.

Vous en avez peut-estre
Esté souvent trahie. Icy, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ay pour mes pechez quelquefois fait l'épreuve.
Estes-vous fille ?

CLEANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLEANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLEANTHIS.

Je ne sçay.

STRABON.

Oh, parbleu, vous vous mocquez de nous.
De quelle espece donc, s'il vous plaist, estes-vous ?

CLEANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

A quinze ans je me suis mariée :
Mais depuis le long-temps que sans époux je vis,
Je ne sçaurois passer pour femme, à mon avis,
Ny pour veuve non plus, puisqu'en effet j'ignore
Si le mary que j'eus est mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce discours, quoy qu'abstrait, me paroist assez bon.
Je ne suis, comme vous, homme, veuf, ny garçon,
Et mon sort de tout point est si conforme au vôtre,
Qu'il semble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLEANTHIS *à part.*

Homme, veuf, ny garçon !

STRABON *à part.*

Fille, femme, ny veuve !

CLEANTHIS.

Le cas est tout nouveau.

STRABON.

L'avanture est tres neuve.
Depuis quand, s'il vous plaist, vivez-vous sans époux?

CLEANTHIS.

Depuis prés de vingt ans je goute un sort si doux.
J'avois pris un mary fourbe, plein d'injustices,

Qui d'aucune vertu ne rachetoit ses vices ;
Yvrogne, débauché, scelerat, ombrageux ;
Pour sa mort je faisois tous les jours mille vœux :
Enfin le Ciel plus doux, touché de ma misere,
Luy fit naistre en l'esprit un dessein salutaire ;
Il partit, me laissant par bonheur sans enfans.

STRABON.

C'est tout comme chez nous. Depuis le mesme temps ;
Inspiré par le Ciel, je quittay ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie.
Jamais un tel Démon ne sortit des Enfers ;
C'estoit un vray lutin, un esprit de travers,
Un vieux singe en malice, insolente, revéche,
Coquette, sans esprit, menteuse, pigriéche ;
A la noyer, cent fois je m'étois attendu ;
Mais je n'en ay rien fait, de peur d'estre pendu.

CLEANTHIS.

Cette femme vous est vrayment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moy ne l'eût point ménagée,
Elle auroit fait le saut.

CLEANTHIS.

Et de grace, en quels lieux
Aviez-vous épousé ce chef-d'œuvre des Cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLEANTHIS.

Dans Argos ?

STRABON.

Où la fortune a-t'elle
Mis en vos mains l'époux d'un si rare modelle ?

CLEANTHIS.

Dans Argos ?

STRABON.

Dans Argos ? &, s'il vous plaist, quel nom
Portoit ce cher Epoux ?

CLEANTHIS.

Il se nommoit Strabon.

STRABON.

Strabon? Aih!

CLEANTHIS.

Pourroit-on aussi sans vous déplaire,
Sçavoir quel nom portoit cette Epouse si chere?

STRABON.

Cleanthis.

CLEANTHIS.

Cleanthis? C'est luy.

STRABON.

C'est elle? ô Dieux!

CLEANTHIS.

Ses traits n'en disent rien, mais je le sens bien mieux
Au soudain changement qui se fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hazard n'estes-vous point ma femme?

CLEANTHIS.

Monsieur, par avanture estes-vous mon époux?

STRABON.

Il faut que cela soit; car je sens que pour vous
Dans mon cœur tout-à coup ma flâme est amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLEANTHIS.

Ah! te voila donc, traître! Aprés un si long-temps,
Qui t'amene en ces lieux? qu'est-ce que tu prétens?

STRABON.

M'en aller au plutost. Que ma surprise est forte!
Dis-moy, ma chere enfant, pourquoy n'es-tu pas morte?

CLEANTHIS.

Pourquoy n'es-tu pas morte? Indigne scelerat,
Déserteur de ménage, & maudit renegat!
Pour t'arracher les yeux.

STRABON.

Ah! doucement, Madame.
O pouvoir de l'hymen! quel retour en mon ame!

CLEANTHIS.

Je ressentois pour luy les transports les plus doux;

Helas ! qu'allois-je faire ? il estoit mon époux.
Va, fuy ; que le Demon, qui te prit en ton giste
Pour t'amener icy, t'y remporte au plus viste ;
Evite ma fureur, retourne dans tes bois.

STRABON.

Il ne vous faudra pas me le dire deux fois :
J'aime mieux estre hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nuds pieds sur des épines,
Que de vivre avec vous ; adieu.

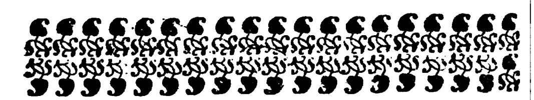
CLEANTHIS.

Grands Dieux ! que je le haïs !

STRABON.

Qu'elle est laide à present, & qu'elle a l'air mauvais !

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V

SCENE PREMIERE.

STRABON *seul.*



E suis tout confondu. Quelle étrange avanture !
Ma femme en ce Païs, & dans cette figure !
La Coquine aura sçu par quelque amy present,
Se faire consoler de son époux absent :
Mais elle n'aura pas plus long-temps l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage :
J'ay fait reflexion sur son sort & le mien,
Je ne veux point quitter des lieux où je suis bien.
Assez & trop long-temps un chagrin domestique ;
M'a fait souffrir les maux d'un exil tyrannique ;
Et puisque mon destin m'amene en ce sejour,
Je veux sur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux, si mon épouse gronde,
Elle peut à son tour aller courir le monde.



SCENE



SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

PAlsangué je commence à me mettre en soucy,
Mon bijou ne vient point; voyez-vous, ces gens cy
Vous promettont assez, mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoy?

THALER.

Vous ne sçavez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en sçay rien.

THALER.

Vous avez veû tantost ce brasselet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon! ne me l'ont-ils pas déja pris?

STRABON.

Comment Diable!

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,
Disant que l'autre estoit trop ignominieux;
Je me suis veû si brave, & j'estois si joyeux,
Que je n'ay pas songé de fouiller dans ma poche,
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche,
Ta memoire t'a là joüé d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé, qu'on ne sçait ce qu'on fait.
Mais le Roy m'a promis de me le faire rendre,
Pour cela tout exprés je viens icy l'attendre,
Apres quoy je dirons serviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce sejour,
J'y viens d'en trouver un : mais qui peut t'y déplaire ?
T'a-t'on fait quelque piéce encor ?

THALER.

Tout au contraire,
C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié ;
L'un me baille un souflet, & l'autre un coup de pié ;
L'autre une croquignole ; enfin chacun s'empresse,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire caresse :
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois,
J'ay vû manger le Roy, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû ?

THALER.

Face à face,
Comme ces gros Monsieux, je tenois là ma place ;
Et stanpandant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin ? & pourquoy ?

THALER.

Morgué j'ons de l'honneur,
Et l'on dit qu'Agelas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALER.

Morgué, dans la famille
J'ons toûjours esté droit, hors notre femme da,

Qui faisoit jaser d'elle un peu par-cy par-là.

STRABON.

Te voila bien malade ! elle tient de sa mere ;
Prétens-tu reformer cet usage ordinaire ?

THALER.

Ce seroit un affront.

STRABON.

Je suis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'est tant mieux, animal, si le sort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ! qui dit cela ?

STRABON.

C'est moy qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame, accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moy, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laisserois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joüé d'un autre tour ;
J'ay bien plus de sujet de me plaindre à mon tour :
Un chagrin different s'empare de notre ame,
Tu pers ton bracelet, moy je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc, votre femme ? estes-vous marié?

STRABON.

Helas, mon pauvre enfant, je l'avois oublié :
Mais le Diable en ces lieux, qui l'eut pû jamais croire
M'en a subitement rafraichi la mémoire.
Ah ! la voila qui vient, c'est elle, je la voy.

THALER.

Qu'elle a de beaux habits !

STRABON.

Ils ne sont pas de moy.



SCENE III.

CLEANTHIS, STRABON, THALER.

CLEANTHIS.

QUoy ? malgré les transports dont mon ame est émuë,
Oses-tu bien encor te montrer à ma veuë ?
Et pourquoy n'es-tu pas déja bien loin d'icy ?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moy fort bien aussi.
Si mon fatal aspect icy vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLEANTHIS.

Où puis-je aller, pour fuir un si funeste objet ?

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ay fait ;
Ou si de la sagesse un beau feu vous excite,
Allez dans les deserts, & suivez Democrite ;
De vous voir avec luy je seray peu jaloux.

CLEANTHIS.

Sors viste de ces lieux, redoute mon couroux.

à Thaler.

As-tu bien-tost assez contemplé ma figure ?

THALER.

J'ay quelque souvenir de cette creature.

STRABON.

C'est là que l'on apprend à corriger ses mœurs,
Et d'un flegme moral reprimer les aigreurs.

CLEANTHIS.

Je veux, quand il me plaist, moy, me mettre en colere.

THALER.

C'est elle, je le voy, plus je la considere.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet esprit petulant ?

THALER.

Voila celle qui vint m'apporter son enfant.

CLEANTHIS.

Ma haine en te voyant s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide Epoux.

THALER.

C'est donc là votre femme ?

STRABON.

Helas, ouy.

THALER *prenant Cleanthis par le bras.*

Payez-moy ce que vous me devez.

CLEANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Ouy, s'il vous plaist.

CLEANTHIS.

Vous révez;
Je ne vous connois point, mon amy, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moy; quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLEANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ! Ciel ! qu'est-ce que j'entens ?
Je n'en eus jamais d'elle, & c'est nous faire honte.

THALER.

Elle n'a pas laissé d'en avoir à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! Justes Dieux ! verray-je d'un œil sec,
Le front d'un Philosophe endurer tel échec ?

CLEANTHIS *a Thaler.*

Quoy ? tu pourrois, maraut, avec pareille audace,
Me soûtenir . . . ? J'ay vû quelque part cette face.

THALER.

Ouy, je le soutiendray, c'est palsanguene vous,
Qui vint par un matin mettre un enfant chez nous:
Si bien, que vous disiez que vous estiez sa mere.

CLEANTHIS.

Qui moy?

THALER *à Strabon.*

Je suis ravy que vous soyez son pere,
C'est un gentil enfant.

STRABON.

M'avoir joüé ce trait,
Sans t'en avoir jamais donné aucun sujet!

CLEANTHIS.

Vous estes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandestin... Est-il masle ou femelle?

THALER.

C'est une belle fille, & laquelle, ma foy,
Ne vous ressemble guere.

STRABON.

Oh vrayment, je le croy.



SCENE VI.

AGELAS, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON, CLEANTHIS, THALER.

DEMOCRITE.

SEigneur, il ne faut pas m'arrester davantage,
Je joüe en votre Cour un fort sot personnage;

Et quand vous me forcez à rester dans ces lieux
Je sçay que ce n'est point du tout pour mes beaux yeux.

AGELAS.

Votre rare merite en est l'unique cause.

DEMOCRITE.

Mon merite ? Ah ! vrayment, c'est bien prendre la
chose !
Si vous le connoissiez en effet tel qu'il est,
Vous verriez qu'il n'est pas tout ce qu'il vous paroist.

AGELAS.

Icy votre presence est encor necessaire ;
Je veux que vous voyiez terminer une affaire,
Aprés quoy vous pourrez, libres dans vos desseins,
Vous, Thaler, & Strabon, chercher d'autres destins.

DEMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGELAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criseis m'engage.

THALER.

A ma fille ? ... Morgué ces Courtisans de Cour
Ont tout comme cela des vartigots d'amour.

CRISEIS.

Il ne faut point, Seigneur, surprendre ma foiblesse
Par le flateur aveu d'une feinte tendresse ;
Je connois votre rang, de plus je me connois :
Vous respecter, Seigneur, est tout ce que je dois.

AGELAS.

Les Dieux & les destins en vain par la naissance
Ont mis entre nous deux une vaste distance,
J'en appelle à l'amour, il est beaucoup plus fort
Que le sang, que les Loix, que les Dieux, & le sort :
Je veux sur votre front mettre le Diadéme.

THALER.

Ne va pas t'y fier : ce n'est qu'un stratagéme.

SCENE V.

ISMENE, AGENOR, AGELAS, CRISEIS, DEMOCRITE, CLEANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE.

Seigneur, il court un bruit, que je ne sçaurois croire,
Il interesse trop mes droits & votre gloire.
J'apiens que vous laissant séduire par l'amour,
Vous voulez épouser Criseis en ce jour.

AGELAS.

Le bruit qui se répand ne me fait nul outrage,
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage,
Et mon choix l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut reparer assez l'injustice des Dieux.

DEMOCRITE.

Vous voulez tout de bon en faire votre femme?

AGELAS.

Jamais aucun espoir n'a tant flaté mon ame.

THALER.

Tatigué! queu malin! Rendez-moy mon bijou,
Et je prens, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGENOR *donnant le bracelet au Roy.*

Par les soins que j'ay pris, on vient de me le rendre:
Seigneur, je vous l'aporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t'on rien osté?

AGELAS.

Les yeux sont ébloüis
Des traits de feu qu'on voit... mais d'où vient ce rubis?

THALER.

Du Pays des rubis; il est à notre fille,

AGELAS.

Comment ?

THALER.

Ouy, c'est, Seigneur, un bijou de famille.

AGELAS.

Eclaircy-nous le fait sans feinte & sans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis est plus clair que le jour.

AGELAS.

Ce discours ambigu cache quelque mystere :
Explique-toy.

THALER.

Morgué, je ne suis point son Pere ;
Puisqu'il faut vous le dire, & parler tout de bon.

CRISEIS.

Juste Ciel !

THALER.

Je ne fais que luy prester mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLEANTHIS.

Le denoûment s'avance.

AGELAS.

Et quel est donc celuy qui luy donna naissance ?

STRABON.

Ce n'est pas moy, toujours.

THALER.

Cette femme, je croy ;
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moy.
La drolesse un matin s'en vint bon jour bon œuvre,
Jusqu'à notre maison porter ce biau chet d'œuvre.

CLEANTHIS.

Moy ? quelle calomnie !

THALER.

Oh, je vous connois bien.

CLEANTHIS.

Qui moy, j'aurois...

THALER.

Ouy, vous.

Dv

AGELAS.

Ne dissimule rien.

CLEANTHIS.

Seigneur, j'ay satisfait aux ordres de la Reine,
Qui de son premier lit n'ayant pour fruit qu'Ismene:
Et luy voulant au Trône assurer tous les droits,
M'obligea de porter sa fille dans les bois.

AGELAS.

Puis-je croire, grands Dieux! cette étrange avanture?
Mais helas! n'est-ce point une heureuse imposture?

CLEANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis,
Rendent le fait constant.

STRABON.

Je reprens mes esprits.

AGELAS.

Il est temps qu'à present, puisque le Ciel l'ordonne,
Je remettre à vos pieds le Sceptre & la Couronne.
Je vous rends votre bien, Madame, & desormais
Je ne le puis tenir que de vos seuls bienfaits.

CRISEIS.

Je ne me plaignois point du sort où j'estois née:
Maintenant que le Ciel changeant ma destinée,
Veut reparer les maux qu'il m'avoit fait souffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGELAS *à Ismene.*

Madame, vous voyez mon destin & le vôtre,
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre;
Mais ce Prince pourra, sensible à vos attraits,
De la perte du Trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agenor à mes yeux vaut bien une Couronne.

AGENOR.

Seigneur...

AGELAS *à Thaler.*

Vous dont je tiens cette aimable personne;
Demandez, je ne puis trop vous recompenser.

THALER.

Faites-moy Maltotier toûjours pour commencer.

DEMOCRITE.

Seigneur, depuis long-temps je garde le silence,
Un tel évenement étourdit ma prudence;
Interdit & confus de tout ce que je vois,
J'ay peine à retrouver l'usage de la voix:
Il est temps cependant de me faire connoître.
Je n'ay point esté tel que j'ay voulu paroître.
Vrayment foible au dedans, Philosophe au dehors,
L'esprit estoit la dupe & l'esclave du corps:
Deux yeux, deux yeux charmans avoient, pour ma ruïne,
Détraqué les ressorts de toute la machine.
De la philosophie en vain on suit les loix,
La Nature en nos cœurs ne perd jamais ses droits;
En comptant nos deffauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule;
Le plus sage est celuy qui le cache le mieux:
J'estois amoureux.

AGELAS.

Vous?

CLEANTHIS.

Vous estiez amoureux?

DEMOCRITE.

L'Amour m'avoit forcé, pour traverser ma vie,
Dans les retranchemens de la philosophie:
Voilà l'objet fatal, le dangereux écueil,
Où la fiere sagesse a brisé son orgueil.

CLEANTHIS.

Vous aimiez Criseis?

DEMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moy, le pas sur la morale;
La Nature perverse entrainoit la Raison,
A l'Univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGELAS.

Ne partez point, il y va de ma gloire.

DEMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas assez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long sejour :
J'ay fait, en m'y montrant, une folie extrême,
J'y vins comme un franc sot, & je m'en vais de même:
Trop heureux, d'en partir libre de passion,
Et d'avoir de critique ample provision.
J'en ay fait à la Cour un recueil à bon titre,
Je me mets, je l'avoüe, en teste du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excés s'oublier :
Mais sans le bracelet vous estiez le premier.
Je vais chercher des lieux, où la Philosophie
Ne soit plus exposée à cette épilepsie,
Dans un antre plus creux achevant mon employ,
Je vais rire de vous, riez aussi de moy.

AGELAS

Tâchons de l'arrester. Nous, cependant, Madame,
Allons pour couronner une si belle flâme.

SCENE DERNIERE.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

ET bien, que dirons-nous ? partirai-je avec luy ?

CLEANTHIS.

Je suis bien en couroux : si pourtant aujourd'huy
Tu voulois un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déja, coquine,
Tu voudrois me tenir, je le vois à ta mine,
Je te pardonne tout, fais-moy grace à ton tour.
Oublions le passé, renouvellons d'amour :
Je ne seray pas seul, qui d'une ame enchantée
Aura repris sa femme aprés l'avoir quittée.

FIN.

LES FOLIES AMOUREUSES,

COMEDIE,

REPRESENTÉE EN 1704.



ACTEURS.

ALBERT, Jaloux, & Tuteur d'Agathe.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Eraste.

LISETTE, Servante de Monsieur Albert.

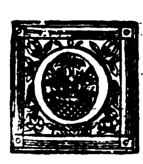
CRISPIN, Valet d'Eraste.



PROLOGUE DES FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE BEAUVAL.



OUY, je vous le soutiens, Messieurs, c'est fort mal fait,
Vous n'avez point de conscience.
C'est tromper, c'est piller le Public en effet,
C'est voler avec confiance.
On vient icy, dans l'esperance
D'un divertissement complet,
Depuis un mois, votre Affiche promet,
Que de l'Amour chez vous on verra les Folies :
En un besoin, je croy que ce sujet
Fourniroit trente Comedies ;
Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois Actes seulement ?
Fy, fy ! c'est une extravagance.

M'en croirez-vous, Messieurs ? Reprenez votre argent
Avant que la piece commence.

SCENE II.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL,

M. DANCOURT.

PArbleu, vous vous chargez d'un soin bien obligeant !

Mlle. BEAUVAL.

Qu'est-ce à dire ?

M. DANCOURT.

Hé Mademoiselle.
De quoy diantre vous mêlez-vous ?

Mlle. BEAUVAL.

Moy, Monsieur, de quoy je me mêle !
Hé, ne devons-nous pas nous interesser tous
A faire réüssir une piece nouvelle ?

M. DANCOURT.

Vous faites sans doute éclater
Un merveilleux excés de zele
Pour la reüssite de celle
Que nous allons representer !

Mlle. BEAUVAL.

Moy, je n'y sçay point de finesse.
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plûtôt qu'un autre Piece,
Et que peut-être elle ennuyra.

M. DANCOURT.

On ne peut loüer davantage ;
C'est parler comme il faut en faveur d'un Ouvrage,
L'Auteur vous en remercîra.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur est mon amy, je l'estime, je l'aime.

M. DANCOURT.

Vous luy prouvez tres-bien, vrayment !

Mlle. BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour Juge que luy-même;
Et s'il avoit voulu suivre mon sentiment,
Ou qu'il eût eu moins de paresse...

M. DANCOURT.

Hé qu'eût-il fait?

Mlle. BEAUVAL.

Il eût premierement
Changé le titre de la Piéce,
Qui ne luy convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étendue;
Et chacun, si tôt qu'on l'entend,
Porte indifferemment la veue
Sur toute sorte d'accident
Dont peut l'amoureuse manie
Embarrasser l'organe du genie
Le plus sage & le plus prudent.

M. DANCOURT.

Mais à qui diantre avez-vous oüy dire
Tous les grands mots que vous repetez-là?

Mlle BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaist? que veut dire cela?
Ma foy, Monsieur, je vous admire!
Il semble aux gens, parce qu'ils sçavent lire,
Qu'on ne sçauroit parler aussi bien qu'eux!
Vous êtes de plaisans crasseux!

M. DANCOURT,

Mille pardons, Mademoiselle;
Je ne prétens point vous fâcher.
J'en sçay la consequence, & je ne veux tâcher
Qu'à finir au plûtost la petite querelle
Qu'assez à contre-temps vous paroissez chercher.

Mlle. BEAUVAL.

Qui moy? chercher querelle? hé bien! la médisance!
Parce que naturellement,
Avec simplicité je dis ce que je pense;
Que j'avertis le Public bonnement,
Qu'une piece n'a rien du titre qu'on luy donne...

M. DANCOURT.

Ouy, vous êtes tout-à-fait bonne !

Mlle. BEAUVAL.

Hé bien, Monsieur, pourquoy me chagriner ?
Vraymen, je vous trouve admirable !
On me fait passer pour un diable,
Moy qui comme un mouton suis facile à méner.

M. DANCOURT.

S'il est ainsi, laissez-vous donc conduire.
Rentrez dans les foyers, songez à commencer.

Mlle BEAUVAL.

Commencer, moy ? non, vous aurez beau dire.

M. DANCOURT.

De grace ...

Mlle. BEAUVAL.

Là dessus rien ne me peut forcer.

M. DANCOURT.

Mademoiselle ?

Mlle. BEAUVAL.

Ah ouy ! vous sçaurez m'y reduire !

M. DANCOURT.

Quoy ?...

Mlle. BEAUVAL.

Je ne jouray point, Monsieur.

M. DANCOURT.

Mais on dira ...

Mlle. BEAUVAL.

Mais on dira, Monsieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOURT.

La bonne cervelle !

Mlle. BEAUVAL.

Il est drolle !
J'auray chaussé ma tête ; & l'on me contraindra ?
Ah, vous verrez comme on reüssira !

M. DANCOURT.

Si...

Mlle. BEAUVAL.

L'on me contredit : mais ce qui m'en console,

Joüra le rôlle qui pourra.

M. DANCOURT.

Mais si vous ne joüez, la piece tombera ;
Et pour ne point joüer un rôlle,
Il faut avoir des raisons, s'il vous plaist.

Mlle. BEAUVAL.

J'en ay, Monsieur, une tres-bonne.

M. DANCOURT.

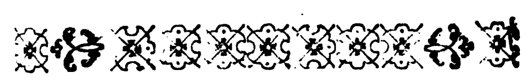
Et c'est ?..

Mlle. BEAUVAL.

J'en ay, vous dis-je, & je ne suis point folle.
Je n'en demordray point, en un mot comme en cent ;
Votre discours devient lassant,
Vous me prenez pour une Idole,
Vous croyez me pêtrir comme une cire molle,
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence est frivole.
Vous avez beau parler, prier, être pressant,
Je ne sçaurois joüer ; j'ay perdu la parole.

M. DANCOURT.

Il y paroît !



SCENE III.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DES BROSSES.

Mlle. DES BROSSES.

Voicy bien un autre embaras !
L'Auteur dans les foyers se fait tenir à quatre.
Il ne veut point laisser joüer sa piece.

Mlle. BEAUVAL.

Helas !

Mlle. DES BROSSES.

Ouy, de quelques raisons qu'on puisse le combattre ;
Si l'on veut l'obliger, on ne la joura pas.

Mlle. BEAUVAL.

On ne la jouroit pas ? hé pourquoy, je vous prie ?
L'Auteur l'entend fort bien ! Il seroit beau, ma foy ;
Que Messieurs les Auteurs nous donnassent la loy !
Oh ! contre sa mutinerie,
Puisqu'il le prend ainsi, je me revolte, moy.
Pour le faire enrager, je prétends qu'on la jouë.

Mlle. DES BROSSES.

Venez donc luy parler. Tout le monde s'enroüe
Pour luy faire entendre raison.

M. DANCOURT.

Mais peut-être en a t-il quelques-unes.

Mlle. BEAUVAL.

Luy ? Bon !
Ses raisons ne sont pas meilleures que les nôtres.
La piece est sçuë ; il faut la joüer, vous dit-on.
Appuyrez-vous, Monsieur, ses raisons ?

M. DANCOURT.

Pourquoy non ?
Vous m'avez déja fait presqu'approuver les vôtres.

Mlle. BEAUVAL.

Mardienne, Monsieur, finissez.
Je n'aime pas qu'on me plaisante.
Avec votre sang froid . . .

M. DANCOURT.

Que vous êtes charmante
Lorsque vous radoucissez !

Mlle. BEAUVAL.

Je suis la douceur même, & je ne me tourmente
Que quand les choses ne vont pas
Selon mes interests, ou selon mon attente.
Mais quand on me fâche, en ce cas,
Je deviens vive, & je suis petulante.

M. DANCOURT.

Allez donc employer votre vivacité,

Et déployer votre éloquence,
Pour faire revenir un Auteur entêté :
Mais au moins point de petulance.

Mlle. BEAUVAL.

Mais d'où vient son entêtement ?

Mlle. DES BROSSES.

Il dit qu'on prend plaisir à décrier sa piéce ;
Qu'on n'a pour les Auteurs aucun ménagement ;
Qu'un si dur procedé le blesse :
Que l'un blâme son dénoûment ;
Que vous, vous condamnez son titre.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur ment.
Je ne dis jamais rien. Est-ce que je me mêle
D'aller prôner mon sentiment ?
Ce sont bien là mes allures, vrayment !

M. DANCOURT.

Pour cela, non. Mademoiselle
N'en a lâché qu'un mot confidemment,
Et tout à l'heure encore, au Public seulement :
Mais ce n'est qu'une bagatelle.

Mlle. BEAUVAL.

Si je l'ay dit, je m'en dedis.
La piece est bonne, & je la soutiens telle.
Diantre soit des censeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs sots discours m'échauffent les oreilles !
Puis, je ne sçay ce que je dis.
Le dénoûment est bon, le titre est à merveilles :
Car ce qui fait ce dénoûment,
Ne sont-ce pas d'agreables folies,
D'ingenieuses réveries.
Que fait imaginer l'Amour dans le moment
Pour attraper un vieux Amant ?

M. DANCOURT.

Sans doute.

Mlle. BEAUVAL.

Hé pourquoy donc est-ce qu'on le critique ?
Avec raison l'Auteur se picque.

Sur ce pied là le titre est excellent,
Et le sujet est tout-à-fait galant.
Cela reüssira.

Mlle. DES BROSSES.

Qui vous dit le contraire ?

M. BEAUVAL

De sottes gens qui ne peuvent se taire,
Qui font les beaux esprits, les sçavans connoisseurs.

M. DANCOURT.

Laissez parler de tels censeurs.
On les connoît, on ne les croira guere.

Mlle. BEAUVAL.

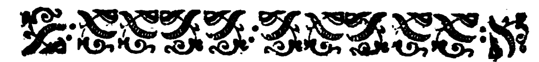
C'est fort bien dit.

Mlle. DES BROSSES.

La grande affaire,
Est à present de radoucir l'Auteur.

Mlle. BEAUVAL.

Il ne tiendra pas sa colere.



SCENE IV.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES, M. DUBOCAGE.

M. DU BOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé commençons de grace, allez vous habiller.
De nos debats le Puplic n'a que faire.

Mlle. BEAUVAL.

Mais est-on d'accord là derriere ?

M. DUBOCAGE

Ouy, là-dessus n'ayez point de soucy.
Une personne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,

Et qui l'est de l'Auteur aussi,
Dans le moment vient d'arriver icy
Avec nombreuse Compagnie.
Ils disent que c'est la Folie ;
Et c'est-elle en effet. J'ay bien jugé d'abord,
Comme on a mis son nom au titre de la piece,
Qu'au succés elle s'interesse.
Mais je vois quelqu'un qui s'empresse
A venir de sa part, pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DES BROSSES, M. DU BOCAGE, MOMUS.

MOMUS.

Serviteur à la Compagnie.
Des Dieux de la Mithologie
Vous voyez en moy le Bouffon,
Momus Dieu de la Raillerie,
Et partant de la Comedie
Le Protecteur & le Patron.

Mlle. BEAUVAL.

Monsieur Momus, point de ceremonie.
Soyez le bien venu. Notre profession
Avec la vôtre a quelque ressemblance,
Gens de même condition,
Font entr'eux bien-tôt connoissance.

MOMUS.

Il est vray, vous avez raison.
Là-haut je raille & je fais rire,
Vous faites de même icy-bas :
Les Dieux n'échappent point aux traits de ma satyre ;

Et les hommes, je croy, quand vous voulez médire
Ne vous échappent pas.
Je suis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
Mettent du rapport entre-nous.
Touchez-là, je suis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis & confreres

M. DANCOURT.

Seigneur Momus, votre Divinité
A notre corps fait une grace entiere :
Mais en vous avouant ainsi notre confrere,
Vous nous autorisez à trop de vanité.

Mlle BEAUVAL.

Non, point du tout, laissez-le faire,
Mais dites-nous avec sincerité,
Franchement, là . . . quelle heureuse avanture
Vous a fait venir dans ces lieux ?
En faveur du plus grand des Dieux,
Venez-vous ménager quelque conquête seure ?
Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure ?

MOMUS.

Oh pour cela, non, par ma foy.
Chacun là-haut a son employ,
Et nous n'usurpons rien sur les Charges des autres.
Nos rôlles sont marquez ainsi que sont les vôtres,
Et de n'en point changer on se fait une loy.
Je voudrois bien trocquer ma charge avec Mercure,
Il est bien plus aisé de servir deux amans
Dans une tendre conjoncture,
Que de faire rire les gens.

Mlle. BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être ;
Et sans trop vous flatter, je croy
Que vous êtes un fort grand maître
Et dans l'un & dans l'autre employ.

Mlle. DES BROSSES.

Mais enfin, quel dessein icy-bas vous attire ?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de sujet de médire ;

Car vous ſçavez que depuis quelque temps,
Les Dieux ſont devenus d'aſſez honnêtes gens,
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines;
J'ay reſolu, malgré les perils & les peines,
De venir ſourdement m'établir en ces lieux,
Et d'y joüer la Comedie.

Mlle. BEAUVAL.

Quelle diable de fantaiſie!

MOMUS.

Dans ce deſſein capricieux,
J'amene une troupe choiſie.
J'ay pris avec moy la Folie,
Et ſon futur époux, Monſieur du Carnaval,
De qui je ſuis un peu rival.
Chacun de nous doit, ſuivant ſon genie,
Se faire un rôle original
Je viens donc à Paris pour y lever Boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
Je croy qu'en ce pays, & ſoit dit entre nous,
Mon humeur vive & ſatyrique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

Mlle. BEAUVAL

Comment donc, mercy de ma vie,
Vous venez, dites-vous, joüer la Comedie?
Et pour vous établir vous choiſiſſez ces lieux?
Croyez-moy, remontez aux Cieux.
Nous ne gagnons pas trop, le temps eſt malheureux.
Je ne ſouffriray point de concurrens ſemblables.
Si vous m'irritez une fois;
Et contre tous les Dieux, & contre tous les Diables,
Seule je deffendray mes droits.

MOMUS.

Nous ne pretendons point nuire à votre fortune.
Joignons-nous de bonne amitié;
Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourſe commune.
Si non, nouveaux Comediens,

Nous irons courir la campagne ;
Et si malgré tous nos moyens,
Nous depensons plus qu'on ne gagne,
Nous leverons un Opera,
Qui peut-être reüssira.
Nous joûrons des pieces nouvelles.
Nous avons des Musiciens,
Dont les voix sonores & belles,
Ne sont point artificielles,
Et non pas des Italiens,
De qui les voix ne sont ny mâles ny femelles.

Mlle. BEAUVAL.

J'ay grande opinion de votre habileté ;
Mais cependant, avant que de finir l'affaire,
Et d'entrer en societé,
Encor, faut-il bien voir ce que vous sçavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'essay, juger de nos talens.
Vous êtes, ce me semble, en peine,
Et vous auriez besoin de quelque Scene,
De quelques airs vifs & brillans,
Pour allonger votre piece nouvelle ?

M. DU BOCAGE.

Voila le fait.

MOMUS.

C'est une bagatelle.
Je ne veux que quelques momens,
Pour preparer des divertissemens,
Dont le public je croy pourra se satisfaire.
Nous autres Dieux, nous ne sçaurions mal faire.

Mlle BEAUVAL

Tout Dieux que vous soyez je soutiens le contraire.
Le Public a le goût si delicat, si fin,
Qu'avec tout vos talens, & votre esprit divin,
Ce ne sera pas peu que de pouvoir luy plaire.
Mais quel sujet choisirez-vous enfin ?

MOMUS.

Je n'en manqueray pas, & j'en fais mon affaire.

Tout à l'heure dans vos foyers,
J'ay trouvé des sujets pour mille Comedies:
Nombre d'originaux, de tous Arts & Métiers,
Dont on peut sur la Scene extraire des copies:
Un Marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air, étaler ses appas:
Une sçavante à toute outrance,
Qui decide à tort, à travers,
Des Auteurs de prose & de vers,
De l'Andrienne & de Terence:
Un Abbé d'égale science,
Qui dressant son petit collet,
D'un air presomptueux, & d'un ton de faucet,
Applaudit à son ignorance:
Un tas de ces faux mécontens
Et de la Cour & du Service;
Qui se plaignent de l'injustice
Qu'on leur fait depuis si long-temps;
Qui prenant un autre exercice,
Et méprisant de vains lauriers,
Bornent tous leurs Exploits guerriers
A lorgner dans une coulisse
Quelque belle au tendre regard;
Laquelle aussi n'est pas novice
A contre lorgner de sa part.
Ne sont-ce pas là, je vous prie,
D'amples sujets de Comedie?

Mlle BEAUVAL

Ah tout beau, Monseigneur Momus!
Avec tout ces gens-là point de plaisanterie.

Mlle DESBROSSES.

Nous souffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient. Vous aimez les écus,
Je n'en diray pas davantage,
Et ce ne sont point eux aussi que j'envisage,
Pour servir de matiere au divertissement.
Nous vous donnerons seulement

Quelques chanſons, & gentilles gambades,
Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarades
Quelque agreable petit rien,
Des amuſantes bagatelles,
Qui font ſouvent de vos pieces nouvelles
Tout le ſuccés & le ſoutien.

M. DANCOURT.

L'imagination merite qu'on la loue,
Et la piece, je croy, s'en trouvera fort bien.

Mlle. DES BROSSES.

Sur ce pied-là, l'Auteur voudra bien qu'on la joue.

Mlle. BEAUVAL.

Commençons donc.

MOMUS *au Parterre.*

Meſſieurs, vous ſerez les témoins
De notre zele & de nos ſoins.
Nous deſcendons exprés de la celeſte Voute,
Pour vous donner quelques plaiſirs nouveaux.
On ne fait pas ce chemin, qu'il n'en coute.
Il ſeroit bien fâcheux qu'aprés tant de travaux,
Avec un pied nez, & n'ayant pû vous plaire,
On vît rentrer dans la celeſte Sphere
Une troupe de Dieux penaux.
Je vous fais donc, Meſſieurs, tres-inſtante priere,
(La priere d'un Dieu n'eſt pas à rejetter)
De vouloir à ma Troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foy de Dieu veridique,
Qui raille aſſez ſouvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine ſatyrique
Vous n'exercerez point les traits.
C'eſt beaucoup dans un temps où chacun dans ſa vie
Fait pour le moins une folie.
Adieu, juſqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

Fin du Prologue.



LES
FOLIES AMOUREUSES



LES FOLIES AMOUREUSES COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.



ORSQU'EN un plein repos chacun encor sommeille,
Quel demon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tay-toy, parle bas, tu sçauras mon destin.
Eraste est de retour.

LISETTE.

Eraste ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.
D'où sçavez-vous cela, Madame, je vous prie ?
AGATHE,
J'ay crûs le voir hier paroître dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.
LISETTE.
Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foy, c'est un guide excellent que l'amour.
AGATHE.
J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour;
Quand quelqu'un est sorty : voyant la porte ouverte,
J'ay saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'espoir
Qui pourroit attirer Eraste pour me voir.
LISETTE.
Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez icy pour flatter son amour.
C'est perdre peu de temps. Mais si par avanture,
Albert votre tuteur, jaloux de sa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?
AGATHE.
Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux.
J'ay trop long-temps langui sous son cruel empire;
Je leve enfin le masque; & quoy qu'il puisse dire,
Je veux sans nul égard luy montrer desormais,
Comme je pretens vivre, & combien je le hais.
LISETTE
Que le Ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moy, j'aimerois mieux cent fois servir le diable.
Ouy, le diable. Du moins, quand il tiendroit Sabat,
J'aurois quelque repos : Mais dans mon triste état,
Soir, matin, jour, ou nuit, je n'ay ny paix ny treve.
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
» Fais-cecy, fais cela, va, vien, monte, descends,

» Fais bien la guerre à l'œil, ferme porte & fenêtre,
» Avertis, si de loin tu vois qu'elqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court, sans sçavoir où,
Toute la nuit il rode ainsi qu'un loup garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle;
Luy, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle;
Il n'a ri de sa vie; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux;
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que servir plus long-temps un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette, tout nos maux vont finir desormais.
Qu'Eraste est different du portrait que tu fais!
Dés mes plus tendres ans chez sa mere nourrie,
Nos cœurs se sont trouvez liez de sympathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ses engagemens
Plûtôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps & me gêne & m'accable,
Je serois fille à prendre un party violent;
Et sous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert, & de ses loix si dures,
J'irois par le pays chercher des avantures.

LISETTE.

Oh! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sçais pas encor quel est mon caractere,
Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
J'ay vécu dans le monde au milieu des plaisirs,
La contrainte où je suis irrite mes desirs.
Presentement qu'Eraste à m'épouser s'apprête,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du Château la porte est-elle ouverte?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbere est à la découverte,
Faut-il le demander ? Il rode dans les champs.
Il fait toute la nuit sentinelle en dedans ;
Et sur le point du jour il va battre l'estrade.
S'il pouvoit par bonheur cheoir en quelqu'embuscade,
Et que des égrillards avec de bons bâtons . . .
Mais paix, j'entens du bruit, quelqu'un vient, écoutons.



SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT.

J'Ay fait dans mon Château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ay trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ay voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrette,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et pour laisser Agathe, à l'aise respirer,
Je n'ay, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles ;
Je veux du haut-en bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crepuscule,
J'entrevoy quelque objet qui marche & qui recule,
Approchons. Qui va-là ? Personne ne répond.

Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette. Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, Monsieur, qui faites sentinelle ?

ALBERT.

Ouy, Ouy. C'est moy, c'est moy. Mais à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette & moy, Monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & respirer le frais.

LISETTE.

Ouy.

ALBERT.

Respirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire votre fenêtre.
Icy pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE.

Que ce seroit bien fait !

ALBERT.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, & qui sont retenuës,
Sont à l'heure qu'il est dans leur lit étenduës,
Dorment tranquillement, & ne vont point si-tôt
Prendre dans une cour ny le froid ny le chaud.

LISETTE.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose ?
Chez-vous toute la nuit on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,

Crier, touſſer, cracher, éternuer, courir.
Lorſque par grand hazard quelquefois je ſommeille,
Un bruit affreux de clefs en ſurſaut me reveille;
Je veux me rendormir, mais point. Un Juif errant
Qui fait du mal d'autruy ſon plaiſir le plus grand;
Un lutin que l'Enfer a vomi ſur la terre,
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce Lutin, & ce Juif errant?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moy?

LISETTE.

Ouy, vous. Je croyois que ces bruſques manieres
Venoient de quelque eſprit qui vouloit des prieres;
Et pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps qui faiſoit ce ſabat,
Je mis un certain ſoir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
Cela fit tout l'effet que j'avois eſperé.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En perſonne d'eſprit, ſans bruit & ſans chandelle,
J'allay dans certain coin me mettre en ſentinelle.
Je n'y fus pas long-temps qu'auſſi-tôt, paratras,
Avec un fort grand bruit voila l'Eſprit à bas.
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
Luy font avec le nez meſurer les montées.
Soudain j'entens crier: A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublez, & dont je riois fort,
J'accours, & je vous vois étendu ſur la place,
Avec une apoſtrophe au milieu de la face;
Et votre nez caſſé me fit voir par écrit,
Que vous étiez un corps, & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah, malheureuſe engeance, appanage du diable!
C'eſt-toy qui m'as joué ce tour abominable.

Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non, c'étoit seulement pour attraper l'Esprit.

ALBERT.

Je ne sçay maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage . . .

AGATHE.

Eh, Monsieur, doucement !

ALBERT.

Vous pourriez bien icy,
Vous la Belle, attraper quelque gourmade aussi
Taisez vous, s'il vous plaît. Pour punir son audace,
Il faut que de chez moy sur le champ je la chasse.
Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE *pleurant.*

Juste Ciel ! quel arrêt !
Monsieur !

ALBERT.

Non, dénichons au plutôt, s'il vous plaît.

LISETTE *riant.*

Ah, par ma foy, Monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne,
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur !
Un Ecolier qui sort d'avec son Precepteur ;
Une fille long-temps au celibat liée,
Qui quitte ses parens pour être mariée ;
Un esclave, qui sort des mains des Mécreans,
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne aprés trente ans,
Un heritier qui voit un oncle rendre l'ame,
Un époux quand il suit le convoy de sa femme,
N'ont pas le demi quart tant de plaisir que j'ay
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moy tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'auray de ma vie.

ALBERT.

Ouy ? Puiſqu'il eſt ainſi, je change de deſir,
Et je ne prétens pas te donner ce plaiſir.
Tu reſteras icy pour faire penitence.
Et vous, ſans raiſonner, rentrez en diligence.
(Agathe rentre en faiſant la reverence, & Liſette en fait autant, & Albert continuë)
Demeure toy, je veux te parler ſans témoins.
(à part) Il faut l'amadoüer, j'ay beſoin de ſes ſoins.



SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT.

Allons, faiſons la paix, vivons d'intelligence,
Je t'aime dans le fonds, & plus que l'on ne penſe.

LISETTE.

Et je vous aime auſſi, plus que vous ne penſez.

ALBERT.

Un bel amour, vrayment, à me caſſer le nez !
Mais je pardonne tout & te donne promeſſes,
Que tu reſſentiras l'effet, de mes largeſſes,
Si tu veux me ſervir dans une occaſion.

LISETTE.

Voyons. De quel ſervice eſt-il donc queſtion ?

ALBERT.

Tu ſçais depuis long-temps, que ſur le fait d'Agathe,
J'ay, comme on doit avoir, l'ame un peu delicate.
La Donzelle bien-tôt prendroit le mord aux dents,
Sans la precaution que prés d'elle je prens.
Prés la Dame du Bourg jusqu'à quinze ans nourrie
Toujours dans le grand monde elle a paſſé ſa vie.
Cette Dame étant morte, un parent me pria

D'en vouloir prendre soin, & me la confia.
L'amour depuis ce temps s'est glissé dans mon ame,
Et j'ay quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? Fy donc!

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton?

LISETTE.

Fy, vous dis-je!

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Hé fy, fy, vous dit-on!
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise;
Et j'en appellerois à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ay point eu d'enfans de mon hymen passé,
Et je veux achever ce que j'ay commencé;
Faire des heritiers, dont l'heureuse naissance,
De mes collateraux détruise l'esperance.

LISETTE.

Ma foy, faites, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira;
Jamais posterité de vous ne sortira.
C'est moy qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoy donc?

LISETTE.

Que sçais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege?
Dis donc, parle, répons.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entens, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce sera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah ! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſçais bien qu'icy bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame eſt allarmée.
Je tiens une Brebis avec ſoin enfermée :
Mais des loups raviſſans rodent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver ;
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la Bergerie ;
Faire avec ſoin griller mon Château tout au tour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ay beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moy ?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe eſtre l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être allarmée,
De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée ;
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement.
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement
Luy dorer la pillulle, & luy faire comprendre,
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe deffendre ;
Et que la nuit paſſée un nombre de bandits,
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monſieur, avec ce ſtratagême,
Et bien d'autres encor dont vous uſez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'eſt pas ton affaire, il ſuffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous eſtes fou, de vouloir à votre âge,
Pour la ſeconde fois tâter du mariage ;
Plus fou, d'eſtre amoureux d'un objet de quinze ans ;

Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en consequences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ay de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moy, grace aux effets de la bonté celeste,
J'ay jusqu'à present eu de la vertu de reste:
Mais si j'avois Amant ou Mary de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la teste & par-tout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre esperance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins.
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sçais-tu qu'aprés avoir employé la priere,
Je sçauray contre toy prendre un party contraire?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en couroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire, qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds sous terre;
Qu'il n'est rien plus hideux; que Sathan, Lucifer,
Et tant d'autres Messieurs Habitans de l'Enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels & moins insupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez, j'ay dit, je me retire, adieu.





SCENE IV.

ALBERT.

POur me trahir icy tout le monde s'employe.
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joye.
Lisette ne vaut rien : mais de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisseray pas, quoy qu'on dise & qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.



SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN *à part*

MOn maistre qui m'attend au Cabaret prochain,
M'envoye icy devant pour sonder le terrain.
Voila, je croi, notre homme ; il faut feindre de sorte...

ALBERT.

Que faites-vous icy seul, & devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour, Monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

En verité, j'en ay le cœur bien réjoüi.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire,
Et quel homme estes vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ay fait tant de mêtiers d'aprés le naturel,
Que je puis m'appeller un homme universel.
J'ay couru l'Univers, le monde est ma patrie.
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font; selon l'occasion,
Quelquefois honneste homme, & quelquefois fripon.
J'ay servi volontaire un an dans la Marine;
Et me sentant le cœur enclin à la rapine,
Aprés avoir esté dix-huit mois Flibustier,
Un mien parent me fit apprentif Maltôtier.
J'ay porté le mousquet en Flandre, en Allemagne,
& j'étois Miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

Voila bien des mêtiers! Du bas jusques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraut.
Que faites-vous icy? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non, il faut parler.

CRISPIN *à part.*

Je ne sçais que luy dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'estre de ces fripons,
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connoissez mal, j'ay d'autres soins en teste.
Tandis que le hazard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,

Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples ?

CRISPIN.

Ouy, Monsieur ; tout le temps de ma vie,
J'ay fait profession d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'est gueres de maux,
Où je ne sçache mettre un remede à propos :
Pierre, gravelle, toux, vertiges, maux de mere ;
On m'a même accusé d'avoir un caractere.
Il ne s'en est fallu qu un degré de chaleur,
Pour estre de mon temps le plus heureux Souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de competence...

CRISPIN.

Vous sçavez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serois pas réduit d'estre valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Chastelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites vous ? ....

CRISPIN.

Voyez la medisance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moy troisiéme & le jour estant sur son déclin,
En un certain bourbier j'apperçûs certain coche.
En homme secourable aussi-tost je m'approche ;
Et pour le soulager du poids qui l'arrestoit,
J'ôtay des magasins les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable.
Le Prevôt s'en mêloit. C'est pourquoy mes amis
Me conseillerent tous de quitter le Pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ay fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vû soutenir tout le feu.

Et batailler un jour seul contre un party bleu.
J'ay dans le Milanois payé de ma personne.
Sçavez-vous bien, Monsieur, que j'étois dans Cremone?

ALBERT.

Je vous crois. Mais aprés tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moy?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

Rien. Je croy qu'on peut, quoy que l'on en raisonne,
Se promener icy sans offenser personne.

ALBERT.

Ouy. Mais il ne faut pas trop long-temps y rester,
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur! Avant de nous quitter,
Dites-moy, s'il vous plaist, Monsieur, à qui peut estre
Le Chasteau que voila?

ALBERT.

Mais.... il est à son maistre.

CRISPIN.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut si-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce soir au giste.
Y serons-nous bien-tôt?

ALBERT.

Si vous allez bien viste.

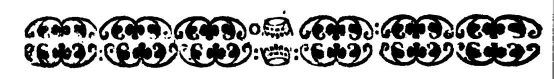
CRISPIN.

Cet homme n'aime pas les conversations.
Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars, & dites-moy quelle heure il pourroit estre.

ALBERT.

La demande est plaisante! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez icy mis comme les cadrans,

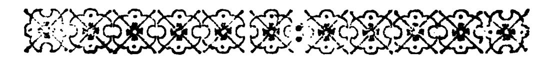
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux passans.
Allez l'apprendre ailleurs, partez ; je vous conseille
De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu, bonjour.



SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

CEt homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foy, ce début commence à m'interdire.
Le Vieillard me paroist un peu sujet à l'ire ;
Pour en venir à bout il faudra battailler.
Tant mieux, c'est où je brille, & j'aime à ferrailler.
Mais j'apperçois mon Maistre.



SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

HE' bien, quelle nouvelle ?
Cher Crispin, dans ces lieux as-tu vû cette belle ?
As-tu vû ce Tuteur, & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour.

CRISPIN.

A vous dire le vray, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan icy tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du mesme train;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah! que ce Mont Cenis est un pas ridicule!
Vous souvient-il, Monsieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou si profond?
Je fus prés d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point, parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puisque vous souhaittez une phrase plus claire,
Je vous diray, Monsieur, que j'ay vû le Jaloux,
Qui m'a receu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du Canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoy qu'il dise & qu'il fasse;
Et je ne prétens point abandonner ces lieux,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour, de ce brutal vaincra la resistance.

CRISPIN

J'aurois pour le succés assez bonne esperance;
Si de quelque argent frais nous avions le secours.
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine. Agathe en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux,
Qu'une autre avec tout l'or qui séduiroit tes yeux.
Dés ses plus tendres ans chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur est tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs qui sembloient l'un pour l'autre estre faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,

Albert ce vieux jaloux, que l'Enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point, & luy, comme je pense,
De moy, ny de mon nom n'a nulle connoissance.
On m'a dit qu'il estoit d'un trés fâcheux esprit,
Defiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut sçavoir d'abord, si dans la forteresse,
Nous nous introduirons par force, ou par adresse;
S'il est plus à propos pour nos desseins conçûs,
De faire un siege ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te sers à propos des termes militaires.
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La teste doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que je voy des combats:
J'ay mesme deserté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siege réüssisse,
Il faut premierement s'emparer des dehors,
Connoistre les endroits, les foibles, & les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brêche aussi-tôt;
On avance en bon ordre, & l'on donne l'assaut;
On égorge, on massacre, on tuë, on vole, on pille,
C'est de mesme à peu prés quand on prend une fille.
N'est-il pas vray, Monsieur?

ERASTE.

A quelque chose prés.
La suivante Lisette est dans nos interests.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succés on conçoit d'esperance.
Il la faut avertir, que sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours;

Luy faire des signaux pour luy faire comprendre ....

ERASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre ;
Et pour ne point donner de soupçons dangereux,
Evitons de rester plus long-temps en ces lieux.

CRISPIN.

Moy, comme Ingenieur, & Chef-d'Artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en bréche Albert, & l'obliger bien tôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *seul.*

Un secret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore son Pays, & comment il se nomme)
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaise à ce Docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ay fait par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe, & sa Suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante:
Il faut les appeller, afin qu'à son plaisir,
L'Ouvrier libre & seul puisse agir à loisir.
Quand j'auray, sur ce point, satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Hola. quelqu'un? Venez sous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moy le frais.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE.

Voila du fruit nouveau. Quel Démon favorable
Vous rend l'accueil si doux, & l'humeur si traitable?

Par

Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'huy pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie,
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuye.

AGATHE.

Sous quelqu'autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y sera pour moy ny meilleur ny plus doux.
Je ne sçay pas pourquoy ; mais enfin je soûpire,
Quand je suis prés de vous, plus que je ne respire.

ALBERT.

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font au seul nom d'Epoux d'abord les reservées;
Masquent leurs vrais desirs, & répondent souvent
N'aimer d'autre party que celuy du Couvent.
Pour moy, que le pouvoir de la verité presse,
Qui ne trouve en cela ny crime ny foiblesse,
J'ay le cœur plus sincere, & je vous dis sans fard,
Que j'aspire à l'hymen, & plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivans ?
Il étoit des maris bien avant des Couvents;
Et je tiens moy, qu'il faut suivre, en toute methode,
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un Epoux est le plus ancien,
Et le plus usité, c'est pourquoy je m'y tien.

ALBERT.

En personne d'esprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes sentimens aussi sont conformes au vôtre,
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis,
Qui paroissent pour moy d'un tres-grand avantage:
Mais je répons toûjours qu'un autre amour m'engage,

Que mon cœur prévenu de ta rare beauté,
Pour toy seule soupire ; & que de ton côté
Tu n'adores que moy.

AGATHE.

Comment donc ?

ALBERT.

Ouy, mignonne,
J'ay declaré l'amour qui pour moy t'éguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit ? ...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moy tu nourrissois une sincere ardeur.

AGATHE.

Votre discretion vraymment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoy, mon enfant ?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non : mais en recompense
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Eh pourquoy ?

AGATHE.

Qui le sçait ?
On aime sans raison, & sans raison on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins siere.

ALBERT.

Aprés ce que j'ay fait, Basilic, pour te plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacez, elle est aimable, & fraîche;
Elle a l'esprit bien fait, & vous l'humeur revéche;
Elle n'a pas seize ans, & vous êtes fort vieux;
Elle se porte bien, vous êtes cathéreux;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle;
Vous n'en n'avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux:
A quelle malheureuse icy-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ay pris pour luy plaire une inutile peine,
Je veux, par la sang-bleu, meriter cette haine,
Et mettre en seureté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous Damoiseaux; où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire penitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le sçaurez tantost: marchons sans tant parler.
Quel fâcheux contre-temps dans cette conjecture!
Au Diable le fâcheux, & sa sotte figure.





SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraste entre comme un homme qui se promene. Il apperçoit Albert, & le saluë.

ALBERT.

Souhaitez-vous, Monsieur, quelque chose de moy?

LISETTE *bas.*

C'est Eraste.

AGATHE *bas.*

Paix donc, je le voy mieux que toy.

(*Eraste continuë à saluer.*)

ALBERT.

A quoy servent, Monsieur, ces façons que vous faites?
Parlez donc, je suis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects je remplis mon devoir.
Assez prés de chez vous ma Chaise s'est rompuë.
Lorsqu'à la reparer icy l'on s'evertuë,
Attiré par l'aspect & le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air delicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monsieur; l'air qu'icy l'on respire,
Est tout-à-fait mal sain. Je dois même vous dire,
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il est dangereux & mortel aux passans.

AGATHE.

Helas ! rien n'est plus vray. Depuis que j'y respire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moy toûjours du même vin
Que celuy que notre hôte a percé ce matin ;
Et je deffie icy, toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleury, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE

Cet objet que le Ciel a pris soin de parer,
Cette veuë où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature
N'étalla ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit icy.

ALBERT.

Oüy, le Païs est beau, chacun en parle ainsi :
Mais vous employriez mieux la fin de la journée;
Votre chaise à present doit être accommodée,
Votre presence icy ne fait aucun besoin,
Partez, vous devriez être déja bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moy, je vous prie..

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
(*à Agathe & à Lisette*) Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh, rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retireray plûtôt que d'être cause

Que Madame pour moy souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, Monsieur, demeurez; & jusques à demain
Differez, croyez-moy, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal-seurs.

ALBERT.

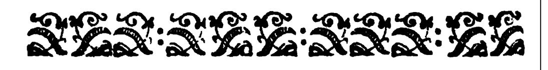
Que de ceremonie!
Allons vîte, rentrons.

LISETTE.

Ouy, ouy, je rentreray:
Mais devant ces Messieurs, tout haut je vous diray
Que le Ciel envoyra quelque honnête personne,
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
Tout dans cette maison est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre icy, s'il n'est du genre feminin.
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT *luy mettant la main sur la bouche, & la faisant rentrer.*

Ah! je t'arracheray ta langue de vipere.



SCENE IV.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT *bas.*

JE ne veux point si-tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis.

Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
Ca, de quoy s'agit-il ? parlez, vous voila maître.
Mais sur-tout soyez bref.

ERASTE.

Je suis fâché vrayment,
Que pour moy votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela sera bien-tôt.

ERASTE.

J'en suis ravy dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,
Et vous faites fort bien de luy tenir la main
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'huy sont toutes si coquettes...

ALBERT.

J'empêcheray parbleu, que celle que je prens,
Ne suive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah ! que vous ferez bien ! Je suis si fou des femmes,
Et je suis si ravy quand quelques bonnes ames
Se servent de main mise un peu de tems en tems.

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, & parle de bon sens.

ERASTE.

Pour moy, je ne vois rien de si digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort sur la foy d'une femme;
Qui sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu;
Croit qu'on fit pour luy seul une femme fidelle.
Il faut faire soy-même en tout tems sentinelle,
Suivre par-tout ses pas, l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;
Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toûjours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matieres-là.
Qui pourra m'attraper bien habile sera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse & leur finesse.
Ma foy, vous aurez beau, Messieurs leurs Partisans,
Debonnaires Maris, doucereux Courtisans,
Abbez blonds & musquez, qui cherchez par la Ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accés facile;
Publier que je suis un brutal, un jaloux;
Dans le fond de mon cœur je me riray de vous.

ERASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous deffendre,
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible & tendre?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être Amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plûtôt le Tyran, que l'Amant d'une Belle.
Sans relâche agité de fureur & d'ennuy,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autruy.
Insupportable à tous, odieux à luy-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'Enfer en couroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire:
Mais pour moy, je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Ceder à ce penchant; & qu'il faut dans la vie
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monsieur, par votre esprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monsieur. Là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écriray tout, sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT *l'arrêtant.*
Je vous suis obligé ; je m'en souviendray bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire.
Voila votre chemin, adieu, je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons sentimens,
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.



SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au secours ! aux voisins ! quel accident terrible !
Quelle triste avanture ! Ah, Ciel ! est-il possible ?
Pauvre Seigneur Albert ! que vas-tu devenir ?
Le coup est trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude disgrace....

ALBERT.

Mais encor faut-il bien sçavoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe....

ERASTE.

Hé bien, Agathe ?...

LISETTE.

Agathe en ce moment
Vient de devenir folle, & tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle ?

ERASTE.

Ah! Ciel!

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah, Monſieur, ce malheur n'eſt que trop veritable.
Quand par votre ordre exprés elle a veu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller;
Qu'elle a veu ces barreaux, & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit ſa fenêtre,
J'ay dans le même inſtant veu ſes yeux s'égarer,
Et ſon eſprit frappé ſoudain s'évaporer.
Elle tient des diſcours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danſe,
Elle prend un habit, puis le change ſoudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer ſous ſa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garderobe,
Votre large calotte, & votre grande robe;
Puis prenant ſa guitarre, elle a de ſa façon
Chanté differens airs en different jargon.
Enfin c'eſt cent fois pis que je ne puis vous dire.
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entens-je, juſte Ciel!

ALBERT.

Quel funeſte malheur!

LISETTE.

De ce triſte accident vous êtes ſeul l'auteur;
Et voila ce que c'eſt que d'enfermer les filles.

ALBERT.

Maudite prevoyance, & malheureuſes grilles!

LISETTE.

J'ay voulu dans ſa chambre un moment l'enfermer;
C'étoit des hurlemens qu'on ne peut exprimer.
De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ay dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête;
Mais je la vois venir. Helas! à tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en habit de Scaramouche, avec une guitare, faisant le Musicien.*

Toute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la goutiere.
Ah qu'il est fou!
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

ERASTE.

Malgré son mal, Crispin, l'aimable & doux visage,

CRISPIN.

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE *chantant.*

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?
Vous êtes du mêtier? Musiciens, s'entend?
Fort vains, fort alterez, fort peu d'argént comptant?
Je suis, ainsi que vous, membre de la Musique,
Enfant de Ge re sol; & de plus, je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain Duo que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moy, je veux sans complaisance
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah, ma chere Lisette! Elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sçait mieux que moy? ne vous l'ay-je pas dit?

(Agathe chante un petit Prélude.)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaist, Monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublez, & la mine hagarde.

AGATHE *presente une main à Albert, qu'elle secouë rudement, & laisse baiser l'autre à Eraste.*

J'aime les gens de l'Art. Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez est fait en A mi la.
C'est mon ton favori : la Musique en est vive,
Bizarre, petulante, & fort recreative;
Les mouvemens legers, nouveaux, vifs, & pressez.
L'on m'envoya chercher un de ces jours passez,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dés long temps au lit paralytique.
Dés que j'eus mis en chant un certain Rigaudon,
Trois sages Medecins venus dans la maison,
La Garde, le Malade, un vieil Apoticaire
Qui venoit d'exercer son grave ministere,
Sans respect du Metier, se prenant par la main,
Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN.

Voir une Faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la ruë ainsi tous en cadence,
Cela doit être beau, Monsieur !

ERASTE.

Quoy, malheureux ?
Tu peux rire, & la voir en ce desordre affreux ?

AGATHE.

Attendez, doucement; mon Demon de Musique
M'agite, me saisit; je tiens du Cromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur.
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons heureux ma verve se degorge.

(Elle tousse beaucoup, & crache au nez d'Albert.

Pouah. C'est un diœsis que j'avois dans la gorge.

Or donc, dans le Duo dont il est question,
Vous y verrez du vif, & de la passion.
Je reüssis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
Voila votre partie; & vous, voila la vostre

(*Elle donne un papier de musique à Albert, & une Lettre à Eraste, & tousse pour se preparer à chanter.*)

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu, je crains les dicesis.

LISETTE.

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.
Je suis Seigneur Albert, qui te cheris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien, je chanteray;
Et si c'est ton desir encor, je danseray.

ERASTE *ouvrant son papier.*

Une Lettre, Crispin!

CRISPIN.

Ah Ciel! quelle avanture!
Le Maistre de musique entend la tablature.

AGATHE.

Ça, comptez bien vos temps, pour partir cette fois.
C'est vous qui commencez, allons viste. Un, deux, trois.

(*Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure, sur la tête d'Albert, & frappe du pied sur le sien avec colere.*)

Partez donc, partez donc, Musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bé care.
Quelle rauque grenoüille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton Art les premieres leçons?
Sçais-tu dans un concert ou croacer ou braire?

ALBERT.

Je vous ay déja dit, sans vouloir vous déplaire,

Que je n'ay point l'honneur d'être Musicien.

AGATHE.

Pourquoy donc, ignorant, viens-tu, ne sçachant rien,
Interrompre un concert où ta seule presence
Cause des contre-temps & de la discordance ?
Vit-on jamais un âne essayer des bé mols,
Et se mesler aux chants des tendres Rossignols ?
Jamais un noir corbeau de malheureux présage,
Troubla-t-il des Serains l'agreable ramage :
Et jamais dans les bois un sinistre hibou,
Pour chanter en concert sortit-il de son trou ?
Tu n'es & ne seras qu'un sot, toute ta vie.

CRISPIN.

Mon maistre, comme il faut chantera sa partie.
J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que dés ce soir,
Dans une serenade il montre son sçavoir ;
Qu'il fasse une Musique & prompte, & vive & tendre,
Qui m'enleve.

LISETTE *à Crispin.*

Entens-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'est .... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup. (*bas*) Nous n'avons pas un double.

AGATHE

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun soin ne vous trouble.

ERASTE.

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sçay de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *s'en va, chantant l'air Italien qui suit,*

Lucelleto
No non è matto ;
Chi cercando di qua di la,
Va trovando la libertà,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa sol, fa sol la,

Al dispetto
D'un vechio bruto,
E cercando di qua di la,
Lucelleto si salvera :
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa sol, fa sol la.

ALBERT.
Lisette, suivons-la, voyons s'il est possible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

LISETTE.
Ma pauvre maîtresse ! Ah ! J'ay le cœur si saisi.
Je croy que je m'en vais devenir folle aussi.



SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *ouvrant la Lettre.*

Il est entré. Lisons....

Vous serez surpris du party que je prens ; mais l'esclavage où je me trouve, devenant plus dur chaque jour, j'ay crû qu'il m'étoit permis de tout entreprendre. Vous de vôtre côté, essayez tout pour me délivrer de la

tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie ?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit feminin,
Quand il est agité de l'amoureux Lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ERASTE.

Ce seroit le plus seur,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant service,
Je crains aprés cela...

ERASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La Justice.

ERASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.
Vous serez épousez ; moy, je seray pendu.

ERASTE.

Il me vient un dessein... Tu connois bien Clitandre ?

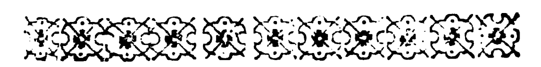
CRISPIN.

Ouy da.

ERASTE.

D'un tel amy nous pouvons tout attendre.
Son Château n'est pas loin. C'est chez luy que je veux
Me choisir un azile en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le depit & la rage,

Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joye & les plaisirs regnent dans ce sejour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.



SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

AH, Monsieur, excusez l'ennuy qui me possede.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remede,
Cet homme est à vous ?

ERASTE.

Ouy,

ALBERT.

De grace, ordonnez-luy
Qu'il veüille à mon secours s'employer aujourd'huy.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence,
Il a mille secrets pour guerir bien des maux.
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Ouy, ouy, j'en ay plus d'un, dont l'effet salutaire.
Mais vous m'avez tantost traité d'une maniere...

ALBERT.

Ah Monsieur !

CRISPIN.

Refuser, lorsqu'on vous en prioit,
De dire le chemin, & l'heure qu'il étoit !

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous ſans pitié voir éteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans luy donner ſecours?
Monſi ur, parlez pour moy

ERASTE.

Criſpin, je t'en conjure;
Tâche à guerir le mal que cette Belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment.
Ouy, je veux la guerir, & radicalement.

ALBERT.

Quoy vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vas voir dans mon Livre
Le remede qu'il eſt plus à propos de ſuivre.
Vous me verrez tantôt dans l'operation.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſeur que mon bien, & ma vie....

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien, qu'elle ne ſoit guerie.



SCENE XI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

QUe veut dire cela? Par quel heureux deſtin
Es-tu donc à ſes yeux devenu Medecin?

CRISPIN.

Ma foy, je n'en sçay rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt sa veuë ayant sçû m'interdire,
Pour cacher mon dessein, & me déguiser mieux,
J'ay dit que je cherchois des simples dans ces lieux;
Que j'avois pour tous maux des secrets admirables;
Et faisois tous les jours des cures incurables;
Et voila justement ce qui fait son erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'esperance & la joye.
Allons nous consulter, & voir par quelle voye
Nous pourrons reüssir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes secrets.

CRISPIN.

Moy, je suis prêt à tout: mais il est inutile
D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent, qui nous en donnera?

ERASTE *montrant sa lettre.*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN.

L'amour y pourvoira?
Il semble à ces Messieurs, dans leur maniere étrange,
Que leurs billets d'amour soient des Lettres de change.

Fin du second Acte.



ACTE III.

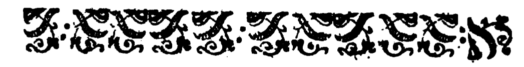
SCENE PREMIERE.

ERASTE *seul.*



E ne puis revenir de tout ce que j'entens.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bons sens,
Quand l'amour une fois s'emparant de son ame,
Luy peut communiquer son genie & sa flamme !
De mon côté, j'ay pris, ainsi que je le dois,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moy.
Crispin est averty de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit necessaire.





SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours, tout accroît mon tourment.
Prés d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble ;
Son accés de folie à chaque instant redouble.
Ah Monsieur ! suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science,
Veut-il de ses secrets faire l'experience ?
En l'état où je suis je dois tout accorder,
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'huy m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'Homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre.
J'ay voulu sur le mal le sonder & l'entendre :
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En m'en dévelopant la cause & les effets,
Qu'en verité je crois qu'il en sçait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, Monsieur, peut être égal au vôtre ?
Comme le Ciel envoye icy, sans y songer,
Cet honnête personne exprés pour m'obliger !

ERASTE.

Je ne garantis point sa science profonde,

Vous sçavez que ces gens venus du bout du monde
Pour tout genre de maux apportent des tresors.
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Pour tout ce qu'il m'a dit, cet homme est vo
affaire.
Il ne veut que la fin du jour pour tout délay.
Si vous le souhaittez vous en serez l'essay.
D'un office d'amy simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, Monsieur, de son merite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.



SCENE III.

LISETTE, AGATHE *en Vieille* ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH Ciel! vous allez voir bien un autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis, Dieu vous gard, mes enfans.
Hé bien? qu'est-ce? comment passez-vous votre
temps?
Que le Ciel pour long-temps la santé vous envoye,
Vous conserve gaillards, & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les esprits.
Il faut se divertir, c'est moy qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante; & malgré sa vieillesse,
On trouveroit encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous êtes ébobis
De me trouver si fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous étes.
Je fais quatre repas, & je lis sans lunettes
Je sirotte mon vin, tel qu'il soit, vieux, nouveau,
Je fais rubi sur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste!

AGATHE.

Ouy, vrayment du Champagne; encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ay pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complette.

AGATHE

Tout autant: mais je suis encore verdeette,
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voila
D'avoir des serviteurs, & qui m'en comptent, da.
Mais vois-tu, mon amy, veux tu que je te dise,
Les hommes d'aujourd'huy, c'est pietre marchandise;
Ils ne vallent plus rien; & pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrois pas seulement me baisser.

ERASTE.

De ces vapeurs souvent est elle travaillée?

ALBERT.

Helas, jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort.
Je ne paroitrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en menage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre si-tôt en un peril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.

A vous dire le vray, j'étois assez gentille.
A vingt-sept ans, j'avois déja quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité! quatorze!

AGATHE.

Ouy, tout groüillans,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucuns tournez comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, & qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hopital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont jusqu'à present chicanné mon doüaire?
Un doüaire gagné si legitimement!

ALBERT.

Helas! peut-on plus loin pousser l'égarement?

LISETTE *à part.*

La friponne, ma foy, joue à charmer ses rôlles.

AGATHE.

J'aurois tres-grand besoin de quelques cent pistoles.
Pretez-les moy, Monsieur, pour survenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procés.

ALBERT.

Tu réves, mon enfant: mais pour te satisfaire,
J'avanceray les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ay cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le desespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme.
Ne me refusez pas de grace cette somme.

ALBERT.

Je veux flatter son mal

ERASTE.

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE.

LISETTE.

Si vous luy resistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller de ce pas jetter par la fenêtre.

ALBERT.

D'accord.

LISETTE.

Il me souvient que vous avez tantôt
Receu ces cent Louis, ou du moins peu s'en faut.
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre ?

ALBERT.

Il est vray qu'à l'instant je pourray luy reprendre.
Tien, voila cet argent : va, puissent au procés
Ces cent Louis pretez donner un bon succés !

AGATHE *prenant la bource.*

Je suis seure à present du gain de notre affaire.
Mais ce secours m'étoit tout-à-fait necessaire.
Donne à mon Procureur, Lisette, cet argent,
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez aussi, Madame,
Que je veux vous servir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon Juge, & demander justice.
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre, & qu'ee la lle de tourmens,
Quand elle a mis un jour de méchants garnemens !

LISETTE *bas a Eraste.*

Voila de quoy, Monsieur, avancer votre affaire.

ERASTE.

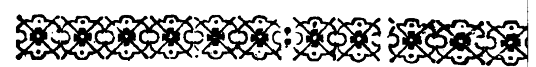
J'auray soin du procés, je sçay ce qu'il faut faire.

ALBERT *à Lisette.*

Prens bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin.
J'en répons corps pour corps, il est en bonne main.



SCENE IV.

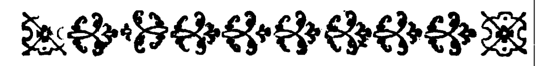
ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne sçay qui l'arreste. Il devroit estre icy.
Mais je le voy qui vient, n'ayez plus de soucy.



SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Eh Monsieur, venez donc. Avec impatience,
Tous deux nous attendons icy votre presence.

CRISPIN.

Un sçavant Philosophe a dit élegamment :
Dans tout ce que tu fais, hâte-toy lentement.
J'ay depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,

Pour sçavoir si le mal dont nous cherchons les causes,
Reside dans la basse où haute region.
Hipocrate dit ouy, mais Galien dit non;
Et pour mettre d'accord ces deux Messieurs ensemble,
Je n'ay pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monsieur, d'où procede son mal?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous sçaurez que depuis tantost, la Belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle.
En ces lieux écartez n'ayant nuls Medecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle seroit beaucoup mieux dans les siennes;
Mais j'espere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guery de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moy? si j'en ay guery? Ah vrayment, je le crois!
Il entre dans mon Art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je gueris une fois l'Infante de Congo,
Qui vrayment avoit bien un autre vertigo.
Je laisse aux Medecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence:
Mais l'objet de mon Art est plus noble, il guerit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fussiez maniaque,
Attrabilaire, fou, même hypocondriaque;
Pour avoir le plaisir de vous rendre demain,
Sage comme je suis, & de corps aussi sain.

ALBERT.

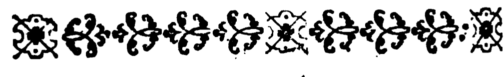
Je vous suis obligé, Monsieur, d'un si grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette Belle.

ALBERT *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaist, Monsieur, il n'en est pas besoin,
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.



SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien, la fortune à nos vœux s'interesse.
Agathe en ton absence, avec un tour d'adresse,
A sçu tirer d'Albert ces cent Louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc ?

ERASTE.

Tu sçauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
Dequoy sauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvû qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter.
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne sçaurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moy, je reponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse Malade entend à demy mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous : mais qu'importe?
La piece en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déja fort à propos,
Tu pourrois la guerir de cette maladie,
Si quelqu'autre vouloit prendre la frenesie.
Je m'offriray d'abord à tous évenemens,

Laissé-moy faire aprés le reste seulement ;
Va, de si belle peur le Vieillard ne trépasse,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien sçû, puisse prêter la main ?

ERASTE.

Je l'instruiray de tout, je t'en donne parole ;
Mais songe seulement à bien joüer ton rôle ;
Et lors que dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le Vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystere,
Et luy dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder, mais je le vois qui sort.

CRISPIN.

Dieu conduise la barque, & la mette à bon port !

SCENE VII.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

ALBERT.

AH, Messieurs ! sa folie à chaque instant augmente.
Un transport martial à present la tourmente.
De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet accés fatal.
Elle a pris aussi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats ;
Mon argent doit servir à lever ses soldats,
Elle veut m'enrôller.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en juste-au-corps & bonnet de Dragon.*

Morbleu, vive la guerre !
Je ne puis plus rester inutile sur terre.
Mon équipage est prest. Ah Marquis ! en ce lieu
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ay trouvé de l'argent pour faire ma Campagne,
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu, les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Usuriers.
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôlles.
Celuy qui m'a prêté son argent, je le tien
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles.
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voila prest d'aller servir le Roy,
Il ne tiendra qu'à toy de partir avec moy.

ERASTE.

Par tout où vous irez je suis de la partie.
(*à Albert*) Il faut avec prudence entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendart de l'amour.
Je puis sous ses drapeaux aller loin quelque jour.

J'ay mille qualitez, de l'esprit, des manieres,
Je sçay l'art de reduire aisément les plus fieres.
Mais quoy ? que voulez-vous ? Je ne suis point leur fait ;
Le beau sexe sur moy ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant. Cette gloire inhumaine,
A son char éclatant en esclave m'enchaîne
Ce pauvre sexe meurt & d'amour & d'ennuy,
Sans que je sois tenté de rien faire pour luy.
Plus de délay ; je cours où la gloire m'appelle.
Amene mes chevaux, l'occasion est belle,
Partons, courons, volons.

CRISPIN.

Je ne la quitte pas ;
Et suis prest à la suivre au milieu des combats.

(Albert surprend Eraste parlant bas à Agathe.)

ERASTE.

J'examinois ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accés violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement.
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vîtement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déja d'estre au champ de la gloire !
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de veuves en deuil ! que d'amantes en pleurs !
Enfans, suivez-moy tous, ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressente icy l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fusil. Ferme, bon,
Frappez, serrez vos rangs, percez cet Escadron.
Les coquins n'oseroient soutenir notre veue.
Ah marauts, vous fuyez ? Non, point de quartier, tue.

(Elle tombe pâmée dans un fauteuil.)

CRISPIN.

En peu de temps voila bien du sang repandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prepare bien, je la vois qui repose.
Son mal, à mon avis, né provient d'autre chose,
Que d'une humeur contrainte, nn esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque demon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment? la pauvre fille est-elle possedée?

CRISPIN.

Ce démon violent dont il la faut sauver,
Est bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cette esprit de folie,
Je vous répondrois bien....

ALBERT.

Lisette est un sujet,
Qui sans aller plus loin vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, & vous donne parole
Que je n'en feray rien. Je ne suis que trop folle.

ERASTE.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant.

CRISPIN.

Malepeste! cecy n'est pas un jeu d'enfant.
On né sçauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend seance,
Je puis, sans me flater, l'en tirer aisément:
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ERASTE *à Albert.*

Pour sçavoir aujourd'huy jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son experience.
Je commence à douter de l'effet; & je croy
Qu'il s'est voulu mocquer & de vous & de moy.
Je veux l'embarasser.

CRISPIN.

Moy, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir repondre.
Mettez-vous auprés d'elle. Et non, comme cela,
Un genou contre terre, & vous, tenez-bien, à,
Toujours sur ses beaux yeux votre veue asseurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.
(*à Albert*) Ne consentez-vous pas qu'il luy donne sa main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain?

ALBERT.

Ouy, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. *Sans plus attendre*
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

Crispin fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux Amans, en disant:

MICROC SALAM HIPOCRATA.

AGATHE *se levant de son fauteüil.*

Ciel! quel nuage épais se dissipe à mes yeux?

ERASTE.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux?

AGATHE

Quel calme en mon esprit vient succeder au trouble?

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble?
Quels abîmes profonds s'entrouvent sous mes pas?
Quel dragon me poursuit? Ah traître tu mourras.
D'un monstre tel que toy, je veux purger le monde.

(*Eraste poursuit Albert l'épée à la main, Crispin se met au devant.*)

CRISPIN.

Ah, Monsieur! évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ERASTE.

Laissez-moy, de son flanc,
Tirer des flots mêlez de poison & de sang.

CRISPIN *retenant Eraste.*

Aux accés violens dont son cœur se transporte,
Je voy que j'ay donné la doze un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
Du bon esprit de vin, des goutes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit & ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT *tirant sa clef.*

Ouy, j'ay ce qu'il luy faut.
Lisette, tien ma clef, va, cours vite là-haut;
Prens la phiole où . . .

LISETTE.

Je crains, en ce desordre extrême,
De faire un qui pro quo, vous feriez mieux-vous même.

CRISPIN.

Courez donc au plûtôt. Laisserez vous perir
Un homme qui pour vous s'est offert à mourir ?

LISETTE *le poussant.*

Allez vite, allez donc.

ALBERT.

Je reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise, Albert ne sçaura pas

De quel côté l'Amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon sort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin, & vivat la Folie!
Allons courir les champs, pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE DERNIERE.

ALBERT *seul, tenant une phiole à sa main.*

J'Apporte un Elixir d'une force étonnante.
Mais, je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante.
Lisette? Agathe? O Ciel! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur, à la force, au secours. Je succombe.
Où marcher? où courir? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte Folie ils m'ont enfin seduit;
Et moy seul en ce jour j'avois perdu l'esprit.
Voila de mon amour la suite ridicule.
Ah! maudite bouteille, & vieillard trop credule!
Allons, suivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traitres de ravisseurs, vous serez tous pendus.
Et toy, sexe trompeur, plus à craindre sur terre,
Que le feu, que la faim, que la peste, & la guerre;
De tous les gens de bien tu dois être maudit;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.



ACTEURS.

CLITANDRE, Amy d'Eraste.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Eraste.

ALBERT.

LISETTE, Servante de Monsieur Albert.

CRISPIN, Valet d'Eraste.

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

TROUPES DE GENS MASQUEZ.

UNE PAGODE.



LE MARIAGE DE LA FOLIE,

DIVERTISSEMENT pour la Comedie des Folies amoureuses.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ERASTE.

CLITANDRE.

TU ne pouvois, Amy, faire un plus digne choix.
Cette jeune Beauté ravit, enleve, enchante,
Aux yeux de tout le monde elle est toute charmante,
Et je te trouve heureux de vivre sous ses loix.

ERASTE.

Je le suis d'autant plus, que selon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toy:
Un amy genereux, une ame bien-faisante,
Qui prend à mon bonheur la même part que moy;
Et l'accueil qu'icy je reçoy,

Est une faveur éclatante,
Que je ressens comme je doy.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie,
Nous sommes amis de long-temps,
Banissons la ceremonie.
Je suis ravy de t'avoir dans un temps,
Ou se trouve chez moy si bonne compagnie.
Attendant que tes feux soient tout-à-fait contens;
Pendant que votre hymen s'apprête,
A vous desennuyer nous travaillerons tous,
Et nous honorerons la fête,
Des amusemens les plus doux.

ERASTE.

Tout respire chez toy la joye & l'allegresse,
Y peut-on manquer de plaisirs?
A-t-on même le temps de former des desirs?
De tous les environs la brillante jeunesse,
A te faire la cour donne tous ses loisirs.
Tu la reçois avec noblesse,
Grand'chere, vin delicieux,
Belle maison, liberté toute entiere,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Icy le moindre domestique
A du talent pour la musique.
Chacun, d'un soin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même, en entrant au Château,
Semblent du Maistre épouser le genie.
Toujours societé choisie;
Et ce qui me paroît surprenant & nouveau,
Grand monde & bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avoueray,
Je me suis fait une façon de vie
A qui le Souverains pourroient porter envie;
Et tant qu'il se pourra, je la continûray.

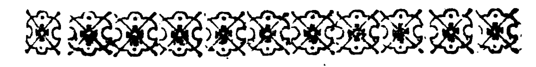
Selon mes revenus je regle ma dépense ;
Et je ne vivrois pas content,
Si toujours en argent comptant,
Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
Les Dames, le jeu, ny le vin,
Ne m'arrachent point à moy-même ;
Et cependant je bois, je joüe, & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin ;
Ne se rien refuser, voila tout mon sistême ;
Et de mes jours ainsi j'attraperay la fin.

ERASTE.

Sur ce pied là ton bonheur est extrême.
Heureux qui peut joüir d'un semblable destin!

CLITANDRE.

J'en suis content : Mais que vous veut Crispin ?
Comme le voilà fait!



SCENE II.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN *en habit de Medecin.*

ERASTE.

QUe veux-tu ? Qui t'amene ?
Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je suis hors d'haleine.
Je n'en puis plus.

ERASTE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Voicy bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment ?

CRISPIN.

Dans ce Château l'on a suivi nos pas.

ERASTE.

Ah Ciel !

CLITANDRE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Aprés la belle Helene
Tant de monde ne courut pas.

ERASTE.

Traître ! de quoy ris-tu ? Dy.

CRISPIN.

De votre embarras.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?
Qui nous a suivy ? Parle. Est-ce notre jaloux ?

CRISPIN.

Non pas, Monsieur, ce sont des folles & des fous ;
Aux environs d'icy la campagne en est pleine ;
En grande bande ils viennent tous ;
Et Momus qui vous les amene,
A fait de ce Château le lieu du rendez-vous.

ERASTE.

Mais toy-même es-tu fou ? Dy-le moy, je te prie.
Quel habit as-tu là ? que viens-tu nous conter ?

CRISPIN.

Non par ma foy, Monsieur, ce n'est point réverie.
Le Carnaval, Momus, & la Folie
Viennent avec leur suite icy vous visiter.
Et j'ay crû devant eux devoir me presenter
En habit de ceremonie.
Suis-je bien ?

CLITANDRE.

C'est sans doute une galanterie,

Que quelqu'un de la Compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris soin d'inventer.
Chacun, selon son goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'est la Folie en propre original,
Vous dit-on, de mes yeux moy-même je l'ay veuë,
Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenuë,
Riant, dansant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois suivis d'une cohuë.
Ho! vous allez chez vous avoir un joly bal.

CLITANDRE.

C'est justement ce que je pense.

CRISPIN.

On sent déja l'effet de sa puissance.
Je ne vous diray point ny comment ny par où:
Mais je sçais bien qu'à sa seule presence,
Dans le Château tout est devenu fou.

ERASTE.

Oh! pour toy je vois bien que tu n'es pas trop sage.

CRISPIN.

Lisette que voilà ne l'est pas davantage.



SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

QU'est-ce que tout cecy?

LISETTE.

Me le demandez-vous?

Que pourroit-ce être que la suite
De ce que la Folie a déja fait pour nous ?
Par elle ma Maîtresse évite
L'hymen, & les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de merite
Dans cette heureuse invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'est par admiration
Qu'elle vient vous rendre visite,
Avec un cortege de fous
Les plus divertissans de tous.
A la bien recevoir, Messieurs, on vous invite.
Jusqu'au jour de votre union,
Ma Maîtresse consent d'être sa favorite :
Mais ce n'est qu'à condition,
Que l'hymen fait, elle vous quitte.

ERASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il luy plaira.
Je n'ay de son pouvoir aucune défiance,
Et je prevois que sa presence,
En nous divertissant, même nous servira.

CRISPIN.

Avec Momus la voicy qui s'avance.
Joye, honneur, salut, & silence.

Marche fort courte pour Momus, & la Folie.





SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, AGATHE, & les Acteurs de la Scene precedente.

MOMUS *chante.*

Cette foule qui suit nos pas,
Est moins folle qu'elle ne semble.
Les plus fous des Mortels ne sont pas
Ceux que le plaisir rassemble.

LA FOLIE *chante les quatre premiers Vers.*

De ces agreables demeures
Le galant Seigneur veut-il bien
Nous recevoir chez luy pour quelques heures,
Pour quelques jours, s'il est moyen?

Elle parle.

Avec entiere garentie
De n'occuper que son Château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuse manie.

Elle chante.

Je le promets, foy de Folie.

CLITANDRE.

Disposez de ces lieux au gré de votre envie,
Vous m'offrez un party qui me paroît trop beau:
Avec plaisir je l'accepte; & vous êtes
La maitresse chez moy. Madame, ordonnez, faites

Tout ce que vous voudrez ; ce qui vous conviendra
Nous servira de loix, on vous obeïra.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là, je puis vous dire
Que j'y viendray tenir tous les ans desormais,
Les Etats de mon vaste empire.
J'y viendray, je vous le promets.
Pour aujourd'huy j'amene icy l'élite
De mes plus fideles sujets,
De qui la troupe favorite
De mes nôces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De son mieux chacun s'en acquite.

LA FOLIE.

Allons, mon Fiancé, Monsieur du Carnaval,
Un petit air en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

Tandis que pour quelque temps
L'hyver interrompt la guerre,
Et que jusques au Printemps
Mars a quitté son tonnerre,
Je viens avec vous sur la terre,
Partager ces heureux instans.
Venez, Enfans de la gloire,
Vous ranger sous mes drapeaux.
Aprés des chants de victoire,
Qui couronnent vos travaux,
Chantez des chansons à boire.
Evitez les trompeurs appas,
Dont l'amour voudra vous surprendre.
Fuyez, & ne l'écoutez pas,
Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.
On danse.

MOMUS.

C'est se tremousser hardiment,

Et voilà des folles fringantes,
Qui pourroient mettre en mouvement
Les cervelles les plus pesantes:
Témoin Monsieur du Carnaval.
Voyez de quoy cet animal s'avise,
De se charger de telle marchandise.
Baste, l'hymen est seur, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen est seur? pas tout-à-fait, je pense.

LE CARNAVAL.

Comment donc!

LA FOLIE.

Rien n'est moins certain.

MOMUS.

Ah, ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'huy j'y vois quelque apparence:
Mais je ne le voudray peut-être pas demain.
Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Tu n'a pas resolu de luy donner la main?

LA FOLIE.

Ouy da, tres-volontiers, qu'il la prenne en cadence.
Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danse.
Oh bien! je vais danser aussi par complaisance.
Nous verrons qui s'en lassera.
Allons guay, quelque contredanse.
Il danse.

MOMUS *aprés avoir dansé.*

Ma foy, je n'en puis plus.

LA FOLIE *au Carnaval.*

A toy, mon gros Bedon,
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danse point,

LA FOLIE.

Un petit Rigodon,
Je t'en aimeray mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien fa

LA FOLIE.

Ouy, vous le prenez ſur ce ton ?
Il vous ſied bien d'être en colere !
Fy le vilain, le triſte Carnaval !
Je ſerois bien lottie avec cet animal.
Eſt-ce donc en grondant que tu prétends me plaire ?
Va, je renonce à l'union,
Et j'ay mauvaiſe opinion
D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le ſuis que par reflexion.

LA FOLIE.

Eh ! Quand on ſe marie, eſt ce qu'il en faut faire ?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur legere,
Avec eſprit de contradiction ;
Ma divine moitié, ſoit dit, ſans vous déplaire,
Vous me ſemblez un peu ſujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord, rien n'eſt conclu, veux-tu rompre la paille ?
Ce n'eſt point un affront pour moy que tes refus.
Je m'en mocque ; & voilà Momus,
Qui tout Dieu qu'il eſt...

MOMUS.

Tout coup vaille,
Je ſuis toujours prêt d'épouſer ;
Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
Trop facile à s'humaniſer,
S'encanaille, & ſe méſallie,
Et qu'un ſimple mortel pretende en abuſer,
Juſqu'au point de la mépriſer.
Monſieur du Carnaval....

LE CARNAVAL.

Chacun ſçait ſon affaire,
Monſieur Momus ; perſonne que je croy,
Dans tout Pays n'eſt inſtruit mieux que moy
Des bons tours qu'aux maris lés femmes ſçavent faire;
Et le temps où je regne, eſt celuy d'ordinaire,
Le plus propre à couvrir un manquement de foy.
Depuis que je ſuis dans l'employ,
J'ay veu l'hymen traitté de gaillarde maniere.
Et ce que tous les jours je voy,
Seigneur Momus, fait que je deſeſpere
D'être exempté de la commune loy.

MOMUS.

Pauvre ſot, pourquoy donc ſonger au mariage ?

LE CARNAVAL.

Je ſuis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux ſans devenir mary.

MOMUS.

Epouſe donc, ſans tarder davantage,
Et de l'amour bien-tôt tu te verras guery

LE CARNAVAL.

Hé bien ſoit, ferme, allons, courage;
Je veux bien n'en pas appeller,
Et je ſuis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Hola, petit mary, lorſque de jalouſie
Je te verray l'ame ſaiſie,
Je ſçauray bien t'en garentir.
Elle ne ſe nourrit que dans l'incertitude ;
Et moy qui ne ſçay point mentir,
Si je fais par hazard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquietude,
J'auray ſoin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand mercy.

MOMUS.

Rien n'eſt plus honnête.

LA FOLIE.

Je suis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,
Au hazard de m'en repentir.
Je sçais le monde, & ne suis pas si bête,
Que lorsqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
Je ne trouve aisément de quoy le divertir.
Allons, pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moy s'allie.

LA FOLIE.

Il va se mettre en train, ah ! le joly garçon !

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu ?

LA FOLIE.

Selon la Chanson.

LE CARNAVAL *chante.*

L'Hymen en ma faveur allume son flambeau ;
Je suis charmé de ma conquête.
Amour, viens honorer la fête,
Et couronner un feu si beau.

MOMUS *chante.*

L'hymen en ce beau jour t'apprête
Une couronne de sa main,
Tu t'en repentiras peut-être dés demain.
Souvent, quoy que l'amour soit prié de la fête,
Il ne l'est pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*

Si l'amour volage s'envole,
Et veut me quitter sans retour,
Viens, Bacchus, c'est toy qui console
De l'inconstance de l'amour.

MOMUS.

La chanson est jolie.

LA FOLIE.

Ouy, j'en suis fort contente.
Il me plaist assez, quand il chante;
S'il ne s'étoit pas presenté pour mary,
J'en aurois fait peut-être un favory,
La Musique me prend, j'ay du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Vous, à votre tour, prenez bien votre ton.

ENTRE'E.

Ensuite LA FOLIE *chante.*

Mortels, que le sort le plus doux
Sous mon Empire a fait naistre,
Quelle fortune est-ce pour vous,
Quand vous sçavez bien la connoistre?
Les plus heureux sont les plus fous;
Gardez-vous de cesser de l'être.

ENTRE'E.

DANSE EN DIALOGUE,

Entre Momus & la Folie.

LA FOLIE.

Momus?

MOMUS.

Plaist-il?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toy, j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoy donc prendre un autre Amant?

LA FOLIE.

J'ay dû changer.

MOMUS.

Pourquoy je te prie?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuse est jolie.

LA FOLIE.

Volage.

MOMUS.

Ingrate.

LA FOLIE.

Ah! ah!

MOMUS,

Tu ris de mon tourment.

LA FOLIE.

Bon! si j'en usois autrement,
Je ne serois pas la Folie.

MOMUS.

S'il est des fous heureux, ils ne le sont pas tous;
Et vous allez en voir un d'une espece
Autant à plaindre...

LA FOLIE.

Qui seroit-ce?

MOMUS.

Monsieur Albert.

ERASTE.

Ah, Ciel!

AGATHE.

C'est mon jaloux.

MOMUS.

Justement, un vieux fou qui cherche sa Maîtresse,
Et cette Maîtresse, c'est vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh! quoy, Madame, au lieu de le faire chasser...

ERASTE.

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre...

LA FOLIE.

Vous l'avez prise, il faut la rendre,
Mon pauvre amy.

ERASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux doit y renoncer.
Et le plus fou des deux, de moy doit tout attendre.

ERASTE.

Je suis perdu, Ciel!

LA FOLIE.

Non, vous y devez pretendre,
Plus que vous ne pouvez penser.
Je me déclare en cecy votre amie;
Et c'est étre plus fou qu'un autre assurément,
De prendre serieusement,
Ce qu'en riant dit la Folie.

ERASTE.

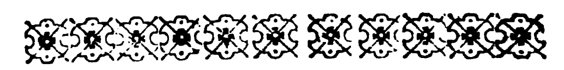
Madame...

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embarasser.

LISETTE.

La chose n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voicy le Loup-garou.



SCENE DERNIERE.

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE.

ALBERT.

Je crains de me méprendre;
A qui, Monsieur, me faut-il adresser ?

MOMUS.

Vous voyez votre Souveraine.

LA FOLIE.

Ah! le plaisant Magot! Que veux-tu ? Qui t'amene ?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, & qu'un godulereau
Est venu m'enlever jusques chez moy, Madame;
On m'a dit qu'elle étoit icy, je la reclame;
Je la vois, permettez . . .

AGATHE.

Tout beau, Monsieur, tout beau.
Dans vos pretentions quel droit vous autorise ?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise,

AGATHE.

Ils ont fait un fort beau coup vrayment ;
Mais pour reparer leur sottise,
La Folie, & l'Amour ont fait adroitement
Réüssir l'heureuse entreprise
Qui m'a rendue à mon premier Amant.
Il m'a conduite en ce lieu de franchise,
Où sans crainte on peut dire vray,
Je l'aime, autant que je vous hay.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE.

Ma favorite,
C'est parler net & clairement ;
Et je suis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma suite,
Qui s'explique si sensément.
Sçais-tu, mon bon amy, quel party tu dois prendre ?

ALBERT.

Parlez. De vos conseils je me fais une loy.

LA FOLIE.

Ou te consoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me consoler.

LA FOLIE.

Je parle contre moy.
D'extravagant, je veux te rendre sage.
Te consoler, est le meilleur pour toy.
Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me consoler, que faut-il faire ?

LE CARNAVAL.

Boy.

LE CARNAVAL *chante.*

Infortuné, veux-tu m'en croire ?
Renonce aux plaisirs amoureux;
Prens le party de boire,
Laisse-là l'hymen, & ses feux.
La jeunesse a seule en partage,
L'amour, & les tendres desirs:
Mais tu peux encore à ton âge,
Suivre Bacchus, & ses plaisirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux passer le reste de ma vie,
Sans être amoureux, ny jaloux.
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE *à Eraste.*

Monsieur, de mon aveu, vous serez son Epoux.

ALBERT.

Le bon vin desormais sera seul mon envie:
Il faut que ce soit luy qui nous reconcilie,
Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie.

CHANSON *en branle.*

Tous les Mortels nous font hommage,
Les plus sages & les plus fous;
En tous lieux, tout temps, & tout âge,
Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
Lorsque l'on change dans la vie
De goût, d'humeur, ou de façon,

Est-ce devenir sage ? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Damon jeune avoit la manie
De vouloir mourir vieux garçon;
A trente ans il passoit sa vie,
Plus retiré qu'un vieux Barbon;
Puis à soixante il se marie,
Et devient Courtisan, dit-on.
Est-ce devenir sage ? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Un Amant las d'une cruelle
Dont il essuya les refus,
Dompte l'amour qu'il a pour elle,
Et se donne tout à Bacchus.
Dans les flots du vin il oublie
L'amour qui troubla sa raison.
Est-ce devenir sage ? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Un Blondin à leste équipage,
Grand adorateur de Vénus,
Dissipe d'un gros heritage
Le fond avec les revenus.
Puis à vieille riche il s'allie,
Afin de se remettre en fond.
Est-ce devenir sage ? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Chacun où son plaisir l'appelle;

Se porte dans le Carnaval,
Soit au jeu, ſoit prés d'une Belle,
L'un au Cabaret, l'autre au Bal.
Vous venez à la Comedie,
Quand un Opera n'eſt pas bon,
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

FIN.

LES MENECHMES;

COMEDIE,

REPRESENTÉE EN 1706.



EPISTRE A MONSIEUR DESPREAUX.



FAVORI des neuf Sœurs ; qui sur le Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si prés d'Horace ;
O toy qui, comme luy, Maître en l'art des bons vers,

As joüi de ton Nom, & mis l'Envie aux fers,
Et qui par un destin aussi noble que juste,
Trouves pour bienfaicteur un Prince tel qu'Auguste :
Ouvre une main facile ; accepte avec plaisir
Un Poëme imparfait, enfant de mon loisir.
De tes traits éclatans admirateur fidelle,
Ton style de tout temps me servit de modelle ;
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.
Toy-même as bien voulu, sensible à mes prieres,
Sur cet ouvrage offert me prêter tes lumieres.
Ton applaudissement, que rien n'a suspendu,
De celuy du Public m'a toûjours répondu.
Qui peut mieux en effet, dans le siecle où nous sommes,
Aux regles du bon goût assujettir les hommes ?
Qui connoît mieux que toy le cœur & ses travers ?
Le bon sens est toûjours à son aise en tes vers ;
Et sous un art heureux découvrant la nature,
La verité par-tout y brille toute pure.
Mais qui peut, comme toy, prendre un si noble essor,

Et de tous les metaux tirer des veines d'or ?

Que d'Auteurs, en suivant Despreaux & Pindare,

Se sont fait un destin commun avec Icare !

De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherchez en vain,

Je ne veux qu'une feüille offerte de ta main.

Si je l'ay meritée, & que tu me la donnes,

Ce present sur mon front vaudra mille couronnes ;

Et pour Disciple enfin si tu veux m'avouer,

C'est par cet endroit seul qu'on pourra me loüer.

REGNARD.

ACTEURS DU PROLOGUE.

APOLLON.

MERCURE.

PLAUTE.

La Scene est sur le Parnasse.



LES MENECHMES, COMEDIE.

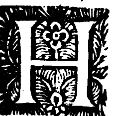
PROLOGUE.

Le Theatre represente le Parnasse.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.



Honneur au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah! Dieu vous gard, Seigneur Mercure.
Par quelle agreable avanture
Vous voit-on au sacré Vallon?

MERCURE.

Vous sçavez, Grand Dieu du Parnasse,
Que je ne me tiens guere en place.
J'ay tant de differens emplois,
Du couchant, jusqu'aux lieux où l'Aurore étincelle;
Que ce n'est pas chose nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous estes le bras-droit du Grand Dieu du Tonnerre,
Votre peine est utile aux Hommes comme aux Dieux;
Et c'est par vos soins que la Terre
Entretient quelquefois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me lasse & m'ennuye,
Lorsque je voy tant de Dieux faineants,
Qui ne songent là-haut qu'à respirer l'encens,
Et qu'à se gonfler d'ambroisie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort, d'un trop penible employ;
S'il vous falloit donc, comme moy,
Eclairer la Machine ronde,
Rendre la Nature feconde,
Mener quatre Chevaux quinteux,
Risquer de tomber avec eux,
Et de faire un bucher du monde;
Dans ce Métier penible & dangereux,
Vous auriez sujet de vous plaindre.
Depuis que l'Univers est sorty du cahos,
Ay-je encor trouvé, moy, quelque jour de repos?
Quoy qu'il en soit, parlons sans feindre;
A vous servir je seray diligent
Le Seigneur Jupiter, dont vous estes l'Agent,
Honnête ou non; c'est dont fort peu je m'embarasse;
Pour gouter des plaisirs nouveaux,
A quelque Nymphe du Parnasse
Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muses ailleurs destinées,

Sont pour luy par trop surannées.
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos Faiseurs de Vers, mal avec la fortune;
En ont tous épousé quelqu'une;
Il faut à Jupiter des morceaux plus frians.
La qualité n'est pas ce qui plus l'inquiete.
Une Bergere, une Grisette
Luy fait souvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela son Epouse?

MERCURE.

Elle suit les transports de son humeur jalouse.
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas;
Et là-haut c'est comme icy bas.
Quand un Epoux a fait quelque intrigue nouvelle;
La femme a beau crier, le mary va son train.
Quand la Dame, en revanche, a formé le dessein
De se dédommager d'un Epoux infidelle,
Et qu'un Galant se rend Patron
De la femme & de la maison;
L'Epoux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en passe par-là,
Et qu'il avalle la pillule,
Ainsi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle est donc la raison nouvelle
Qui prés d'Apollon vous appelle?

MERCURE.

Je vais vous le dire; écoutez.
Vous sçavez qu'au Ciel & sur Terre
On me donne cent qualitez.
Je suis l'Agent du Dieu qui lance le Tonnerre;
Je conduis les Morts aux Enfers;
Mon pouvoir s'étend sur les Mers:
Je suis le Dieu de l'Eloquence:
Ma Planette preside aux Fous,
Aux Marchands ainsi qu'aux Filous;
Fort petite est la difference;

Je donne aux Chymiſtes la loy :
Des pâles Medecins la Cohorte aſſaſſine
M'appelle, ſuivant mon employ,
Le Furet de la Medecine :
Heureux, qui ſe paſſe de moy !

APOLLON.

Entre tant de Métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous ;
C'eſt celuy de porter, je croy, les Billets-doux,
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon credit eſt tombé, je ſuis de bonne foy.
Chacun depuis un temps de ce métier ſe picque,
Et tant d'honnêtes gens exercent mon employ,
Que je leur laiſſe ma pratique ;
Ils y ſont preſque tous auſſi ſçavants que moy.

APOLLON.

Vous avez trop de modeſtie.
Mais venons donc au fait dont il eſt queſtion.

MERCURE.

Les Spectacles, la Comedie
Me donnent à Paris quelque occupation,
Je les ay pris ſous ma protection.
Pour celebrer une feſte publique
J'aurois aujourd'huy grand beſoin
D'avoir quelque piece Comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé, quoy ? Sans vous donner la peine
De venir icy de ſi loin,
N'eſt-il point là d'Auteurs amoureux de la Scene,
Qui du Theatre encor puiſſent prendre le ſoin ?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop toſt la Parque meurtriere
Enleva le fameux Moliere,
Le cenſeur de ſon temps, l'amour des beaux eſprits ;
La Comedie en pleurs, & la Scéne deſerte
Ont perdu preſque tout leur prix ;

Depuis cette cruelle perte,
Les plaisirs, les jeux, & les ris,
Avec ce rare Autheur sont presque ensevelis.

APOLLON.

Il faut reparer le dommage
Que le destin a fait au Theatre François,
Et tirer du tombeau quelque grand Personnage,
Pour paroistre encore une fois.
Plaute fut en son temps les delices de Rome,
Tel que Moliere fut le charme de Paris;
Il tient icy son rang parmy les beaux esprits,
Il faut consulter ce grand homme.
Qu'on le fasse venir.

MERCURE.

Certes, je suis confus
Des bontez que pour moy....

APOLLON.

Finissons là-dessus.
Entre des Dieux tels que nous sommes;
Il ne faut pas de longs discours.
Laissons les complimens aux hommes,
Ils en sont les dupes toujours.



SCENE II.

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON *à Plaute.*

PEndant que tu vivois je t'ay comblé de gloire,
Autant que de son temps Auteur le fut jamais;
J'ay fait graver ton nom au Temple de Memoire,
Et t'ay prodigué mes bienfaits,

PLAUTE.

Il est vrai; mais enfin, quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux esprits prodigue votre main,
N'ont rien de réel, de solide,
Et n'ôtent pas toujours les soins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier insipide,
Court risque de mâcher à vuide,
Et souvent de mourir de faim;
Et si j'avois à reprendre naissance,
J'aimerois mieux estre Portier
D'un Traitant, ou d'un Sous-Fermier;
Que Mignon de votre Excellence.

MERCURE.

C'est faire peu de cas, & mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Apollon dispense aux beaux esprits;
Et mon avis n'est pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois mieux parler qu'un autre.
Croiriez-vous que sur mon déclin,
Laissant le Dieu des Vers que j'estois las de suivre,
Ne pouvant me donner de pain,
Je me suis vû réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin?

MERCURE.

Vous?

PLAUTE.

Moy.

MERCURE.

Cet Illustre Poëte?
Finir ses jours au moulin?

PLAUTE. Ouy.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu sa retraite,
Où donc renverrons-nous nos Rimeurs d'aujourd'huy?

APOLLON.

Un Poëte aisément s'endort dans la molesse.
L'abondance souvent unie à la paresse,
Seiche sa veine & la tarit;

Mais la necessité reveille son esprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait esté votre sort domestique ;
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une Piece comique,
De celles que dans Rome on vit de votre temps ;
Pour sçavoir si le goût antique
Trouveroit à Paris encor ses Partisans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caracteres,
Les esprits, les mœurs, les manieres ;
En prés de deux mille ans ont bien changé, je croy.
Et par exemple, dites-moy,
A Paris aujourd'huy de quel goût sont les Dames ?

MERCURE.

Mais... elles sont du goût des Femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon temps, libres dans leurs soupirs
Elles ne trouvoient point l'Hymen un esclavage ;
Et faisant du divorce un legitime usage,
Elles changoient d'époux au gré de leurs desirs.

MERCURE.

Oh ! Ce n'est plus le tems. Une loy plus austere
Fixe une Femme au premier choix,
Elle ne peut avoir qu'un Epoux à la fois ;
Mais un usage moins severe,
Aux Coquettes du temps permet encor par fois
D'avoir autant d'Amants qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'est un temperament ; &, comme je le voy,
L'Usage adoucit bien la rigueur de la Loy.

PLAUTE.

Mais voit-on encor par la Ville,
Une troupe lâche & sterile
De fades & mauvais plaisants,
Qui chez les Grands de Rome alloient chercher à vivre,
Et qui ne cessoient de les suivre,

Soit à la Ville, soit aux Champs ?
De ces lâches Flateurs, des Complaisans serviles,
Que dans mes Vers j'ay souvent exprimez;
Des Parasites affamez,
De ces Importans inutiles,
Qui tous les jours dans les maisons,
A l'heure du dîner, font de sûres visites ?

MERCURE.

Non; Mais l'on y voit des Gascons
Qui valent bien des Parasites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le voy,
Une Piece de moy, je croy, ne plairoit guere,
A moins qu'Apollon ne fist choix
D'un Auteur Comique & François,
Qui pût accommoder le tout à sa maniere;
Porter la Scene ailleurs, changer, faire, & défaire.
S'il pouvoit reüssir dans ce noble dessein,
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me souviens qu'un de ces jours
Un Auteur qui par fois erre dans ces détours,
Me fit voir un sujet qu'on nomme
Les MENECHMES qu'il dit avoit tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

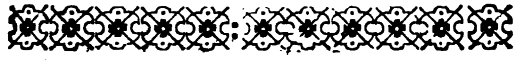
Tout Auteur que je sois, je ne suis point jaloux
Que mon travail luy soit utile.
Le sujet qu'il a pris,
Divertit autrefois un Peuple difficile,
Et peut-estre aura-t-il même sort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui sera necessaire,
Pour mettre la Piece en estat.

APOLLON.

Et moy, je vais commencer ma carriere,
Et rendre au monde son éclat.



SCENE III.

MERCURE *seul.*

Messieurs, ne soyez point en peine
Comment je puis si promptement
Ajuster cette Piece, & faire en un moment
Qu'elle paroisse sur la Scene,
Nous autres Dieux, d'un coup de main,
Nous passons tout effort humain.
Agréez donc mes soins; & pour reconnoissance
D'avoir voulu vous divertir,
Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarteray de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourse adroits, Medecins, Usuriers,
Avocats babillards, Insolens Creanciers,
Tous ces gens sont sous mon empire.
Et s'il est parmy vous quelqu'un
Possedant femme ou maitresse fidelle,
(C'est un cas qui n'est pas commun)
Je n'employray jamais prés d'elle,
Pour corrompre son cœur & sa fidelité,
Ny mon Art, ny mon Eloquence.
C'est payer trop, en verité,
Quelques momens de complaisance:
Mais un Dieu doit user de generosité.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

MENECHME.	Freres Jumeaux.
LE CHEVALIER MENECHME.	

DEMOPHON, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, Amante du Chevalier.

ARAMINTE, Vieille Tante d'Isabelle, amoureuse du Chevalier.

FINETTE, suivante d'Araminte.

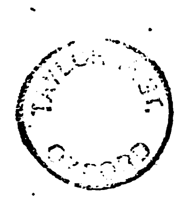
VALENTIN, Valet du Chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, Marchand.

La Scene est à Paris, dans une Place publique.





Les Œuvres de Mr. Renard



LES

MENECHMES,

OU

LES JUMEAUX,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.



E suis tout hors de moy, maudit soit le Valet:
Pour me faire enrager, il semble qu'il soit fait.
Je ne puis plus long-temps souffrir sa negligence,
Tous les jours le coquin lasse ma patience,
Il sçait que je l'attens.... Mais enfin je le voy.
D'où viens-tu donc, Maraut? Dis, parle, repons-moy.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN *portant une valise, la met à terre, & s'assit dessus.*

QUant à present, Monsieur, je ne vous puis rien
dire;
Un moment, s'il vous plaist, souffrez que je respire;
Je suis tout étouflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au desespoir, & me joüer ces tours?
Je ne sçay qui me tient, que de vingt coups de canne....
Quoy, Maraut, pour aller jusqu'à la Doüanne
Retirer ma valise, il te faut tant de temps?

VALENTIN.

Ah! Monsieur, ces Commis sont de terribles gens.
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes.
Ils ne repondent point que par monossyllabes.
Oüy, non, paix, quoy, Monsieur? ... Je n'ay pas le loisir.
Mais, Monsieur... Revenez. Faites-moy le plaisir....
Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs Maistres.

LE CHEVALIER.

Quoy, tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la Doüane?

VALENTIN.

Oh, non pas, s'il vous plaist.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valise,
Usoit depuis une heure avec moy de remise;
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ay cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t'il que le vin te commande sans cesse?

VALENTIN.

Vous sçavez que chacun, Monsieur, a sa foiblesse;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moy dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoy hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monsieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraut?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage,
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moy vous vous estes trouvé;
Assez souvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
Je vous ay vû le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ay même quelquefois presté mon ministere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit:
De ces petits excés je ne vous ay rien dit:
Nous devons nous prester aux foiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoissois à ce seul vice enclin:
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte;
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah! si je joüe un peu, c'est pour passer le temps.

Quand vous percez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entens jurer au travers de la porte;
Je jure comme vous quand le jeu me transporte:
Et ce qui peut tous deux nous differentier,
Vous jurez dans la chambre, & moy sur l'escalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Bûvez, joüez, aimez; je boy, je joüe & j'aime:
Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
Consommé dans cet art, m'apprîstes le métier.
Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,
Faisant rafle par-tout, de la Brune à la Blonde.
Isabelle à present vous retient sous sa loy;
Vous l'aimez, dites-vous, je ne sçay pas pourquoy.

LE CHEVALIER.

Tu ne sçais pas pourquoy! Se peut-il qu'à ses charmes,
A ses yeux tout divins on ne rende les armes?
Je la vis chez sa Tante, où j'en fus enchanté;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour sa Tante Araminte,
Toute folle qu'elle est, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix; outre que ses ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la Tante,
Et moy je pourchassois Finette la suivante:
Ainsi vous voyez bien....

LE CHEVALIER.

Ouy, je vois, en un mot,
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, & chez moy va porter ma valise.

VALENTIN *remettant la valise sur son épaule.*

J'obeïs: cependant si je voulois parler,
Sur un si beau sujet je pourrois m'étaller.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toy.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ny l'air, ny la façon.

VALENTIN.

J'ay long-temps comme vous esté dans le soupçon.
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adresse bien mise, ont dissipé ma crainte.
Lisez plutôt ces mots distinctement écrits;
C'est à Monsieur Menechme, à present à Paris.

LE CHEVALIER.

Il est vray; mais enfin, quoy que tu puisses dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire:
Enfin, ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.

Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait icy quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me preniez donc, Monsieur, pour une bête.
En revenant de Flandre, ou par trop brusquement,
Vous avez pris congé de votre Regiment:
Et passant à Perone, où fut le dernier gîte,
Nous y primes la poste; & pour aller plus vîte,
Vous me fistes porter, au Coche qui partoit,
Votre malle assez lourde, & qui nous arrestoit.
J'obeïs à votre ordre, avec zele & vitesse;
Je fis par le Commis mettre dessus l'adresse.
Ainsi je n'ay rien fait que bien dans tout cecy.

LE CHEVALIER.

C'est de quoy dans l'instant je veux estre éclaircy.
Ouvre vîte, & voyons quel est tout ce mystere.

VALENTIN *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monsieur, je vais vous satisfaire.
Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y resiste pas.
Orsus, instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne voy là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

VALENTIN.

Monsieur, point de courroux.
Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas, moy, que dans votre valise,
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, Maraut, qui faisoient mon bonheur,
Où l'aimable Isabelle exprimoit son ardeur,
Qui me les rendra, dis ?

VALENTIN *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez en voilà d'autres,
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER *prenant les lettres.*

Sçais-tu que les Railleurs & les mauvais Plaisans,
D'ordinaire, avec moy, passent fort mal leur temps ?

LE CHEVALIER *lit les lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.*

VALENTIN.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en colere ;
Mais sans perdre de temps, faisons notre inventaire.
Il tire un sac de Procés.
Ce meuble de chicane appartient seurement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas Normand.

Il tire un habit de campagne.

L'habit est vrayment leste, & des plus à la mode ;
Pour un sur-tout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

VALENTIN.

Quel est l'excés de cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

L'avanture ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur? est-ce quelque vertige,
Qui vous monte à la teste ?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige :
Tu ne la croiras pas quand je te la diray.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monsieur, je vous croiray.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sçais, assez prés de Peronne,
D'un sang dont la valeur ne le cede à personne.
Tu sçais qu'ayant perdu pere, mere, & parens,
Et demeurant sans bien dés mes plus tendres ans ;
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frere seul resta de toute la maison,
Avec un Oncle avare & riche, disoit-on ;
En differens Pays j'ay brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moy reçû nouvelle aucune ;
Et je sçay par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis tres long-temps mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le sçais ; & de plus, je sçay que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere :
Que vous estes Jumeaux, & que votre portrait
En toute sa personne est rendu trait pour trait :
Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables,
Que deux goutes de lait ne sont pas plus semblables.

K iiij

LE CHEVALIER.

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aisément;
Et notre Pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un signe afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois;
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raison que j'ay l'ame surprise.
Valentin, à ce frere appartient la valise:
Et j'apprens, en lisant la lettre que je tiens,
Que notre oncle est défunt, & qu'il laisse ses biens
A ce frere Jumeau qui doit icy se rendre.

VALENTIN.

La nouvelle, en effet, a de quoy vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci merite bien quelque reflexion.

(Il lit.)

Je vous attens, Monsieur, pour vous remettre comptant, les soixante mille écus que votre Oncle vous a laissez par testament, & pour épouser Mademoiselle Isabelle, dont je vous ay plusieurs fois parlé dans mes lettres : le party vous convient fort; & son pere Demophon souhaite cette affaire avec passion. Ne manquez donc point de vous rendre au plûtost à Paris, & faites-moy la grace de me croire votre tres-humble & tres-obeïssant serviteur, ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête Notaire,
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
La datte, le dessus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moy, sa valise au Coche aura fait mettre;
Et dans le même-temps, ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a causé ton erreur,

Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frere est déja peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je suis stupefait
Des effets surprenans que le hazard a fait.
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sotise.
Nous trouvons en un jour un vieil Oncle enterré,
Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré:
Un frere qui reçoit tous ses biens qu'on luy laisse,
Et qui vient enlever encor votre Maîtresse.
Voila tout à la fois, cinq ou six incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette avanture
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moy, du moins, tout autant qu'à mon frere:
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.
Va, cours, informe-toy, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zele & mon empressement;
Et s'il est à Paris, j'ay des amis fideles,
Qui dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sçait mon retour:
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flâme.
Tu sçais le caractere & l'esprit de la Dame:
Elle est vieille & jalouse à desoler les gens,
Ses airs & ses discours sont tous impertinens,
Enfin, c'est une folle, & qui veut qu'on la flate.
Quoy qu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succés, je la veux ménager.

Retourne à la Douanne, au Coche, au Messager.
Mais Araminte sort ; va vîte où je t'envoye.



SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

Nous reverrons Menechme aujourd'huy. Quelle joye !
Je ne puis demeurer en place, ny chez moy.
Pareil empressement doit l'agiter, je croy.
Comment me trouves-tu ? dis Finette.

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté surprend, ravit, enleve, enchante.
Il semble que l'Amour, dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette Fille toujours eut le goût admirable.
Ah, Monsieur, vous voila ! Quel destin favorable
Plus que je n'esperois presse votre retour ?
Et quel Dieu prés de moy vous ramene ?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour ? Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable presence
Me dédommage bien des chagrins de l'absence.
Non, je ne vois que vous, qui sans art, sans secours,
Puissiez paroitre ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fy donc, badin ! L'amour quelquefois, quoy qu'absente,
A votre souvenir me rendoit-il presente ?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prites le mien,
Me consoloit un peu d'une absence effroyable ;
Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me suit en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon songe,
O douce illusion d'un aimable mensonge !
Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
Etre dans un Jardin au lever du Soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ses doigts de roses,
Avoit semé de fleurs nouvellement écloses.
Là, sur les bords charmans d'un superbe canal,
Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,
Où cent flots écumans, & tombans en cascades,
Semblent être poussez par autant de Nayades ;
Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,
Je vous voy sur un char sortir du fond des eaux :
Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine :
Cent mille Amours poussoient une Conque marine ;
Et les Zephirs badins volans de toutes parts,
Faisoient au gré des airs flotter des étendarts.

FINETTE.

Ah, Ciel ! le joly rêve !

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aspect d'étonnement saisie ...

ARAMINTE.

Et, j'étois la Vénus flottant sur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Oüy, Madame, vous-même en propre original.
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,

Je me suis avancé prés de vous sans obstacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moy, parlant sincerement,
Sous l'habit de Venus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde :
Vous sentiez la Déesse, une lieuë à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin, à mes yeux, a disparu soudain ;
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissoit ainsi que la nature.
Là dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous persuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle ;
Lorsque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon Valet, en entrant, a causé mon reveil.

ARAMINTE.

Je suis au desespoir de cette circonstance,
Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence ;
Toûjours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord ; mais je voudrois que pour vous satisfaire,
Votre bonheur toûjours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de realité :
Mais j'en crains le retour ; dans le siecle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes ;
Et la possession souvent du premier jour,
Leur ôte tout le sel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour est extrême,
Je sens qu'il doit aller par-delà la mort même,

Et si par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah! Grands Dieux, quel affreux désespoir!
Mon ame, en y pensant, de douleur possedée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeste idée;
Et pour mieux celebrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour.
J'ay fait dés ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à present m'arrache de ces lieux:
Pour revenir plûtost, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Icy, dans un moment, je reviens sur mes pas.



SCENE IV.

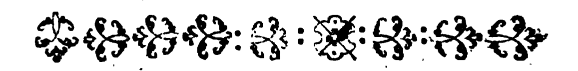
ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moy ne s'imagine pas;
Mais en revanche aussi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
Son Valet Valentin n'est pas mal fait aussi;
Nous nous aimons un peu, mais quelqu'un vient icy.
C'est Demophon.



SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Bon jour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Icy comme chez moy, vous pouvez m'entretenir.

DEMOPHON.

Votre niece Isabelle est d'âge à marier ;
Et Monsieur Robertin, dont je connois le zele,
A sçu me menager un bon party pour elle :
Un jeune homme doüé d'esprit & de vertus,
Possedant, qui plus est, soixante mille écus,
D'un Oncle qui l'a fait unique Legataire,
Dont ledit Robertin est le dépositaire :
Et j'apprens par les mots du billet que voicy,
Que cet homme en ce jour doit arriver icy.

ARAMINTE.

J'en suis vrayment fort aise.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Estant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déja, ma sœur, sur le retour,
N'ayant, comme je croy, nul penchant pour l'amour,
Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire,

Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort! Vrayment, ce projet me plaît fort!
Vous vous êtes promis; il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je croy, peut encor me permettre
D'aspirer à l'Hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous mocquez-vous, ma sœur? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moy? j'ay cinquante ans? moy? Finette?

FINETTE.

Quels reproches!
Helas! On n'est jamais trahi que par ses proches.
A cause que Madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune! Il est de sottes gens.

DEMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je croy vous faire grace;
Et je raisonne ainsi: J'en ay cinquante, & passe:
Vous estes mon aînée: *ergo*, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ay tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'est qu'un sot;
Et je sçay fort bien, moy, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoistre.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes;
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'auray, vous, & ma niece. Adieu.
C'est moy qui vous le dis; m'entendez-vous, mon frere?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joly caractere!

FINETTE.

Monsieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs Almanachs.
Ma Maîtresse est encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les Connoisseurs vous la soûtiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à peu prés quels seroient ses discours,
Et j'ay fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le Notaire, & prenons des mesures,
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien seures.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plûtost l'Hymen dont il s'agit.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.



OTRE frere est trouvé, mais ce n'est pas sans peine ;
Vous m'en voyez, Monsieur, encor tout hors d'haleine ;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout ;
Au Coche, au Messager, à la Poste, & par-tout ;
Et je vous avertis que je n'ay passé ruë,
Où quelque Creancier ne m'ait choqué la vûë :
J'ay même rencontré ce Gascon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent loüis.

LE CHEVALIER.

J'ay honte de devoir si long-temps cette somme,
Il me l'a, tu le sçais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourray toucher,
De m'acquitter vers luy rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux, ne sçachant plus enfin quel party prendre,
A la Doüanne encor j'ay bien voulu me rendre ;
Là j'ay vû votre Frere, au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du qui pro quo commis.
Je l'ay connu de loin ; & cette ressemblance
Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance.
Le visage & les traits, l'air & le ton de voix,

Ce n'est qu'un, je m'y suis trompé plus d'une fois :
Son esprit, il est vray, n'est pas semblable au vôtre.
Il est brusque, impoli, son humeur est toute autre;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse,
Dans un Provincial nourri sans politesse;
Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'huy
Cet air sauvage & dur qui regne encore en luy.

VALENTIN.

De loin, comme j'ay dit, j'observois sa querelle,
Et quand il est sorty j'ay fait briller mon zele;
J'ay flaté son esprit; enfin j'ay si bien fait,
Qu'il veut, comme je croy, me prendre pour valet.
Il s'est même informé pour une hotellerie:
Moy, dans les hauts projets dont mon ame est remplie,
J'ay d'abord enseigné l'auberge que voicy,
Il doit dans un moment me venir joindre icy.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton ame est charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'huy me paroît desarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ay cru, sans me flatter.
Que de la ressemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Isabelle du pere,
Et tirer, qui plus est, cet argent du Notaire.
Ce seroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Ouy vraymeent.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aisément.
A notre Campagnard nous donnerions la Tante;
Pour vous seroit la Niece, & pour moy la Suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi dessein,

Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un heritier l'habit & la figure,
L'air entre triste & gay. Le deüil vous sied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme heritier, ma foy je n'en sçay rien ;
Jamais succession ne m'est encor venuë.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vuë ;
Imposez au Notaire, & soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ay de tromper mon frere au fond quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle delicatesse & vaine & ridicule !
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hazard ;
Apres, à votre gré vous luy ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractere.

LE CAEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur ;
C'est pour mieux meriter Isabelle & son cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence
Qu'elle ne me voit pas avec indifference ;
Son pere n'en sçait rien, & ne me connoît pas ;
Pour l'obtenir de luy je n'ay fait aucun pas,
Et n'ayant pour tout bien que la cappe & l'épée,
Toute mon esperance auroit été trompée ;
Quelque raison encor m'arreste en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ay pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte ;
Bon ! Si l'on épousoit autant qu'on le promet,

On se mariroit plus que la Loy ne permet.
Allons au fait; pour mettre en état notre affaire,
Il faut estre vétu comme l'est votre frere,
Il porte le grand deuil, son linge est éfilé,
Un baudrier noüé d'un crêpe tortillé,
Sa perruque de peu differe de la vôtre;
Ainsi, vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper, sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire,
Vous dînerez demain : je croy voir votre frere,
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas;
Vous, de cet autre-cy marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis moy cependant...

VALENTIN.

Je n'ay rien à vous dire,
De tout dans un moment je sçauray vous instruire.



SCENE II.

MENECHME, *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voila, Monsieur. Depuis long-temps,
Pour tenir ma parole, icy je vous attens.

MENECHME.

Ouy vrayment me voila, mais j'ay cru de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hotellerie.
Quel pays! quel enfer! J'ay fait cent mille tours;

Je n'ay jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un piege ;
Par-tout quelque filou m'investit & m'assiege ;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaisans,
Conduisant leur capture, insultent les passans ;
Un Fiacre me couvrant d'un deluge de bouë,
Contre le mur voisin m'écrase de sa rouë ;
Et voulant me sauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton, me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! quels cris ! je croy qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh ! Paris est un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment ? j'aimerois mieux cent fois être au sabat.
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foy publique, en arrivant m'est prise ;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y sont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MENECHME.

Je ne le voy que trop : suffit, ce coup de main
Me rendra desormais plus alerte & plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ay mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occasion, on voit les gens d'esprit.
Je vous ay dans ce lieu fait preparer un lit,
Dans un appartement fort propre & fort tranquille ;
Comptez-vous de rester long-temps en cette ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourray ; je n'ay pas trop sujet
De me loüer fort d'elle, & d'estre satisfait ;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affai[re]
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mil écus,
Qu'un Oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ay plus,
Attendu qu'il est mort, par grace singuliere
M'a laissé depuis peu comme à son Legataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, Monsieur ?

MENECHME.

Assurément,
La guere m'a défait d'un frere heureusement.
Depuis prés de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel luy fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succés.
Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, Monsieur, à tout office;
Je connois tout Paris, & je suis toûjours prest
A servir mes amis sans aucun interest.

MENECHME.

Ne sçauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête Bourgeois, que Demophon l'on nomme?

VALENTIN.

Demophon ?

MENECHME.

Justement, c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enseigner mieux que moy sa maison ?
Nous irons; avez-vous avec luy quelque affaire ?

MENECHME.

Ouy. Sçauriez-vous encore où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vrayment, je le croy,

Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moy :
Il est de mes amis, & nous irons ensemble.
Mais j'apperçois Finette : ah ! juste Ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne icy gâter ce que j'ay fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME. VALENTIN.

FINETTE.

QUe diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond, ma-Maîtresse s'ennuye.
Ah ! vous voila, Monsieur, vrayment j'en suis ravie.

MENECHME.

Et pourquoy donc ?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Ma Maîtresse ne peut en devenir la cause.
Mais qu'est-ce donc, Monsieur? quelle metamorphose!
Pourquoy cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de temps, vrayment, vous avez pris le deuil.
Faut-t'il pour un dîner, s'habiller de la sorte ?
Venez-vous d'un convoy, Monsieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?
Je suis comme il me plaist : les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'esprit curieux.

VALENTIN.

C'est l'humeur du Pays ; & sans beaucoup d'instance,
Avec les Estrangers elles font connoissance.

FINETTE.

Mon zele de ces soins ne peut se dispenser ;

A ce qui vous survient je dois m'interesser :
Ma Maîtresse a pour vous une tendresse extrême.
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maîtresse m'aime ?

FINETTE.

Ne le sçavez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si jusqu'à ce moment j'en ay jamais rien sçû.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déja fait quelque épreuve.
Et si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous souhaiterez, vous serez son Epoux.

MENECHME.

Je seray son Epoux ?

FINETTE.

Ouy vrayment.

MENECHME.

Qui, moy !

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je croy, d'autre dessein en tête.

MENECHME.

La proposition est ma foy fort honnête.
Voilà, sur ma parole, une Agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour
Mille Amans sont venus s'offrir à ma Maîtresse ;
Mais Menechme est le seul qui flate sa tendresse.

MENECHME.

D'où sçavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous sçavez le mien.

MENECHME.

D'où je sçais le vôtre ?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Je n'en sçûs jamais rien.
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoy bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & sers chez Araminte,
Et plus de mille fois je vous ay vû chez nous.

MENECHME.

Vous servez chez elle ?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Ma foy, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas ; ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, ma mie, en tres-mauvaise école.

FINETTE.

Laissons ce badinage ; en un mot comme en cent,
Ma Maîtresse à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité son amie :
Belle, & de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MENECHME.

Votre Maîtresse fait un fort joly métier.

FINETTE *à Valentin*

Mais, parle-moy donc, toy. Quelle vapeur nouvelle
A pû dans un moment déranger sa cervelle ?

VALENTIN *bas à Finette.*

Depuis un certain temps il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un discours vain & vague,
A tel point, qu'on diroit souvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroissoit assez sage ; & peut-on
Perdre en si peu de temps & memoire & raison ?
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole ?

MENECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous yvre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleux,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une Amie, un dîner, & cent discours encore
Tous plus sots l'un que l'autre, à quoy l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'Algebre, ou bien à l'Alcoran.

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ny dîner au logis ?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre Maistresse ailleurs, en ses nobles projets,
Peut à d'autres oyseaux rendre ses trebuchets.
Et vous, son Emissaire & son honnête Agente,
C'est un vilain employ que celuy d'Intriguante;
Quelque malheur enfin vous en arrivera;
Je vous en avertis, quittez ce métier-là :
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons, si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma Maîtresse un discours aussi sot :
Je vais luy dire tout, sans oublier un mot.
Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maistre;
J'espere que dans peu nous nous ferons connoître.
Je ne le connois plus, & ne sçais où j'en suis.



SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Quelle Ville, bon Dieu ! quel etrange Pays !
On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquettes,
Pour faire reüssir leurs pratiques secretes,
Des nouveaux débarquez s'informoient avec soin,
Pour leur dresser aprés quelque piege au besoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pû sçavoir comme on vous nomme;
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement; c'est de-là qu'elle a pû le sçavoir:
Mais contre leurs complots j'ay sçû me prévaloir;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foy, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus longtemps:
Les Femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers, enfin se laissent prendre.

MENECHME.

Votre conseil est bon: entrons sans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.

Non, je ne croiray point ce que tu me dis-là.

FINETTE.

Vous verrez si je ments : parlez-luy, le voilà.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monsieur, bien de l'indifference.
Le dîner vous attend ; & vous sçavez, je croy,
Que je n'ay de plaisir que lorsque je vous voy.

MENECHME.

En verité, Madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... & que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je voy.... car enfin vos appas,
Quoy qu'un peu... dérangez ... pourroient bien me confondre ;
Si d'ailleurs... Par ma foy, je ne sçay que repondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annonce-t'il point de triste évenement ?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous estes-vous battu ?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien est à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chastes chaînes,

Tout le bien & le mal, les plaisirs, & les peines,
Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un ;
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun ;
Et je veux, avec vous, courir même fortune.

MENECHME.

Je vous suis obligé de vous voir si commune.
Mais je n'useray point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprens point quels discours sont les vôtres.

FINETTE.

Bon, Madame ! il m'en a tantost tenu bien d'autres

VALENTIN.

Dans ses discours, par fois, il est impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ay quelqu'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ay tort de vous contraindre :
Mais de votre froideur j'ay sujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de discours ! Passez, & laissez-nous.
Je n'ay jamais senty ny froid ny chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! Peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monsieur ; icy poussez bien l'insolence.
Mais, ma foy, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'iray, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moy se brise, & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me deguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le sçavez bien.

N'avez-vous pas tantost envoyé voir au Coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche
Et de quel Coche icy me voulez-vous parler ?

MENECHME.

Du Coche le plus rude ou mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup ;
Il faut assurément qu'il ait trop bû d'un coup :
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences ;
Des soins plus importans me mettent en soucy :
C'est pour les terminer que l'on me voit icy,
Et non pas pour dîner avec des Creatures
Qui viennent, comme vous, chercher des avantures.

ARAMINTE.

Des Creatures ! Ciel ! Quels termes sont-ce là ?

FINETTE.

Des Creatures ! Nous ! Ah ! Madame, voilà
Les deux plus grands Fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frotons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît ; moderez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senty tant de vigueur.
J'auray soin du Valet ; n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce different je ne veux rien connoître ;
Et je ne prétens point me battre contre toy.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moy ?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe ! & quelle eſt ma foibleſſe,
D'avoir à cet ingrat declaré ma tendreſſe ?
Finette, tu le ſçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, ſcelerat ! ton cœur n'eſt point touché ?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extréme
Eſt venu promptement, il paſſera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moy que haine & que rigueurs.

Elle s'en va.

MENECHME.

Bon ! Je me paſſeray fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah, maudit renegat, le plus méchant du monde !
Que le Ciel te puniſſe, & l'Enfer te confonde !
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément que l'on l'ait enſorcelé,
Et ce n'eſt plus luy-même.



SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

ADieu donc, mes Princeſſes ;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.
Mais voyez quelle rage, & quel déchaînement !
J'ay ſenty cependant un tendre mouvement,
Le diable m'a tenté ; j'ay trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut assez loüer votre vertu.
Mais entrons au plûtost dans cét e Hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.
Là, si vous me jugez digne de quelque employ,
Vous pourrez m'occuper, & vous servir de moy.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtresse :
Un desir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
Je vous y conduiray, si vous le trouvez bon.

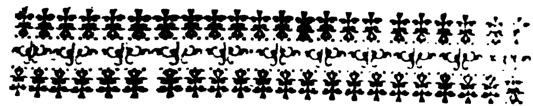
MENECHME.

Adieu, jusqu'au revoir.

VALENTIN *seul.*

Je vais trouver mon Maistre,
Sçavoir en quel état les choses peuvent être ;
S'il agit de sa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme, bon pied, bon œil.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deüil*, VALENTIN.

VALENTIN.



Rien n'est plus surprenant ; & votre ressemblance
Avec votre jumeau, passe la vray-semblance.
Vous & luy ce n'est qu'un, étant vêtu de deuil ;
Il n'est homme à present dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut distinguer qui des deux est mon Maître ;
Et moy, votre valet, j'ay peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, souffrez que de ma main,
Je vous attache icy quelque signe certain :
Donnez-moy ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en pretens-tu donc faire ?

VALENTIN *mettant une marque au chapeau*.

Vous marquer de ma marque ; ainsi que votre pere,
Pous vous mieux distinguer, faisoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je croy ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement ;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'est déja laissé prendre ;
Il m'a receu d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure, il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoy, Monsieur, il vous doit compter toute sa somme!
Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme!
D'autres, à ce Jumeau se sont déja mépris.
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris ;
Et chez elle à disner a voulu l'introduire.
Luy surpris, interdit, & ne sçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à sa vertu,
L'a brusquement traitée, il s'est presque battu ;
Et si je n'avois pas appaisé la querelle,
Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t'il point sur moy quelques soupçons naissans?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoy qu'on ose,
Il ne peut du vray fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'avanture est plaisante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & servons notre amour.
Heurte vîte.





SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Estes-vous, Monsieur un honnête-homme,
Appellé Demophon ?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me rejoüis fort de vous avoir trouvé.
Voila mon Maistre icy fraîchement arrivé,
Qui se nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON.

Ah ! Monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excés de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, Monsieur, qu'une pareille joye,
Dans cet embrassement à vos yeux se deploye,
Et que tout le respect icy vous soit rendu
Que doit à son beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchante,
Et mon ame seroit entierement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monsieur, n'allez pas rappeller de sa cendre
Un Oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.

Ce garçon vous dira l'excés de mes douleurs,
Et combien à sa mort j'ay répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son ame le Ciel fasse misericorde !
Mais nous parler de luy, c'est toucher une corde
Bien triste ... & qui pourroit ... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous estions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre,
Je dis qu'il étoit vieux pour son peu de santé;
Il se plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je croy que dans toute sa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il est vray ... cependant ....

LE CHEVALIER.

Tais-toy donc.

DEMOPHON.

Ce discours peut r'ouvrir votre playe.
Prenons une matiere & plus vive & plus gaye.
Vous allez voir ma fille; & j'ose me flatter
Que son air & ses traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moy le devoir sollicite;
Je compte en verité bien peu sur mon merite.

DEMOPHON.

Vous avez tres-grand tort, vous devez y compter,
Et du premier coup d'œil vous sçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole;

Et de plus, Isabelle est une cire molle,
Que je forme & paistris comme il me prend plaisir.
Quand vous ne seriez pas au gré de son desir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je suis son pere;
Et pour voir à mes loix combien elle défere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et sans être apperceu vous l'entendrez parler.

Il entre chez luy.



SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAisse-moy seul icy, va-t'en trouver mon frere;
Empêche le sur-tout d'aller chez le Notaire,
C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord:
Mais je ne pourray pas, dans son ardent transport,
L'empêcher de venir icy voir sa Maistresse;
Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous presse,
Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va viste, je ne suis qu'un moment en ces lieux.



SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER *à l'écart.*

DEMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province, assez bienfait pourtant,
Doit pour vous épouser arriver à l'instant.

ISABELLE *à part.*

Qu'entens-je?

DEMOPHON.

Ce party vous est fort convenable
La naissance, le bien, tout m'en est agréable,
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, sans pousser ce discours jusqu'au bout,
Permettez-moy de dire, avecque déference,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obeïssance,
Que je ne prétens point me marier.

DEMOPHON.

Comment?
D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vray, mais enfin l'esprit vient avec l'âge:
J'en connois les dangers; aujourd'huy les époux
Sont tous pour la plûpart, inconstants ou jaloux.
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices;

Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celuy-cy te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vû.
Il suffit que ce soit un homme de Province;
Et je n'en voudrois pas, quand ce seroit un Prince.

LE CHEVALIER *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner:
Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les sentimens differeront des vôtres.

ISABELLE *à part.*

Que vois-je, juste Ciel! & quel étonnement!
C'est Menechme, grands Dieux! c'est luy, c'est mon Amant!

DEMOPHON.

Je suis au desespoir, qu'un dégoût témeraire
Ait rendu son esprit à mes loix si contraire:
Mais je l'obligeray, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monsieur, ses volontez.
J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignît son ame.

DEMOPHON.

Regarde le party qui t'estoit destiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est egal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter si haut mon esperance.

ISABELLE.

Quoy? c'est-là le party que vous me proposiez?

DEMOPHON.

Eh ouy, si dans mon choix vous ne me traversiez;
Si votre sot dégoût, & vos folles pensées,
Me rompoient mes desseins & toutes mes visées.

ISABELLE.
A n'e vous point mentir, depuis que je l'ay vû,
Mon cœur n'est plus si fort contre luy prevenu.
DEMOPHON.
Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere !
LE CHEVALIER.
Vous n'avez plus pour moy cette haine severe,
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir ?
ISABELLE.
Mon Pere me l'ordonne, & je suis mon devoir.



SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

AH ! te voilà donc, traître ! Avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soûtenir ma presence ?
Aprés m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité ?
LE CHEVALIER.
Madame, je ne sçay ce que vous voulez dire ;
Et ce brusque discours a de quoy m'interdire.
Vous me prenez icy pour un autre, je croy ;
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moy ?
ARAMINTE.
Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtresse !
Tu m'abusois, helas ! d'une feinte tendresse ;
Et moy, de bonne foy, je te donnois mon cœur,
Sans connoistre le tien & toute sa noirceur.
LE CHEVALIER.
Vous m'honorez vrayment par delà mes merites ;

Mais je ne comprens rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foy, ny moy non plus; mais dites-moy, ma sœur,
A quoy tend ce discours? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER.

Madame est votre sœur?

DEMOPHON.

Ouy, Monsieur, dont j'enrage;
De plus ma sœur aînée, & n'en est pas plus sage.
Quel caprice nouveau, quel demon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser icy Monsieur qui de sa vie
Ne vous vit, ne connut, & n'en a nulle envie.

ARAMINTE.

Il ne me connoist pas! Vous estes fou, je crois.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;
Il a fait de mon bien un assez long usage,
J'ay fait à mes dépens son dernier équipage;
Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la Campagne à pié.

DEMOPHON.

Je vous le disois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y vise assez.

DEMOPHON.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas icy m'exposer plus long-temps
A m'entendre tenir des discours insultans:
A Madame à present je quitte la partie,
Je reviendray si tôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrestez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER

Pour un moment, Monsieur, souffrez que je vous quitte,
Je reviens sur mes pas achever ma visite. *Il s'en va.*

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échaper. Je connois vos desseins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouser, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille;
En dépit de luy-même, & de moy-même aussi.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

Quel vertigo l'agite, & la conduit icy?
Toujours de plus en plus son cerveau se démon[illegible]

ISABELLE.

Il est vray que souvent pour elle j'en ay honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venuë icy causer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN *à Menechme.*

Ouy, Monsieur, les voila, la fille avec le pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affair[e]

DEMOPHON.

Ah ! Monsieur ! pour ma sœur, & pour sa vision,
Il faut, ma fille & moy, vous demander pardon.
Vous sçavez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
Des esprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Ouy, Monsieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour ?
J'en suis ravy.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, Amant tendre & fidelle,
Epouser une fille appellée Isabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voila tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ay déja dit, & je vous le repete,
Combien de ce party mon ame est satisfaite ;
Ma fille en est contente, elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a senty d'abord un peu de repugnance ;
Mais vous voyant, son cœur n'a plus fait de défence.

MENECHME.

Nous nous sommes donc vûs quelquefois ?

DEMOPHON.

A l'instant ;
Vous sortez d'avec elle, & paroissez content.

MENECHME.

Moy ? je sors d'avec elle ?

DEMOPHON.

Ouy, sans doute, vous-même ;
Nous avions de vous voir une allegresse extrême,
Quand ma sœur est venuë avec ses sots discours,
De notre conference interrompre le cours.
Se peut-il que si-tôt vous perdiez la memoire ?

MENECHME.

Nous révons vous ou moy. Quoy ? vous me ferez
croire

Que j'ay vû votre fille ? En quel temps ? comment ? où ?

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'est me faire passer pour un visionnaire,
Et ce debut, tout franc, ne me satisfait guere.
Quoy qu'il en soit enfin, à present je la vois,
Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content : mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guerir mes allarmes ;
J'en diray mon avis quand vous auray parlé.

ISABELLE *à part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France.
J'en ay du plus brillant ; & le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien
Aussi, je n'ay jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire, & signer son nom,
Il est aussi sçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée ?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix est indéterminée.
La Cour auroit pour moy d'assez puissans appas,
Si la sujetion ne me fatiguoit pas.
La Guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versez en l'Art d'Astrologie,
Ne m'avoient assûré que je vivray cent ans.

Or comme les Guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
Quoy que mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh! j'aime à vivre, moy.

VALENTIN.

Vous estes de bon sens.

ISABELLE *bas.*

Quel discours! quel travers! Est-ce luy que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? vous paroissez surprise;
Comme si je disois icy quelque sottise.
Vous avez bien la mine, & soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISABELLE.

Je sçay à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'icy je vous crois & vertueuse & sage.
Cependant ce regard amoureux & fripon,
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, sans être Philosophe,
Que vous me reservez à quelque Catastrophe.
Plaît-t'il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien?
Isabelle, toujours, doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels discours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monsieur me flate trop: ses tendres complimens
Me font connoître assez quels sont ses sentimens.



SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON *bas.*

MOn Gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flatez pas.

MENECHME.

Oh ! parbleu, je suis franc.
Femme, Maîtresse, Amy, tout m'est indifferent :
Je ne me contrains pas, & dis ce que je pense.

DEMOPHON.

C'est bien fait : vous aurez, je croy, la complaisance
De ne plus demeurer autre-part que chez moy?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainsi que je le doy.
Mais il faut ...

DEMOPHON.

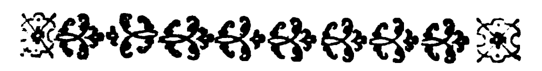
Vous souffrir en une hôtellerie !
Ce seroit un affront...

MENECHME.

Laissez-moy, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'Hymen projetté.
(*à part.*)
Mon Gendre prétendu me paroist bien sauvage :
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.



SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'Ay donc vû là l'objet dont je feray l'Epoux ?

VALENTIN.

Oüy, Monsieur, le voila.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

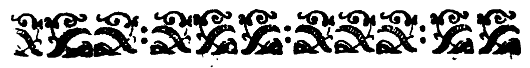
Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
De ses perfections je n'ay pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foy, ny moy non plus

VALENTIN *bas.*

Quel surcroît d'embarras !
Un de nos Creanciers tourne vers nous ses pas :
C'est le Marchand Fripier qui nous rend sa visite.



SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

M. COQUELET.

DE mon petit devoir humblement je m'acquite.
J'ay ce matin, Monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.

Nous estions tous pour vous en une peine extrême ;
Car dans notre maison tout le monde vous aime :
Moy, ma fille, ma femme ; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vû, voila de bonnes ames !
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une raison :
Vous êtes dés long-temps amy de la maison.

MENECHME.

Quel est cet homme-là ?

VALENTIN *bas.*

C'est un visionnaire,
Une espece de fou, d'un plaisant caractere ;
Qui s'est mis dans l'esprit, que tous les gens qu'il voit
Sont de ses Debiteurs, & veut que cela soit :
C'est sa folie enfin : il n'aborde personne
Qu'un memoire à la main ; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MENECHME.

Sa folie est nouvelle, & rare assurément.

M. COQUELET.

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut croire,
Me charme & me ravit. Voicy certain memoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me payrez, je croy, sans contester.

VALENTIN *à Menechme.*

Que vous avois-je dit ?

M. COQUELET.

J'ay pendant votre absence
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps ?

M. COQUELET.

Mais, benin Creancier,
J'ay differé toujours d'en charger un Huissier :

De

De pourſuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vrayment trop bon & trop honnête!
Comment vous nomme-t'on ?

Mr. COQUELET.

Oh ! vous le ſçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un Maraut ſi j'en ſçus jamais rien.

Mr. COQUELET.

Pourriez-vous oublier . . .

VALENTIN *prenant Mr. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le poſſede ?

Mr. COQUELET.

Ouy, vrayment, je l'ignore.

VALENTIN *à part.*

Sa memoire eſt perduë, il ne ſe ſouvient plus
Ny de ce qu'il à fait, ny des gens qu'il a vûs.
Ainſi, de luy parler du p.ſſé, c'eſt folie :
Son nom même, ſon nom, bien ſouvent il l'oublie.

Mr. COQUELET.

Ciel ! que me dites-vous ? Quel triſte évenement ?
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge . . .

VALENTIN *bas.*

Comment
On l'a mis, à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa teſte une commotion,
Qui de ſon ſouvenir empêche l'action.
De ſon foible cerveau . . . la membrane trop tendre. . .
Oh ! l'effet du canon ne ſçauroit ſe comprendre.

Mr. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous eſt ſurvenu :
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſçavez . . .

MENECHME.

Ouy, je ſçay, ſans en faire aucun doute
Et voy que la raiſon eſt chez vous en déroute.

Mr. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre Regiment l'an paſſé je fournis.

MENECHME.

Mon Regiment à moy ? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ay pas le temps d'entendre vos ſornettes :
Vous êtes un vieux fou.

Mr. COQUELET.

Je ſuis Marchand Fripier :
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la memoire,
Les articles ſont tous contenus au memoire.

Il luy donne ſon memoire.

MENECHME.

Tien, voila ton memoire, & comme j'en fais cas.

Il dechire le memoire, & luy jette les morceaux au viſage.

VALENTIN.

Ah, Monſieur ! contre un fou ne vous emportez pas.

Mr. COQUELET *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jetter à la face...
Vous eſtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moy ?

VALENTIN *ſe mettant entre deux.*

De grace...

Mr. COQUELET.

Je vous feray bien voir.....

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit;
Plaignez plutôt l'état où le ſort l'a réduit,

Mr. COQUELET.

Un memoire arreſté !

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

Mr. COQUELET.

C'eſt un crime effroyable, & digne des galeres.

MENECHME.

Laiſſez-moy luy couper le nez.

VALENTIN.

Laiſſez-le aller.

Que feriez-vous, Monſieur, du nez d'un Marguillier ?
Vous cauſerez icy quelque accident funeſte.

Mr. COQUELET.

Je veux eſtre payé, je me mocque du reſte.

VALENTIN.

Partez, Monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublez, ébranler ſon cerveau ?

Mr. COQUELET.

Ouy, je pars, mais peut-eſtre avant qu'il ſoit une heure,
Je luy feray changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher ?

MENECHME.

De quoy s'aviſe-t-il de me venir chercher,
Pour eſtre le plaſtron de ſes impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne differons plus.

VALENTIN.

Preſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus,
Il n'eſt pas chez luy, mais bien-tôt il doit s'y rendre
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendray vous prendre.

Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendray donc ; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquiliser ma bile,
Tout est devenu fou, je croy, dans cette Ville.
Ma foy, de tous les gens que j'ay vûs aujourd'huy,
Je n'ay trouvé que moy de raisonnable, & luy.

VALENTIN *seul.*

Je pretens l'observer autour de cette Place.
Le poisson de luy-mesme entre dans notre nasse ;
Tout succéde à mes vœux, & j'espere en ce jour
Servir utilement la Fortune & l'Amour.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'AY toujours observé cette porte de vûë,
Personne du logis n'est sorti dans la ruë;
Mon Maître a tout le temps de toucher son argent,
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme allant chez le Notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystere.
Déja d'un Creancier il m'a debarassé,
Je ris lorsque je pense à ce qui s'est passé:
Je les ay mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative:
Mais j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se sent en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche icy ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne;

Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes presents, ne me parle jamais.
Ton Maître m'a traitée avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le Valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller creature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ay de ses vilains mots l'oreille encor blessée,
Et ma Maitresse en est si fort scandalisée,
Que rompant avec luy desormais tout à fait,
Je viens luy demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord ; c'est un dépôt sterile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile :
Mais pour le portrait d'or ; attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le besoin d'argent nous presse & nous harcelle,
Tu sçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire si peu de cas ?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvez dans de grands embarras.
Mais depuis quelque temps un Oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il se nomme,
A bien voulu descendre aux tenebreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise, & nous faire ses hoirs.
Soixante mil écus d'argent sec & liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel ! que me dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis la verité.

FINETTE.

Quoy, dans si peu de temps vous auriez herité ?

VALENTIN.

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le testament, & receu notre somme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon Maistre est diablement habile à succeder.

FINETTE.

Oh, je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toy-méme ;
Tu vois bien qu'il feroit une sottise extrême,
S'il se picquoit encor d'avoir des feux constants :
Il faut bien dans la vie aller selon le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'Amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi, je quitte les soubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang,
Je prends un vol plus fier, & suis haussé d'un cran.
Mes mains, de cet argent seront depositaires,
Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toy ?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voye, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavez sous six chevaux d'Espagne.
Un Suisse à barbe torse, & nombre de valets,
Intendants, Cuisiniers, rempliront mon Palais ;
Mon buffet ne sera qu'or & que porcelaine ;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine ;
Table ouverte à diner ; & les jours libertins,
Quand je voudray donner des soupez clandestins,
J'auray vers le rempart quelque réduit commode,
Où je regaleray les beautez à la mode ;

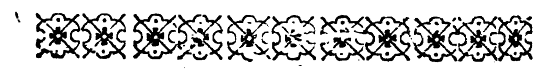
Un jour l'une, un jour l'autre; & je veux à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y regaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis!

VALENTIN.

Pour toy ma tendresse est extrême:
Mais quelqu'un vient icy, c'est Menechme luy-même.
A vos ordres, Monsieur, vous me voyez rendu.



SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

Vous m'avez en ce lieu quelque temps attendu;
Mais j'ay cherché long-temps un papier necessaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE.

Ma Maistresse rompant avec vous tout à fait,
M'envoye icy, Monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voila.

Elle tire de sa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.

MENECHME.

Tout cecy doit-il durer long-temps?

FINETTE.

C'est l'usage parmy tous les honnêtes gens,
Quand il est survenu rupture ou broüillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,
On se rend l'un à l'autre & lettres & portrait.

MENECHME.

C'est l'usage ?

FINETTE.

Ouy, Monsieur, on n'y manque jamais;
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de sçavoir vivre & de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moy, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, ma mie, enfin que tout cecy
M'ennuye étrangement, me lasse, & me fatigue,
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien sentir ce que pese mon bras.

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas.
Voila votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! qu'est-ce à dire ?

FINETTE.

Ouy, sans doute le vôtre;
Que ma Maîtresse prit en vous donnant le sien.

MENECHME.

J'ay donné mon portrait à ta Maistresse ?

FINETTE.

Hé bien;
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux ?

MENECHME.

Ouy, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, & je le soutiendray.

FINETTE.

Quoy, vous pourriez jurer, Monsieur ?...

MENECHME.

J'en jureray;
Je ne me suis jamais ny fait graver, ny peindre.

FINETTE.

Ah! l'abominable homme!

VALENTIN.

Il n'est plus temps de feindre.
Si vous l'avez receu, dites-le sans façon ?
C'est pousser assez loin votre discretion.

MENECHME.

Je ne sçay ce que c'est, ou l'Enfer me confonde.

FINETTE

Votre portrait n'est pas dans cette boëte ronde ?

MENECHME.

Non, à moins que le Diable à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace ! quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

Elle ouvre la boëte.

Hé bien ? connoissez-vous ce visage & ces traits ?

MENECHME *considerant le portrait.*

Comment diable ! c'est moy. Qui l'eût pensé jamais ?
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprés de la copie.
Par ma foy, c'est vous-même, & vous voila parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait si ressemblant.

MENECHME.

Il entre là-dessous quelque sorcellerie ;
Ou du moins, j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le Coche, à leurs frais,
Ces deux Coquines-là m'auront fait peindre exprés,
Pour me joüer icy de quelque stratagême.

FINETTE.

Finissons, s'il vous plaist

MENECHME.

Oh ! finissez vous-même !
Allez apprendre ailleurs à connoistre vos gens,
Et ne me rompez point la teste plus long-temps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma Maiſtreſſe.

MENECHME *la prenant par les épaules.*

Je ne ſçay ce que c'eſt, paſſe vite, & me laiſſe.

FINETTE.

Sçavez-vous bien, qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monſieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN.

Pour éviter, Monſieur, de plus longue querelle,
Rendez-luy ſon portrait, & vous défaites d'elle.
Vous ſçavez ce que c'eſt qu'une Amante en courroux.
Les Enfers déchaînez ſeroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle ſeroit mille fois plus diableſſe,
Je ne la connois point, elle ny ſa Maiſtreſſe.

VALENTIN *à Finette bas.*

Quoy qu'il diſe, l'amour le tient encor au cœur;
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantoſt, je te feray tout rendre.

FINETTE.

Hé bien, juſqu'à ce temps je veux encore attendre
Mais ſi l'on manque aprés, à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.



SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Mais peut-on sur les gens être tant acharnée ?
Pour me persecuter, l'Enfer l'a déchainée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre Amans, tel dépit n'est qu'une bagatelle,
Je veux dés aujourd'huy vous remettre avec elle.
(*Bas*) Mais je vois le Marquis, il tourne icy ses pas;
Les cent loüis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS *l'embrassant vivement.*

HE' cadedis, mon cher, quelle heureuse fortune!
Que je t'embrasse encor, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moy, je suis outré de desespoir;
Le jour me scandalise, & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à me battre.

MENECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux,
Mais je n'ay pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me seroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasat sur la place.

MENECHME.

Quel est ce Gascon-là?

VALENTIN.

C'est un de vos amis
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je sors d'une maison, que la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature perisse;
Où jusqu'au dernier sou, j'ay quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent loüis que de moy le besoin te fit prendre.
Excuse si je viens icy t'importuner;
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moy de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême;
Je ne vous connois point; comment auriez-vous pû
Me prêter cent loüis, ne m'ayant jamais vû?

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours? il me passe, à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre est-il pour moy plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent loüis?

MENECHME.

Non, ma foy.
Vous les avez prêtez à quelqu'autre qu'à moy.

LE MARQUIS.

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne,

Estant vuide d'argent pour faire la Campagne ;
Sans âne ny mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME.

Je ne me souviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire ressource ;
Et que sans déplacer, je vous ouvris ma bourse.

MENECHME.

A moy ? J'aurois perdu le sens & la raison,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS.

Cet homme-cy present peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous, je remets son visage.
Viens-ça, belistre, parle ; oseras-tu nier
Ce que son mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parle ; ou ma main de fureur possedée..

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuse idée ? Oh moy, j'en suis certain.
Ca, Monsieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoy ? pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu ; treve aux paroles,
Il me faut des effets, vîte, depêchez-vous.

MENECHME.

Je ne suis point pressé, de grace, expliquons nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur ! il faut me satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire, moy ? mais je ne vous dois rien;
Faites-nous assigner, nous vous repondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voila le Sergent que je porte.

Il met l'épée à la main.

MENECHME.

Juste Ciel ? quel brutal ! Si faut-il que j'en sorte.
Combien vous est-il dû ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié ?
Cent loüis.

MENECHME.

Cent loüis ! j'en payeray la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atome, ou qu'à l'instant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux : Quand vous ne serez plus,
De quoy vous serviront quarante mille écus ?
Luy, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il est pourtant bien rude.

LE MARQUIS.

Que de reflexions, & que d'incertitude !

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour vous,
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ay pas cent Loüis, mais en voila soixante.
(*à Valentin.*) Tirez-moy de ses mains; faites qu'il se contente.
Ah ! si je n'avois pas herité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN *au Marquis.*

Voila plus de moitié, Monsieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre somme complette.

LE MARQUIS *prenant la bourse.*

Adieu, Monsieur, adieu; je vous croyois du cœur

Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur!
Mais cette occasion me prouve le contraire ;
Ne m'approchez jamais que de loin ... plus d'affair
Je serois degradé de noblesse chez nous,
Si j'étois accosté d'un lâche tel que vous.



SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN

MENECHME.

JE luy conseille encor de me chanter injure!
Où suis-je ? quel pays ? quelle race parjure!
Hommes, Femmes, Passants, Marchands, Gascons
Commis ;
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connois aucun; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me surprendre.
Allons voir mon Notaire, & sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux, & du bois où je suis.
Il s'en va.

VALENTIN *courant aprés.*
Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

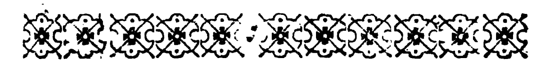
MENECHME.
Je n'ay besoin de vous, ny de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus,
A tout autre qu'à moy je ne me fieray plus ;
Et j'apprehende encor dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moy même.



SCENE VII.

VALENTIN.

Le pauvre diable en a, par ma foy, tout son sou;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses Creanciers mon Maître sera quitte.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah, mon cher Valentin! tu me vois hors de moy;
Mon bonheur est si grand, qu'à peine je le croy.
J'ay receu mon argent; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris:
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept; j'acheterois, je pense,
Deux ou trois Marquisats des mieux rentez de France.

VALENTIN.

Quelle aubeine! le bien vous vient de toutes parts;
De grace, laissez-moy promener mes regards
Sur ces billets moulez, dont l'usage est utile.
La belle impression! les beaux noms! le beau style!
Ce sont là les billets qu'il faut negocier,

Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
C[illegible] en de fades paroles,
Et [illegible] de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout aussi-bien que toy :
Mais [illegible] peu fait pour moy,
Je [illegible] en servir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre,
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui vous prêta cent loüis,
Est venu brusquement luy demander la somme ;
Votre frere d'abord a rembarré son homme :
Mais luy, fâché aux raisons qu'il a pu luy donner,
A voulu sur le champ le faire degainer.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conseil salutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je luy suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne sont pas si parfaites ;
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vûë ?

VALENTIN.

Oüy vraiment ; il est un peu brutal,
Ainsi que j'ay tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a sur son chapitre étendu sa satyre,
Et tenu face à face un propos aigre doux,
Qu'on met sur votre compte, & que l'on croit de vous
Isabelle est sortie, à tel point courroucée . . .

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée ;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame, où fuyez-vous ?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE *traversant le Theâtre.*

OU vous ne serez pas.

VALENTIN.

Voila le qui pro quo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Luy dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens, je fais vœu desormais
De vous fuir comme un monstre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois sans foy, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moy.

ISABELLE.

Non, je ne comprens pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang froid, ces duretez en face.

LE CHEVALIER.

Vous sçaurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien sçavoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez sans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sotises ?

VALENTIN.

Mon Dieu, non ; sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon.
Tous deux vous avez tort, & vous ayez raison.

ISABELLE.

Oh ! pour moy, j'ay raison ; toy-même, sois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moy, je n'ay pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous ?

ISABELLE.

Hors de toute creance.

LE CHEVALIER.

Moy, je vous ay . . .

VALENTIN.

Paix donc, point tant de petulance ;
Je ne diray plus rien si vous parlez toûjours.
L'homme qui vous a fait d'impertinents discours,
C'est luy sans être luy, ce n'est que son image
De taille, de façon, de nom & de visage :
Et quoy que l'un soit l'autre, ils different entr'eux.
Tous les deux ne sont qu'un, & cependant sont deux.
Ainsi c'est l'autre luy, vêtu de ses dépoüilles,
Le portrait de Monsieur, qui vous a chanté poüilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras ?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paroît pas trop claire ;
Mais sçachez que Monsieur en ces lieux a son frere ;

Frere jumeau, semblable & d'habit & de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits;
Vous l'avez pris pour luy : mais quoy qu'il soit semblable,
L'autre est un faux brutal, voicy le veritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant recit,
Je me plais à le croire, il flatte mon esprit,
L'amour rend ma méprise, & juste & raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable,
Souffrez que mon transport....

Il luy veut baiser la main.

ISABELLE.

Moderez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprens aussi; transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises;
Mais d'une & d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal,
Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, pardevant le Notaire,
Epouser l'un pour l'autre, & prendre le contraire;
Vous apprendrez par là quel est le vray des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

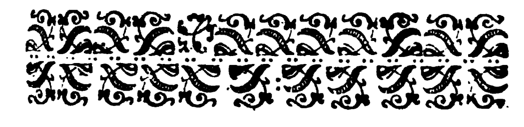
Quoy qu'aujourd'huy le Ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur, j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de compliments. Quand vous ſerez époux,
Il vous ſera permis de tout dire entre vous;
La gloire en d'autres lieux vous & moy nous appelle.
Que Madame à preſent en paix rentre chez elle;
Nous, courons au Contrat, & qu'un heureux deſtin
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrième Acte.



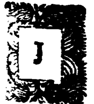


ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.



Je vous dis vray, Madame, & je ne sçaurois croire
Que l'on puisse trouver une ame encor si noire.
Lorsque je l'ay pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je croy, fait,
Si son Valet plus doux n'eût écarté l'orage.
Ah, Madame! armez-vous d'un genereux courage;
Poursuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez sa promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me punisse.

FINETTE.

Il n'est plus icy-bas, de foy, de probité,
Plus de loy, plus d'honneur, plus de sincerité.
Les filles en ce temps si souvent attrapées,
Sur la foy des serments avoient esté trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégousts des Amans;
Se faisoient d'un écrit confirmer les sermens.
Mais que leur sert d'user de cette prevoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance?

Je vois bien maintenant que dans ce ſiecle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon Contrat.
Mais c'eſt notre deſtin : toûjours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons les joüets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ay bien reſolu, dans mon cœur courroucé,
De vanger, ſi je puis, tout le Sexe offencé.

FINETTE.

Quoy donc, il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaller une perruque blonde ?
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire luy ſeul, & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire, & nous ſurprendre,
Nous fera par écrit ſa declaration,
Sans en venir aprés à la concluſion ?
Non, c'eſt une noirceur qui crie au Ciel vengeance,
Il faut de cet abus reprimer la licence ;
Et quand ce ne ſeroit que pour vous en vanger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais s'il ne m'aime point, quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte Mariage ?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à preſent ?
Cela fut bon du temps du monde adoleſcent ;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier : vous eſtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour long-temps.
Ce conſeil bien-faiſant, que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne ;
Et reſter vieille fille, eſt un mal plus affreux,
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ANGELIQUE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Le hazard justement en ce lieu vous amene;
D'aller jusques chez vous, il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous sert donc tous deux également,
Mon frere; car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toûjours preoccupée,
N'êtes-vous point, ma sœur, encore detrompée?
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimere & pure vision?
Finissez, croyez-moy; n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, & montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ny raison, vous babillez toûjours;
Mais vous sçavez quel cas je fais de vos discours.
Menechme m'appartient, & voila la promesse
Qu'il me fit de sa main, pour marquer sa tendresse.

DEMOPHON.

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre credulité?

ARAMINTE.

Il est, vous dis-je, à moy, je l'ay bien acheté.
Entendez-vous, ma Niece?

ISABELLE.

Ouy sans doute, ma Tante,
J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir vous estes fort plaisante.
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procedé pareil est sot, & malhonneste.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmants, qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont pour le moins aussi beaux que les vôtres;
Et lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y reüssira mieux.

DEMOPHON.

Oh, je suis à la fin bien las de vous entendre.
Heureusement, icy je vois venir mon gendre.
(*à Menechme.*) Vous n'amenez donc pas le Notaire
en ces lieux ?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'Ay cherché son logis en vain une heure ou deux;
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire,
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la Place, accourant à grands pas,
Comme le plus chery de mes amis fidelles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me serrant la main,
Me veut mener souper au Cabaret prochain.
Celuy-cy m'arrêtant au détour d'une ruë,
Me force à luy payer une dette inconnuë;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'Enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traistre! c'en est donc fait? Malgré ta foy donnée,
Tu te veux engager dans un autre hymenée?
Malgré tous tes sermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voila donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidelle;
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle;
Tu me vois expirante, & cedant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort.

(Elle tombe sur Finette.)

MENECHME.

Cette femme est sur moy rudement endiablée!
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcellée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eutes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maistresse?
Cette pauvre innocente a-t'elle merité
Qu'on payast son amour de tant de cruauté?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe?
Déja pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux vanger de ton forfait.

J'ay ta promesse en main, voila ta signature,
Je puis par ce témoin confondre l'imposture.

MENECHME *à Demophon.*

Elle est folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer.
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON *lisant la promesse.*

Mais voila votre nom, Menechme. En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence?
C'est ma sœur, & je puis assoupir tout cela.

MENECHME.

Moy! si j'ay jamais veu ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moy le mot, c'est votre sœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je sorte,
Que Sathan.... Lucifer....

DEMOPHON.

Je vous crois sans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me desesperer.
Esprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu sois enfin, laisse-moy, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

AH, Monsieur Robertin, vous venez justement,
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la Compagnie
Dans un jour plein de joye en ce lieu reünie.

Je croy que ma presence icy ne déplaist pas,
Sur-tout à la future ; elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour luy donne,
Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne.
Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'estre veuve, & me voir enterrer.
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit ;
Je stipule pour luy que c'est un honneste homme.

MENECHME.

Vous vous mocquez, Monsieur !

ROBERTIN.

Et dans luy l'on renomme
La franchise de cœur qu'il a par preciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'est vous qui des vertus êtes le Protocole,
Et pour vous bien loüer je n'ay point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je croy, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut proceder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moy, s'il vous plaist, je m'oppose,
Et j'en ay dans les mains une tres-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons & vos griefs demain,
Ma sœur, ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voicy donc le Contrat...

MENECHME.

Mais, Monsieur le Notaire,
Avant tout, finissons une certaine affaire

Qui plus que celle-là me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurois pas usé de tant de diligence,
Si vous n'etiez venu chez moy me faire instance
De vouloir achever le Contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez veu chez vous ?

ROBERTIN.

Ouy, Monsieur.

MENECHME.

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui moy ? moy ?

ROBERTIN.

Vous, ouy, vous ; au logis où j'habite
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite.
Mais je l'ay bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ny vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoy rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Ouy, l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'êtes vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh ! c'est une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moy ?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ay plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ay remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ay votre quittance; & c'est-là le meilleur.

MENECHME.

Quoy, Monsieur, vous auriez le front & l'insolence...

ROBERTIN.

Quoy, Monsieur, vous auriez l'audace & l'impudence....

MENECHME.

De dire que j'ay pris soixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir receus?

MENECHME.

Voila, je le confesse, un homme abominable!

ROBERTIN.

Voila, je vous l'avoue, un fourbe detestable!

DEMOPHON.

Hé, Messieurs, doucement, je suis pour vous honteux,
Et je ne sçais icy qui croire de vous deux.

ISABELLE.

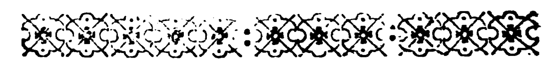
Monsieur pourroit-il bien avoir l'ame assez noire...

ARAMINTE.

Ouy, c'est un scelerat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-luy son procés, & s'il en est besoin,
Je serviray toujours contre luy de témoin.



SCENE V.

VALENTIN, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

HE', qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? voila bien du grabuge !

MENECHME.

De notre different cet homme ſera juge ;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à luy.
Qu'il parle. (*à Valentin*) Ay-je receu quelque argent aujourd'huy
De Monſieur que voila ?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece.
Soixante mille écus que votre Oncle vous laiſſe,
Vous ont eſté comptez en argent ou valeur.

MENECHME *le prenant à la cravate.*

Ah, maudit faux témoin ! malheureux impoſteur,
Tu peux ſoutenir....

VALENTIN.

Ouy, je ſoutiens que la ſomme
A tantoſt eſté miſe entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de Monſieur.
Il s'appelle Menechme, il eſt de Picardie ;
Et ſi vous le niez, c'eſt une perfidie.
Je leveray la main de tout ce que j'ay dit.

ROBERTIN.

Vous voyez, s'il ſe peut un plus méchant eſprit.

Plus noir, plus ſcelerat. Helas! qu'alliez-vous faire?
Je vous embarquois-là dans une belle affaire!

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien.
Mais je vois à preſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

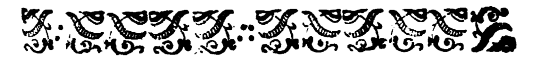
Aprés ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE.

Traiſtre! te voila donc à la fin confondu.
Sans autre procedure, il faut qu'il ſoit pendu.

MENECHME.

Non, je ne penſe pas que l'Enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage execrable,
Des hommes, des démons ſi méchants que vous tous;
Et je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.



SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ma preſence, je crois, eſt icy neceſſaire,
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DEMOPHON.

Qu'eſt-ce donc que je voy?

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux?

ARAMINTE.

Quelle avanture ô Ciel! dois-je en croire mes yeux?

FINETTE.

Madame, je ne sçay si j'ay le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur : mais enfin, je voy double.

MENECHME.

Quel objet se presente, & que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoy prendre, Monsieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Menechme, & c'est me faire injure.

MENECHME *à part.*

Voila, sur ma parole, encor quelque fripon !
Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moy, dés le berceau, je n'en ay point eu d'autre.

MENECHME.

Mon pere en son vivant se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MENECHME.

En accouchant de moy l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

MENECHME.

Je suis de Picardie...

LE CHEVALIER.

Et moy pareillement.

MENECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ay nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien depuis ce temps j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image ; & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit, voila tout le mystere.

MENECHME.

Est-il possible, ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement
Vous témoigne ma joye & mon ravissement.
Mon frere, est-ce bien vous? quelle heureuse rencontre!
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre?

MENECHME.

Mon frere, en verité... je m'en rejoüis fort:
Mais j'avois cependant compté sur votre mort.

FINETTE.

En tout cecy, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoy qu'il puisse arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.
(à Isabelle.) Il te faut un époux, en voila deux pour un.
Choisis le bon pour toy, ma fille, & te contente.

ISABELLE *reconnoissant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puisque vous m'accordez le choix qui se presente;
Portée également de l'une & l'autre part,
Je prens Monsieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moy, je prens, Monsieur.

MENECHME.

Il semble, à vous entendre,
Que vous n'ayez icy qu'à vous baisser, & prendre.

VALENTIN.

Puisque chacun icy prend ce qui luy convient,
Par droit d'aubeine aussi, Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moy, je vous prens tous deux. Je veux que l'on m'instruise
En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en soyez point en peine, & je les ay reçûs.
C'est moy qui pour la mienne ayant pris sa valise,
Ay sçû me prevaloir d'une heureuse méprise.
C'est luy qui pour un legs vient d'arriver icy ;
C'est moy qu'on a cru mort, & qui m'en suis saisi.
C'est moy qui dans l'ardeur d'une feinte tendresse,
A Madame autrefois ay fait une promesse,
Et c'est moy qui depuis, brûlant de plus beaux feux,
A l'aimable Isabelle ay porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monsieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ay rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ay du Testateur suivi l'intention :
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux Arrêts du Destin, mon frere, il faut souscrire.
Mais vous aurez bien-tôt tout lieu d'être content,
Pourveu que sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouse une fole?

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monsieur, me faites-vous la loy?
Je vous trouve plaisant de disposer de moy!

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime,
Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moy-même;
Et pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la succession recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME *embraſſant le Chevalier.*
A ce dernier trait-là, je reconnois mon frere.
Ça, ma Reine, épouſons, malgré notre diſcord.
Nous nous ſommes tous deux chanté poüilles à tort,
Moy, vous nommant friponne ; & vous, m'appellant traître.
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, & ſe connoiſſoient bien.

FINETTE.
Moy, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer ſans tant de reſiſtance.

ARAMINTE.
Si je pouvois un jour me reſoudre à ce choix,
Je le ferois exprés pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le voy, que mon bien ſeul en vüë :
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçûë.
Ouy, je l'épouſeray pour me venger de vous,
Luy donner tout mon bien, & vous deſoler tous.

MENECHME.
Ce ſera tres bien fait.

DEMOPHON *au Chevalier.*
Vous, acceptez ma fille,
Puiſqu'un coup du hazard vous met dans ma famille.
Je voulois un Menechme ; en luy donnant la main
Vous ne changerez rien à mon premier deſſein.

LE CHEVALIER.
Dans l'excés du bonheur que le deſtin m'envoye,
Mon cœur ne peut ſuffire à contenir ſa joye.

VALENTIN.
Chacun, Finette, icy ſonge à ſe marier ;
Marions-nous auſſi, pour nous deſennuyer.

FINETTE.
A ne t'en point mentir, j'en aurois grande envie,
Mais je crains...

VALENTIN.
Que crains-tu ?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toy,
Et je ne laisse pas de te donner ma foy.
(*Aux Auditeurs.*) Messieurs, j'ay reüssi dans l'hymen qui s'apprête.
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma teste;
Mais si je meritois vos applaudissemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL.

COMEDIE.

Le prix est de vingt sols.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, sur le Quay des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à l'Image S. Loüis.

MDCCVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

GERONTE, Oncle d'Eraste.

ERASTE, Amant d'Isabelle.

Me ARGANTE, Mere d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Me Argante.

LISETTE, Servante de Geronte.

CRISPIN, Valet d'Eraste.

Mr CLISTOREL, Apotiquaire.

Mr SCRUPULE, } Notaires.
Mr GASPARD, }

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris chez Monsieur Geronte.



LE LEGATAIRE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

ONJOUR, Crispin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour belle Lisette.
Mon Maître toûjours plein du soin qui l'inquiete.
M'envoye à ton lever zelé Collateral,
Sçavoir comment son oncle a passé la nuit,

LISETTE.

mal.

CRISPIN.

Le bon-homme chargé de fluxions, d'années,
Lute depuis long-tems contre les destinées.
Et pare de la mort le trait fatal en vain,
Il n'évitera pas celui du Medecin.
Il garde le dernier, & ce corps cacochime,
Est à son art fatal devoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu, qu'un petit ou grand deüil
Etendra de son long Geronte en un cercueil.
Si mon Maître pouvoit être fait legataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede par moi, lui vient d'être donné,
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné,
J'ai crû que ce seroit le dernier de sa vie,
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses boüillons de bouche, & des posterieurs
Tu prens soin!

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs;
Aussi sans me targuer d'une vaine science,
J'entens ce mêtier-là, mieux que fille de France.

CRISPIN

Peste, le beau talent! tu te fais bien payer
Je croy, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour recompense
Le droit de lui parler avec toute licence,
Je lui dis à son nez des mots assez piquants.
Voila tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vû de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours dans son fecond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a pour Medecin pris un Apoticaire,
Pas plus haut que ma jambe, & de taille sommaire.

Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,
Et qu'attendu sa taille il ne payera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court il fera de tres longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses graces départies
Doivent me raquiter de son avare humeur,
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament ?

LISETTE.

Dans peu de tems j'espere
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'est tres-bien esperer, j'espere bien encor,
Y voir aussi coucher le mien, en lettres d'or.

LISETTE.

Tout-beau, l'amy, tout-beau, l'on diroit à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déja, ne sont-ils pas assez de concurrents,
Sans t'aller mettre encor au rang des aspirans?
Il a tant d'heritiers le bon Seigneur Geronte,
Il en a tant & tant, que parfois j'en ay honte.
Des oncles, des neveux, des nieces, des cousins,
Des arriere-cousins remuez de germains,
J'en comptai l'autre jour en lignes paternelles
Cent sept mâles, vivans, juge encore des femelles.

CRISPIN

Oüi, mais mon maître aspire à la plus grosse part,
J'en pourrois bien aussi tirer ma cotte part.
Je suis un peu parent & tiens à la famille.

LISETTE.

Toy ?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit assez gentille,
Une Bretonne vive, & coquete sur tout
Qu'Eraste que je sers trouvoit fort à son goût.
Je croi, comme toûjours il fut aimé des Dames,

Que nous pourrions bien être allié par les femmes.
Et de Monsieur Geronte il s'en faudroit bien peu
Que par là je ne fusse un arriere neveu.

LISETTE.

Oüi-dâ tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN

Mais raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un Testament Geronte prenne un soin.
Si mon Maître, *primo*, n'est nommé Legataire,
Le reste des ses jours il fera maigre chere.
Secondo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament bien seur & bien fidele
Fasse ledit neveu Legataire de tout;
Mais ce qui doit le plus être de nôtre goût,
C'est qu'Eraste nous fait trois cent livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente.
Ce don de nôtre hymen formera les liens,
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'employe à prouver qu'il est trés necessaire
Que le susdit neveu soit nommé Legataire,
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit Testament.

LISETTE.

Comment diable, Crispin, tu plaides comme un Ange.

CRISPIN.

Je le croy! mon talent te paroît-il étrange?
J'ay brillé dans l'Etude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vû trois ans clerc chez un Procureur,
Sa femme étoit jolie, & dans quelques affaires,
Nous jugions à huy clos de petits Commissaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne, hé pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'Epoux un peu jaloux m'en a fait deserter.
Un Procureur n'est pas un homme fort traitable,
Sur sa femme, il m'a fait des chicannes de diable.
J'ai bataillé ma foi deux ans sans en sortir.
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
Mais mon Maître paroît.



SCENE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

Ah! te voilà, Lisette,
Guery-moi si tu peux du soin qui m'inquiette.
Hé-bien mon oncle est-il en état d'être vû.

LISETTE.

Ah! Monsieur, depuis hier il est encore déchu.
J'ai crû que cette nuit seroit sa nuit derniere,
Et que je fermerois pour jamais sa paupiere.
Les lettres de repy qu'il prend contre la mort.
Ne lui serviront guére, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah Ciel! que dis-tu-là.

LISETTE.

C'est la verité pure.

ERASTE.

Quelque soit mon espoir, je sens que la nature,
Excite dans mon cœur de tristes sentimens,

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme passa les Rives du Cocyte,
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite,
J'en avois dans le cœur un plaisir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas;
Cependant la nature excitant la tristesse,
Faisoit quelque conflit avecque l'allegresse,
Qui par certains ressorts & mélanges confus,
Combattoient tour à tour, & prenoient le dessus,
En sorte que l'espoir... la douleur legitime...
L'amour... on sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais ce que je puis dire en vous accusant vray,
C'est que tout à la fois, j'étois & triste & gay.

ERASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincere,
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire.
Quoiqu'il dise, ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toûjours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires.

CRISPIN.

Deux Notaires, hélas! cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ERASTE.

Hé dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis je sans me flater former quelque esperance?

LISETTE.

Ele est trs-bien fo ndée & depuis quelques jours,
Avec Madame Argante il tient certains discours,
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage,
Je n'ai de leur dessein rien apris davantage.
Vôtre Maîtresse est mise aussi dans l'entretien,
Pour moi je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire Epouser Isabelle.

ERASTE,

Ah Lisette!
Que tu flattes mes sens, que ma joye est parfaite;
Ce n'est point l'interêt qui m'anime aujourd'huy.
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puissant que luy,
L'amour parle en mon cœur, la charmante Isabelle
Est de tous mes desirs une cause plus belle.
Et pour le Testament, me fait faire des vœux.

LISETTE.

L'amour & l'interêt seront contens tous deux,
Seroit-il juste aussi qu'un si bel heritage,
De cent coheritiers, devint le sot partage.
Verrois-je d'un œil sec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds plats, de nigaux
Une succession qui doit, par parenthese,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à nôtre aise,
Car vous sçavez, Monsieur...

ERASTE.

Va, tranquilise-toi;
Ce que j'ai dit est dit, repose toy sur moy.

LISETTE.

Si vôtre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins j'en suis un peu la cause,
Je luy dis tous les jours qu'il n'a point de neveux,

Plus doux, plus complaisant, ny plus respectueux,
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien vôtre cœur!
Vous ne sçauriez ma foy trop payer son ardeur,
Je dois dans peu de têms contracter avec elle,
Regardez-la, Monsieur, elle est & jeune & belle,
N'allez pas en user comme de l'autre, non!

LISETTE.

Monsieur Geronte vient, il faut changer de ton,
Je n'ay point eu le tems d'aller chez les Notaires,
Toy qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis leur qu'ils soient prêts au besoin,
L'un s'appelle Gaspar & demeure à ce coin,
Et l'autre un peu plus bas, & se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.



SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

AH! bon jour mon neveu.

ERASTE.

Je suis en verité

Charmé de vous revoir en meilleure santé,
De grace asseyez vous; ôte donc cette chaise,
Mon oncle en ce fauteüil sera plus à son aise.

GERONTE.

J'ay cette nuit été secoüé comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut,
Un pareil à coup seur emporteroit la place.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup mieux, & le Ciel par sa grace,
Pour vos jours en peril nous permet d'esperer;
Il faut presentement songer à reparer
Les désordres qu'à pû causer la maladie,
Vous faire désormais un regime de vie,
Prendre de bons boüillons, de seurs confortatifs,
Nettoyer l'estomach par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GERONTE.

Oüy, j'aimerois assez ce que tu me proposes,
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,
Que puisqu'il faut mourir autant vaut l'épargner,
Ces porteurs de Seringue ont pris des airs si rogues,
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues,
Qui pourroit s'en passer & mourir tout d'un coup
De son vivant, sans doute épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Oüy, vous avez raison, c'est une tyrannie,
Mais je feray les frais de vôtre maladie,
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit menager rien,
De vos maux négligez vous guerirez sans doute,
Tâchons à réparer vos forces quoy qu'il coute.

GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,
La maison ne vaut pas la réparation,

Je veux mon cher neveu mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires,

LISETTE.

Oüi, Monsieur, & dans peu vous les verez icy.

GERONTE.

Et dans peu vous sçaurez mes sentimens aussi,
Je veux en bon parent vous les faire connoître

ERASTE.

Je me doute à peu prés de ce que ce peut-être.

GERONTE.

J'ay des Collateraux.

LISETTE.

Oüy vrayment & beaucoup.

GERONTE.

Qui d'un regard avide, & d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur devorent par avance,
Une succession qui fait leur esperance.

ERASTE.

Ne me confondez pas mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parens,

GERONTE.

Je sçay ce qu'il en est.

ERASTE.

Vôtre santé me touche & me plaît davantage,
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me vanger
D'un vain tas d'heritiers & les faire enrager,
Choisir une personne honnête & qui me plaise,
Pour luy laisser mon bien & la mettre à son aise.

ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre vôtre desir,

LISETTE.

Non, je ne comprens pas de plus charmant plaisir,
Que de voir d'heritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long testament où pâles, étonnez,
On leur laisse un bon-soir avec un pied de nez;
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrois, je crois, exprés de l'autre monde.

GERONTE.

Quoy que déja je sois atteint & convaincu,
Par les maux que je sens d'avoir long-tems vêcu,
Quoy qu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une acre sciatique,
Qui malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu,
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je voy bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe où sur ma foy,
Vous ne paroissez pas plus malade que moy.

GERONTE.

Est-il vray?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ay toûjours reconnu du bon dans cette fille,
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien,
Avant qu'un prompt trepas m'en ôte le moyen,
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante.

ERASTE

Oüy, dans ses procedez elle est toute charmante.

GERONTE.

Et sa fille Isabelle, euh ! la connois tu ?

ERASTE.

fort.

C'est une fille sage & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le ciel a versé dans son ame,
Les qualitez qu'on doit chercher en une femme,

ERASTE.

Je ne voy point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ny de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE

Je m'en vais l'épouser.

ERASTE.

Vous mon oncle!

GERONTE.

Moy méme.

ERASTE.

J'en ay je vous l'avouë une allegresse extrême.

LISETTE.

Misericorde! helas! ha! ciel assiste nous !
De quelle malheureuse allez-vous être époux.

GERONTE.

D'Isabelle, en ce jour, & par ce mariage,
Je luy donne à ma mort tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en suis trés-content,
Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoy vous, vieux & cassé, fiévreux, épileptique,
Paralitique, éthique, asmatique, hidropique,

Vous

Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la nôce au tombeau.

GERONTE.

Je sçay ce qu'il me faut, apprenez je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie,
Je prens une compagne, & de qui tous les jours,
Je pourray dans mes maux tirer de grands secours.
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'heritiers qui toûjours veille & dort à ma porte,
De gens qui furetant les clefs du coffre fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.
Une femme au contraire, à son devoir fidelle,
Par des soins conjugaux me marquera son zele,
Et de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verray mourir en repos & sans bruit.

ERASTE.

Mon oncle parle juste, & ne sçauroit mieux faire
Que de se menager un secours necessaire.
Une femme œconome & pleine de raison,
Prendra seule le soin de toute la maison.

GERONTE *l'embrassant*,

Ah! le joly garçon! aurois-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire, ainsi qu'on luy voit prendre.

ERASTE.

Vôtre bien seul m'est cher.

GERONTE.

Va tu n'y perdras rien,
Quoy qu'il puisse arriver je te feray du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.
Mais quelqu'un vient icy.

SCENE IV.

UN LAQUAIS, ERASTE, GERONTE, LISETTE,

LE LAQUAIS.

MOnsieur, Madame Argante
Et sa fille sont là.

ERASTE.

Je vais les amener.

GERONTE *à Lisette*,

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voila.

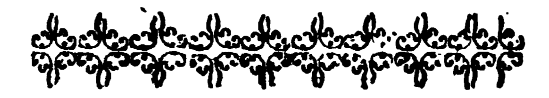
GERONTE.

Ne va pas leur parler je te prie,
Ny de mon lavement, ny de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez, dans un moment,
Elles le sentiront de reste assurement.





SCENE V.

Me ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, LISETTE.

Me ARGANTE.

Nous avons ce matin apris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles,
Vous avez, ce dit-on, trés mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes heritiers qui font courir ce bruit.
Ils me voudroient déja voir dans la sepulture,
Je me suis jamais mieux porté je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galand de trente ans.

LISETTE *bas.*

Oüy ! qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je serois bien malade & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

Me ARGANTE.

Ma fille en ce moment vous voyez devant vous,
Celuy que je vous ay destiné pour époux.

GERONTE.

Oüy, Madame, c'est vous (pour le moins je m'en flate,
Qui guerirez mes maux mieux qu'un autre hi-

pocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur,
Mon. himen avec vous est un seur émethique,
Et je vous prens enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sçay pas, Monsieur, pourquoy vous me prenez,
Mais ce choix m'interdit & vous me surprenez.

Me ARGANTE.

Monsieur vous épousant vous fait un avantage,
Qui doit faire oublier & ses maux & son âge,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame le devoir m'y fera consentir,
Mais peut-être Monsieur par cette loy severe,
Ne trouvera t-il pas en moy ce qu'il espere,
Je sçay ce que je suis, & le peu que je vaux,
Pour être comme il dit un remede à ses maux;
Il se trompe bien fort s'il prétend sur ma mine,
Devoir trouver en moy toute la Medecine,
Je connois bien mes yeux, ils ne feront jamais
Une si belle cure & de si grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rens plus de justice.

GERONTE.

Au feu que je ressens, si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois sans trop me signaler,
Tous mes collateraux auront à qui parler,
Dans le monde on sçaura dans peu de mes nouvelles.

LISETTE *bas.*

Ah! par ma foy je croy qu'il en fera de belles,
Si le Diable vous tente & vous veut marier,

Qu'il cherche un autre objet pour vous apatier.
Je m'en rapporte à vous, Madame est vive & belle,
Il luy faut un époux qui soit aussi vif qu'elle.
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans,
Vous, vous êtes majeur, & depuis tres-long-tems.
A vôtre âge doit-on parler de mariages ?
Employez le Notaire à de meilleurs usages.
C'est un bon testament, un testament morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de desir, de menage,
De femme, de contrat, d'enfans, de mariage,
J'ay parlé, je me tais.

GERONTE.

Vrayment c'est fort bien fait,
Qui vous a donc si bien afilé le caquet ?

LISETTE.

La raison.

GERONTE.

De ses airs ne soyez point blessées,
Elle me dit par fois librement ses pensées,
Je le souffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne sçay ce que c'est que de flatter les gens.

ERASTE.

Vous avez trés-grand tort de parler de la sorte :
Je voudrois me porter comme Monsieur se porte,
Il veut se marier, & n'a-t-il pas raison,
D'avoir un heritier s'il peut de sa façon ?
Quoy, refusera-t-il une aimable personne,
Que son heureux destin luy reserve & luy donne ?
Ah ! le ciel m'est témoin si je voudrois jamais,

De sort plus glorieux pour combler mes souhaits.

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire.

ERASTE.

Je croy qu'en verité vous ne sçauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux & vos rares avis,
Puisque vous le voulez, Monsieur, seront suivis.

Me ARGANTE.

Ma fille sçait toûjours obeïr quand j'ordonne.

ERASTE

Oüy, je vous soutiens moy qu'une jeune personne,
Malgré sa répugnance & l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglement le choix de ses parens.
Et mon oncle aprés tout n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage,
Et soixante & huit ans, est-ce un si grand déclin,
Pour......

GERONTE.

Je ne les auray qu'à la saint Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont par bonheur que deux paralisies,
Et tous les Medecins qui connoissent ses maux,
Ont juré Galien, qu'à son retour des Eaux,
Il n'auroit sûrement ny goute sciatique,
Ny gravelle, ny point, ny toux, ny néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même assuré que dans fort peu de tems
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne suis Medecin non-plus qu'Apoticaire,

Et je jurerois moy, cependant du contraire.

GERONTE *bas*

Lisette, le remede agit à certain point ......

LISETTE.

En deussiez vous crever, ne le temoignez point.

ERASTE.

Mon oncle qu'avez vous, vous changez de visage?

GERONTE.

Mon neveu je n'y puis resister davantage.
Ah! ah! Madame il faut que je vous dise adieu,
Certain devoir pressant m'apelle en certain lieu.

Me ARGANTE.

De peur d'incommoder nous vous cedons la place.

GERONTE.

Eraste, conduis-les, excusez moy de grace,
Si je ne puis rester plus long-tems avec vous.

Il s'en va

LISETTE

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups.
Un seul de vos regards d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en luy dés la premiere fois,
Que les medicamens qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour!

Me ARGANTE.

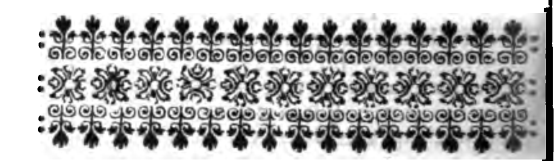
A dieu je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez moy l'honneur de vous conduire.

LISETTE.

Moy je vais là dedans vaquer à mon employ,
Le bon homme m'attend & ne fait rien sans moy.
Pour le premier début d'une nôce concluë,
Voila je vous l'avouë une belle entrevûë.

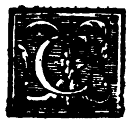


ACTE II.

SCENE I.

Me ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Me ARGANTE.


'Est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ny vous laisser sortir,
Que vous ne me flatiez d'un rayon d'esperance.

Me ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préference.

ERASTE.

Quoy vous aurez Madame assez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projetté.
Aprés m'avoir promis la charmante Isabelle.
Pourray-je sans mourir me voir separé d'elle.

Me ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fites serment
Que vôtre oncle en faveur de cet engagement.
Vous feroit de ses biens donation entiere,

En épousant ma fille il offre de le faire,
Ay-je tort ?

ERASTE *à Isabelle.*

Vous, Madame, y consentirez vous?

ISABELLE.

Assûrement, Monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille malgré la repugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un party présenté,
Devoit de ses parens suivre la volonté.

ERASTE.

Et ne voyez vous pas que par cet artifice,
Pour rompre ses projets je flatois son caprice.
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que heurtant de front vous ne gagnez jamais.
Mon oncle est ainsi fait, l'interêt peut il faire,
Que vous sacrifiez une fille si chere ?

Me ARGANTE.

Mais le bien qu'il luy fait.

ERASTE.

Donnez moy vôtre foy
De rompre cet hymen & je vous promets moy,
De tourner aujourd'huy son esprit de maniere
Que les choses iront ainsi que je l'espere.
Et qu'il fera pour moy quelque heureux testament.

Me ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit luy mander que son âge,
Que sa fresle santé repugne au mariage,
Que je serois bien-tôt cause de son trépas;
Que l'affaire est rompuë & qu'il ny pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéïr une joye infinie.

ERASTE.

Que mon sort est heureux, qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance & j'entens quelque bruit,
Comment mon oncle est-il ?

SCENE II.

LISETTE, Me ARGANTE, ISABELLE, ERASTE,

LISETTE.

Le voila qui me suit,

Me ARGANTE.

Je vous laisse avec lui, pour moi je me retire,
Mais avant de partir je vais là-bas écrire,
Vous de vôtre côté, secondez mon ardeur;

ERASTE.

Le prix que j'en attens, vous répond de mon cœur.



SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Hé'-bien vous souffrirez que vôtre oncle à son âge,
Fasse devant vos yeux un si sot mariage.

Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir.

ERASTE.

Hélas! ma pauvre enfant j'en suis au désespoir;
Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
Et son feu pourroit bien s'en aller en fumée.
La mere en ma faveur change de volonté,
Et va d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle & lui faire comprendre,
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendroit donc enfin le testament,
Sur lequel nous fondons toutes nos esperances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraste & de Crispin?
Il faut par nôtre esprit faire nôtre destin,
Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire,
J'en ai fait dire un mot à son Apotiquaire,
C'est un petit mutin qui doit venir tantôt:
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas rester dans une nonchalance
Qu'il faut laisser aux sots, mais Geronte s'avance.



SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

Ma colique m'a pris assez mal-à-propos,
Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées

De ce que je les ai si brusquement quittées?

ERASTE

On sçait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au
bout.
Je dirai cependant qu'en entrant en matiere,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE

Mon oncle fera mieux une seconde fois,
Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GERONTE.

Il est vrai, cependant j'ai quelque repugnance
De songer à mon âge à faire une alliance,
Mais puisque j'ai promis....

LISETTE.

Ne vous contraignez-point,
On n'est pas aujourd'huy scrupuleux sur ce point,
Monsieur acquitera la parole donnée.

GERONTE.

Le sort en est jetté, suivons ma destinée,
Je voudrois inventer quelque petit cadeau,
Qui coûtât peu d'argent & qui parut nouveau.

ERASTE.

Reposéz-vous sur moi des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on a-
prête,
J'ordonne sur ce point, bien mieux qu'un Me-
decin.

GERONTE,

Ne va pas m'enbarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance avec soin répanduë,
Puisse nous raquiter de vôtre triste veuë.
Il faut entendre aussi ronfler les violons,
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GERONTE,

Je vallois dans mon tems mon prix tout com-
me un autre,

SCENE

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous vallez dans le nôtre.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

UN LAQUAIS.

MA Maîtresse qui sort dans ce moment d'icy,
M'a dit de vous doner le billet que voici.

GERONTE *prenant le Billet.*

Pour ma santé sans doute elles sont inquietes.
Lisons, va me chercher, Lisette, mes Lunetes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant preparer,
Donnez moi le billet, je vais le déchifrer.

Elle lit.

Depuis nôtre entrevuë, Monsieur, j'ai fait reflexion sur le mariage proposé, & je trouve qu'il ne convient ni à l'un, ni à l'autre, ainsi vous trouverez bon s'il vous plaît, qu'en vous rendant vôtre parolle, je retire la mienne, & que je sois vôtre trés-humble & trés-obéissante servante,

Madame ARGANTE
& plus bas
ISABELLE

Vous pouvez maintenant sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous, & quitter le service.
Voilà vôtre congé bien signé.

GERONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela ?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE

Je me garderai bien de suivre ton avis,
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sçai pas comment ennemy de moi-même,
Je me précipitois dans ce peril extrême.
Un sort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond ; à ses feux si contraire
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des cathares, des toux, & des obstructions.

GERONTE *au laquais.*

Attens un peu là-bas, & que rien ne te presse,
Je vais faire à l'instant réponse à ta maîtresse.
Voyez comme je prens promptement mon parti,
De l'hymen tout d'un coup me voila départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monsieur, vôtre nom par la ville,
Voila ce qui s'appelle une action virille.

ERASTE.

C'étoit temerité dans l'âge où vous voilà,
Mal-sain, fievreux, goûteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire en un jour si celebre,
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu loüois tantôt mon dessein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faisiez-bien, & maintenant bien
mieux.

GERONTE.

Puisque je suis tranquile, & qu'un conseil plus sage
Me guerit des vapeurs, d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du
Ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel.
Par un bon testament,

ERASTE.

Ah! Monsieur, je vous prie;
Epargnez cette idée à mon ame attendrie,
Je ne puis sans soupirs vous oüir prononcer
Le mot de testament. il semble m'anoncer,
Avant qu'il soit long-tems le sort qui doit le suivre,
Et le malheur auquel je ne pourrai survivre.
Je fremis quand je pense à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon legataire unique,
J'ay deux parens encor pour qui le sang s'explique,
L'un est fils de mon frere, & tu sçais bien son nom,
Gentilhomme Normand, assez gueux, ce dit-on,
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur, par consequent ma niéce,
Qui jadis dans le Mayne épousa quoique vieux.
Certain Baron qui n'eut pour bien que ses ayeux.
Je veux donc en faveur de l'amitié sincere,
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt-mille écus! le legs seroit exhorbitant.
Un neveu bas Normand, une niéce du Mayne.
Pour acheter chez eux des procez par douzaine;
Joüiront pour plaider d'un bien comme cela!
Fy, c'est trop des trois quarts pour ces deux
cancres-là.

GERONTE.

Je ne les vis jamais, ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisez de m'écrire
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems
Pour me voir, m'embrasser & retourner contens,
Je croi que tu n'es pas fâché que je leur laisse,
De quoi vivre à leur aise, & soûtenir Noblesse.

ERASTE.

N'êtes-vous pas, Monsieur, maître de vôtre bien
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi je treuve mal cette derniere clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'opose.
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expedier & reviens à l'instant.

LISETTE.

Avez vous oublié qu'une paralisie,
S'est de vôtre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sçauriez écrire ni signer.

GERONTE.

Il est vrai, mon neveu viendra m'accompagner.
Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de Madame Argante émouvera la bille.
J'en suis bien assuré. Viens Eraste, suis-moi.

ERASTE.

Vous obéïr, Monsieur, est ma suprême loy.

SCENE VI.

LISETTE *seule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle,

Ah! te voilà, Crispin, & d'où diantre viens-tu?



SCENE VII.

CRISPIN, LISETTE,

CRISPIN.

MA foi, pour te servir j'ai diablement couru;
Ces Notaires sont gens d'aproche difficile.
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville,
Je les ai déterrez où l'on m'avoit instruit,
Dans un jardin, à table, en un petit reduit,
Avec Dames qui m'ont parû de bonne mine.
Je croi qu'ils passoient là quelque Acte à la sourdine.
Mais dans une heure au plus il seront ici.

LISETTE.

Bon.

Sçais-tu pourquoi Geronte ici les mandoit?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage,

CRISPIN.

Oh! diable

A son âge il voudroit nous faire un tour semblable.

LISETTE.

Pour Isabelle un trait decoché par l'amour,
Avoit ma foi percé son pauvre cœur à jour.

Et frustrant des neveux l'esperance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un heritier en forme.
Mais le Ciel par bonheur en ordonne autrement,
Il pense maintenant à faire un testament.
Où ton Maître sera nommé son Legataire,

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux faire.
La nouvelle est trop bonne, il faut qu'en sa faveur,
Je t'embrasse & t'embrasse, & ma foy de bon cœur,
Et qu'un épanchement de joye & de tendresse,
En te congratulant... l'amour qui m'interesse...
La nouvelle est charmante & vaut seule un trésor.
Il faut ma chere enfant que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens, sois sage & plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joye emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde, il n'est nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une facheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi mon enfant quelle est-elle?

LISETTE.

Il dispose
De son argent comptant quarante mil écus,
Pour deux parens lointains & qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec & liquide!
De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas,

Vous en aurez menti, cela ne sera pas.
C'est moi qui vous le dis, mon cher Monsieur
Geronte.
Vous avez fait sans moi trop vîte vôtre compte.
Eh! qui sont ces parens?

LISETTE.

L'un est un bas-Normand
Gentil-homme natif d'entre Falaise & Caën.
L'autre est une Baronne & veuve sans doüaire,
Qui dans le Mayne fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse s'il en fut, comme on m'a dit souvent,
Qui de vingt-cinq procez, en perd trente par an.

CRISPIN.

C'est tirer du metier toute la quintessance.
Puisqué pour les procez elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bien-tôt arriveront ici,
Il faut mon cher Crispin tirer de ta cervelle,
Comme d'un Arsenal quelque ruse nouvelle,
Qui déporte Geronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vû quelquefois ces deux parens?

LISETTE.

jamais.
Il a sçû seulement par une lettre écrite,
Qu'ils viendront à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN,

Mon visage chez vous n'est-il point trop connû?

LISETTE.

Geronte, tu le sçais ne t'a presque point vû,
Et pour te dire vrai, je suis persuadée,
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon, mon Maître sçait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle & le tort qu'on lui fait?

LISETTE.

Il ne le sçait que trop, dans son cœur il enrage;

Et voudroit que quelqu'un détourna cet orage;

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien,
De la succession les parens n'auront rien.
Et je veux que Geronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient desheritez, de plus qu'il les maudisse.
Eux & leurs descendans à perpetuité,
Et tous les rejettons de leur posterité.

LISETTE.

Quoi tu pourrois Crispin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquille
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile,
Car je dois t'épouser si...

LISETTE.

D'accord... mais enfin..

CRISPIN.

Comment donc!

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sçait de tes fredaines;

CRISPIN.

Nous sommes but à but, ne sais-je point des tiennes?

LISETTE

Tu dois de tous côtez & tu devras long-temps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiétes,
Le testament de l'oncle acquitera mes dettes.
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moy.
Mais on vient

LISETTE.

C'est Geronte, adieu sauve toy;

Va m'attendre là bas, dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire,

CRISPIN.

Va, va, je sai déja tout mon rôle par cœur,
Les gens d'esprit n'ont point besoin de precepteur.

SCENE VIII.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE *tenant une Lettre.*

Je parle en cet écrit comme il faut à la mere,
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere
Dont elle recevra mon petit compliment,
Je croy qu'elle sera surprise assurement.

ERASTE.

Si vous voulez, Monsieur, me charger de la Lettre,
Moy-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant vôtre écrit.

GERONTE.

Cela sera-t-il bien que toy même on te voye ....

ERASTE.

Vous ne sçauriez, Monsieur, me donner plus de joye.

GERONTE.

Dis-leur de bouche encor, qu'elles ne pensent pas
A renoüer l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je sçai tout le mistere.

GERONTE.

Que je vais à l'instant te nommer Légataire,
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur esprit.
Elles en créveront toutes deux de dépit,
Demeurez en repos je sçai ce qu'il faut dire,
Et de nôtre entretien je reviens vous instruire.



SCENE IX.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Ouy, depuis que j'ay pris ce genereux dessein,
Je me sens de moitié plus leger & plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monsieur, ce que vous deviez faire,
Mais j'aperçois quelqu'un, c'est vôtre Apotiquaire,
Monsieur Clistorel.

SCENE X.

Mr CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Ah! Dieu vous gard en ces lieux;
Je suis quand je vous voy plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL *fâché.*

Bon jour, Monsieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître;
Vous paroissez fâché, quoy!

CLISTOREL.

J'ay raison de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise!

GERONTE.

Oüy,

CLISTOREL.

Vos sottises.

GERONTE.

Comment?

CLISTOREL.

Je viens vrayment d'aprendre une belle nouvelle,
Qui me réjoüit fort.

GERONTE.

Eh! Mr quelle est-elle,

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GERONTE.

De quoy s'agit-il donc?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris quelques grains d'Ellebore.
On m'a dit par la ville, & c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoy ce n'est que cela.

CLISTOREL.

Comment donc dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GERONTE.

Et quand cela seroit, pourquoy vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier.

CLISTOREL.

Vrayment c'est bien de même ; avez-vous le courage,
Et la mâle vigueur requise en mariage?
Je vous trouve plaisant, & vous avez raison
De faire avecque moy quelque comparaison,
J'ay fait quatorze enfans à ma premiere femme,
Madame Clistorel, Dieu veüille avoir son ame,
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espere à la seconde en faire encor autant.

LISETTE.

Ce sera tres-bien fait.

CLISTOREL.

Vôtre corps cacochime,
N'est point fait, croyez moy, pour ce genre d'escrime,
J'ay lû dans Hypocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme, seur, il n'est point de milieu,

Tou

Tout vieillard qui prend fille allerte & trop fringante,
De son propre couteau sur ses jours il attente.
Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoy, Monsieur Clistorel, vous sçavez du latin,
Vous pourriez dans un jour vous faire Medecin.

CLISTOREL.

Moy! le ciel m'en préserve, & ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts, ils m'ont fait cent chicanes,
Au procés qu'ils nous ont sottement intenté,
Moy seul, j'ay fait bouquer toute la faculté,
Ils vouloient obliger tous les Apotiquaires,
A faire & mettre en place, eux mêmes leurs clysteres,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistans.

LISETTE.

Fy donc! ces Medecins sont de plaisantes gens.

CLISTOREL,

Il m'auroit fait beau voir avecque des lunettes,
Faire en jeune apprentif ces fonctions secretes,
C'étoit à soixante ans nous mettre à l'A B C,
Voyez pour tout un corps quel affront c'eut été?

GERONTE.

Vous avez fort bien fait dans cette procedure,
D'avoir jusques au bout soûtenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien resolu plûtôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein en effet étoit bien ridicule,

CLISTOREL.

Je suis quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GERONTE

C'est bien fait, ces Messieurs vouloient vous offenser,
Mais que vous ai-je fait moi pour vous courroucer?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait! vous voulez prendre femme,
Pour crever, & moi seul j'en aurai tout le blâme
Prendre une femme vous? allez vous êtes foû.

GERONTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le coû.

GERONTE.

Mais Monsieur,

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons sirops & drogues anodines.
De bon catholicon,

GERONTE.

Monsieur,

CLISTOREL.

De bon séné,
De bon sel polycreste extrait & rafiné.

GERONTE.

Monsieur un petit mot,

CLISTOREL.

De bon tartre Emetique
Quelque bon lavement fort & diuretique,
Voilà ce qu'il vous faut, mais une femme.

GERONTE.

Mais!

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais,
S'il lui falloit...

LISETTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Dans un peril extrême
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goute de miel, ou de décoction,
Je le verrois crêver comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

LISETTE.

Mais Monsieur Clistorel . . .

CLISTOREL.

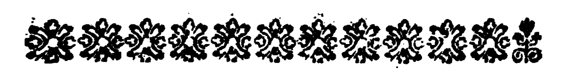
Le plaisant mariage !
Le beau petit mignon !

LISETTE.

Monsieur écoutez nous.

CLISTOREL.

Non non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur.



SCENE XI.

LISETTE, GERONTE

LISETTE.

Que le Diable t'emporte.
Non, je ne vis jamais animal de la sorte,
A le bien mesurer, il n'est pas que je crois
Plus haut que sa seringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont touts l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus, son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un vous en aurez mille tout à la fois.

Un de mes bons amis dont il faut faire choix,
Qui s'est fait depuis peu passer Apotiquaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit vôtre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque sirop à part;
Casse, sené, rhubarbe, & le tout de hazard,
Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage,
Que ce qu'on vous vendroit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous reposer, Lisette, sui mes pas;
Ce Monsieur Clistorel m'a tout émû la bile.

LISETTE.

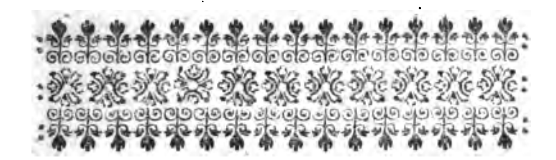
Souvenez-vous toûjours quand vous serez tranquile,
Dans vôtre Testament de me faire du bien.

GERONTE *bas*

Je t'en ferai pourvû qu'il ne m'en coûte rien.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.



Raste ne vient point me rendre de réponse ;
Qu'est-ce que ce délai me predit & m'anonce !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquieter tant ?
Suffit que vous devez être de vous content,
Vous n'avez jamais fait rien de plus heroïque,
Que de rompre un hymen aussi Tragi-comique.

GERONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,
Et Monsieur Clistorel a fort bonne raison.
C'étoit là pierre au cou, la tête la premiere,
M'aller précipiter au fond de la riviere.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCENE II.

CRISPIN *en Gentil-homme campagnard.*
GERONTE, LISETTE,

CRISPIN *heurtant.*

Hola quelqu'un hola.
Tout est-il mort icy, laquais, valet, servante.
J'ay beau heurter, crier, aucun ne se présente.
Le diable puisse t-il emporter la maison.

LISETTE.

Eh! qui diantre chez nous heurte de la façon.
Que voulez-vous, Monsieur, quel démon vous agite?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite?

à part.

Dieu me pardonne, c'est Crispin, c'est luy ma foy.

CRISPIN *bas.*

Tu ne te trompes pas, ma chere enfant, c'est moy.
Bonjour, bonjour la fille, on m'a dit par la ville,
Qu'un Geronte en ce lieu tenoit son domicille.
Pourroit-on luy parler?

LISETTE.

Pourquoy non? Je voilà.

CRISPIN *luy secoüant le bras.*

Parbleu j'en suis bien aise. Ah! Monsieur touchez-là.

Je suis vôtre valet ou le diable m'emporte.
Touchez-là de rechef le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroissez surpris autant qu'on le peut être,
Je voy que vous avez peine à me reconnoître.
Mes traits vous sont nouveaux, sçavez-vous bien pourquoy ?
C'est que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croy.

CRISPIN.

Mais feu Monsieur mon pere Alexandre Choupille,
Gentil-homme Normand prit pour femmme une fille,
Qui fut à ce qu'on dit vôtre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere se fâcha de cette diligence.
Mais un amy sensé luy dit en confidence,
Qu'il est vray que ma mere en faisant ses enfans,
N'observoit pas encor assez l'ordre des tems,
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inoüye,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie!

LISETTE.

Une femme en effet
Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc, cette femelle à concevoir si prompte.
Qu'à tout considerer quelquefois j'en ay honte,
En me mettant au jour, soit disgrace ou faveur,

M'a fait vôtre neveu, puisqu'elle est vôtre sœur.

GERONTE.

Aprenez, mon neveu, si par hazard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot au discours que vous faites
Ma sœur fut sage, & nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pû voir broncher.

CRISPIN.

Je le croy; cependant tant qu'elle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante:
Quoiqu'il en soit enfin, legitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
Je suis vôtre neveu, quoiqu'en dise l'envie,
De plus vôtre heritier venant de Normandie
Exprés pour recueillir vôtre succession.

GERONTE.

C'est bien fait, & je loüe assez l'intention.
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai,
Qu'aprés vous avoir vû bien cloüé, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à vôtre aise.

LISETTE

Vous avez un neveu, Monsieur, ne vous déplaise,
Qui dit ses sentimens en pleine liberté.

GERONTE.

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complettes,
Que je vais manier de l'or à pleine main;
Car vous êtes, dit on, un avare, un vilain:
Je sçai que pour un sol, d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez fesser dans la place publique.

Vous avez, dit-on, même acquis en plus d'un lieu
Le titre d'usurier & de fesse-mathieu.

GERONTE.

Sçavez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que si de mes deux bras j'avois encor l'usage,
Je vous ferois sortir par la fenêtre.

CRISPIN.

Moi?

GERONTE.

Oüi, vous, & dans l'instant sortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi;
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte!
C'est à vous de sortir & de passer la porte.
La maison m'appartient, ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah, Ciel! quel garnement!

GERONTE.

Où suis-je?

CRISPIN.

Allons, ma mie;
Au bel appartement méne-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien, je te trouve à mon gré,
Et nous pourrons la nuit converser de plein pié.
Bonne chere, grand feu, que la cave enfoncée;
Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée,
Fais main basse sur tout, le bon-homme a bon dos;
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os,
Mon oncle, pour ce soir il me faut je vous prie
Cent Loüis neufs comptant en avance d'hoirie;
Si-non demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai de ma main le feu dans la maison.

GERONTE.

Grands Dieux, vit-on jamais insolence semblable!

LISETTE.

Ce n'est pas un neveu, Monsieur, mais c'est un diable :
Pour le faire sortir employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie,
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous heriterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord ; mais quand viendra ce jour ?

GERONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre,
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six, mais aprés, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse;
Mon oncle, encore un coup tenez vôtre promesse,
Ou je tiendrai la miénne.

SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

AH ! quel homme voilà !
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné là ?

GERONTE.

Ce n'est point mon neveu, ma sœur étoit trop sage,
Pour élever son fils dans un air si sauvage.
C'est un fiéfé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE

Cependant à le voir il a quelque air de vous,
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sçai quoi brille.
Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de la famille.

GERONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent.

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laisser vôtre bien, une si belle somme,
Vingt mille écus comptant à ce beau Gentil-homme.

GERONTE.

Moi, lui laisser mon bien, j'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monsieur le neveu, si j'en crois mon presage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable arrivé d'aujourd'hui
Auroit aussi-bien fait de demeurer chez lui.

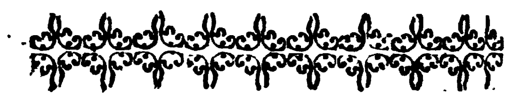
GERONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déja qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'est fort bien fait, il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,

Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides;
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé
Mais Eraste revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.



SCENE IV.

ERASTE, GERONTE. LISETTE.

GERONTE.

Tu te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras,
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras?

ERASTE.

Il vient de m'acoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'ameine.

GERONTE.

Que dis-tu de ses airs?

ERASTE.

Je les trouve étonnans.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu besoin ici de ta presence
Pour reprimer l'excés de son impertinence.
Lisette en est témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendart,
A qui Monsieur vouloit de son bien faire part.

GERONTE.

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis, je te donne parole,
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de nôtre intention.
Vôtre lettre a produit un effet qui m'enchante,
On a montré d'abord une ame indifferente.
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paroissoient s'en soucier fort peu.
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique legataire,
Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton.

GERONTE.

Oüi, je te l'ai promis, c'est mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises,
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GERONTE.

J'en suis presuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous surprendre & m'a surpris aussi,
C'est que Madame Argante aimant vôtre famille,
M'a proposé tout franc de me donner sa fille,
Et d'acquitter ainsi par un commun égard
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu sçu répondre à ces belles pensées?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller sur vos brisées,
Sans avoir sur ce point sçu vôtre sentiment,
Et de plus obtenu vôtre consentement.

GERONTE.

Ne t'embarasse point encor de mariage,
Que mon exemple icy serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moy, j'approuverois fort cet hymen & ce choix,
Il est tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix,
Il convient à Monsieur, de suivre cette envie,
Non à vous qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie, & pourquoy? suis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE.

Je ne sçay pas, Monsieur, au vray ce qu'il en est,
Mais tout le monde croit à vôtre air triste & sombre,
Qu'errant prés du tombeau vous n'êtes plus qu'un ombre,
Et que pour des raisons qui vous font differer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels discours & ton air d'insolence,
Tu pourrois à la fin lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sçay point, Monsieur, farder la verité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

UN LAQAIS.

Une Dame là bas, Monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deüil vient vous rendre visite,
Et se dit vôtre niece.

GERONTE.

Encore des parens!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GERONTE.

Non, je te le défens.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monsieur, d'en user de la sorte,
Et vous ne devez pas luy refuser la porte,
Va-t'en la faire entrer, contraignez-vous un peu,
La niéce aura l'esprit mieux fait que le neveu,
Entre tant de parens ce seroit bien le diable,
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

SCENE VI.

CRISPIN *en veuve, un petit Dragon luy portant la queüe.* GERONTE, LISETTE, ERASTE.

CRISPIN.

PErmettez s'il vous plaît que cet embrassement,
Vous témoigne ma joye & mon ravissement,
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moy-même.

LISETTE *bas à Eraste.*

Monsieur, c'est-là Crispin.

ERASTE.

C'est luy, je le sçay bien.
Nous avons eu là bas un moment d'entretien.

GERONTE.

Elle a de la douceur, & de la politesse,
Qu'on donne promptement un fauteüil à ma niéce.

CRISPIN.

Ne bougez s'il vous plaît, le respect m'interdit,
Un fauteüil prés mon oncle ! un tabouret suffit.

GERONTE.

Je suis assez content déja de la parente.

ERASTE.

Elle sçait vrayment vivre, & sa taille est charmante.

CRISPIN

Fy donc, vous vous moquez, je suis à faire peur,
J'e n'avois autrefois que cela de grosseur,
Mais vous sçavez l'effet d'un second mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas âge,
Cela gâte la taille & furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ay fait du mariage une assez triste épreuve,
A vingt ans mon mary m'a laissé mere & veuve,
Vous vous doutez assez qu'aprés ce prompt trépas,
Et faite comme on est ayant quelques appas,
On auroit pû trouver à convoler de reste;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste,
M'oblige à devorer en secret mes ennuis.
J'ay bien de fâcheux jours & de plus dures nuits,
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies,
Ne m'arracheront point de noires perfidies,
Et je veux chez les morts emporter si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE

On ne poussa jamais plus loin la foy promise,
Voilà des sentimens dignes d'une Artemise.

GERONTE.

Vôtre époux vous laissant mere & veuve à vingt ans,
Ne vous à pas laissé je croy beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf; mais le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encor aprés, j'accouchay d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans aprés! voyez quelle fidelité!

On ne le croira pas dans la posterité.

GERONTE.

Peut-on vous demander sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Mayne.

CRISPIN.

Le desir de vous voir est mon premier objet.
De plus certain procés qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four bannal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire,
On passe outre, je forme empéchement formel,
Et sans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.
La cause est au Baillage ainsi revendiquée,
On plaide, & je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée! ah! ciel quel affront est-ce-là;
Et vous avez souffert qu'on vous interloqua.
Une femme d'honneur se voir interloquée.

ERASTE.

Pourquoy donc de ce terme être si fort piquée?
C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira.
Mais juge de ses jours ne m'interloquera,
Le mot est immodeste, & le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GERONTE.

Elle est folle, & souvent il luy prend des accés....
Elle ne parle pas si bien que vous procés.

CRISPIN.

Ce procés n'est pas seul le sujet qui m'ameine,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Mayne,
Ayant appris Monsieur, par gens dignes de foy,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croy,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,

Un yvrogne, un joüeur.....

ERASTE.

Comment donc? quel caprice?

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté souffre, & la pudeur gemit.

GERONTE.

Est-ce à moy s'il vous plaît que ce discours s'adresse.

CRISPIN.

Oüi, mon oncle, à vous même, a-t-il rien qui vous blesse
Puisqu'il est copié d'aprés la verité.

GERONTE.

Je ne sçais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajoûté,
Que depuis tres-long-tems avec Mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez déja plusieurs enfans.

LISETTE.

Avec moy, juste ciel! voyez les médisans.
De quoy se mêlent-ils, est-ce là leur affaire.

GERONTE.

Je ne sçay qui retient l'effet de ma colere?

CRISPIN.

Ainsi sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monsieur, assembler vos parens,
Et pour vous empêcher dans ce désordre extrême,
De manger nôtre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons résolu d'une commune voix,
De vous faire interdire en observant les loix.

GERONTE.

Moy! me faire interdire.

LISETTE.

Ah! ciel! quelle famille!

CRISPIN.

Nous sçavons vôtre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis,
De faire un mariage un jour *in extremis.*

GERONTE.

Sortez d'icy, Madame, & que de vôtre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie,
Sortez d'icy, vous dis-je, & sans vous arrêter....

CRISPIN.

Comment battre une veuve & la violenter?
Au secours, aux voisins, au meurtre, on m'assassine.

GERONTE.

Voila je vous l'avouë une grande coquine.

CRISPIN

Quoy ? contre vôtre sang vous osez blasphemer,
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monsieur?

CRISPIN.

Ne faites point la fiere,
On peut aussi vous mettre à la salpetriere.

LISETTE.

A la salpetriere!

CRISPIN.

Oüy ma mie, & sans bruit,
De vos déportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut developer le fond de ce mistere,
Que l'on m'aille à l'instant chercher un Commissaire.

CRISPIN.

Un Commissaire à moy ! suis-je donc s'il vous plaît
Gibier à Commissaire,?

ERASTE.

On verra ce que c'est.
Et dans peu nous sçaurons avec un tel tumulte,

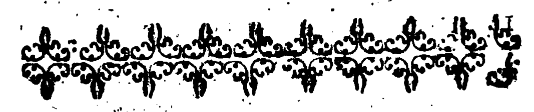
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte,
Vous mon oncle rentrez dans vôtre appartement,
Je vous tendray raison de tout dans un moment.

GERONTE

Ouf, ce jour cy, sera le dernier de ma vie.

LISETTE.

Miserable, tu mets un oncle à l'agonie,
La mauvaise famille & du Mayne & de Caën,
Oüy, tous ces parens-là, méritent le carcan.



SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Est-il bien vray, Crispin, & ton ardeur sincere...

CRISPIN

Envoyez donc, Monsieur, chercher un Commissaire,
Je l'attens de pied ferme.

ERASTE.

Ah! juste ciel! c'est toy.
Je ne me trompe point!

CRISPIN.

Oüi, ventrebleu c'est moy,
Vous venez de me faire une rude algarade.

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade...

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit,
Et comme vous voyez mon projet réüssit.
Avec de certains mots j'ay conjuré l'orage,
Icy des deux parens j'ay fait le personnage,
Et j'ay dit en leur nom de telles duretez,
Qu'ils seront par ma foy tous deux deshéritez.

ERASTE.

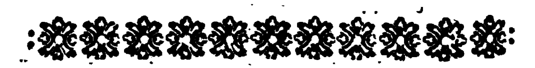
Quoy?...

CRISPIN.

Si vous m'aviez vû tantôt faire merveille,
En noble Campagnard le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris longue brête au côté,
Mon air de bas Normand vous auroit enchanté,
Mais il faut dire vray cette coiffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire,
Avec cet attirail j'ay vingt fois moins de peur,
L'adresse & l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a sous cet habit & d'esprit, & de ruse?

ERASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse,
Il fait un testament qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux?



SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

AH! Monsieur, apprenez un accident terrible,

Monsieur Geronte est mort.

ERASTE.

Ah ! ciel est-il possible!

CRISPIN.

Quoy l'oncle de Monsieur seroit défunt.

LISETTE.

Helas !
Il ne vaut guere mieux tant le pauvre homme est bas,
Arrivant dans sa chambre & se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force & sans haleine,
Et roidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration,
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans poulx, sans connoissance.

ERASTE.

Je suis au désespoir, c'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN

Moy, Monsieur ? de sa mort je ne suis point la cause,
Et le défunt tout franc a fort mal pris la chose.
Pourquoy se saisit-il si fort pour des discours?
J'en voulois à son bien, & non pas à ses jours.

ERASTE.

Ne désesperons point encore de sa vie,
Il tombe assez souvent dans une léthargie,
Qui ressemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, pour le coup il est à moitié mort,
Et moy qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE

Ah ! juste ciel ! Crispin, quel triste évenement?
Mon oncle mourra donc sans faire un testament ?

Et je seray frustré par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle?
Fortune, je sens bien, l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'est à moy de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons mes chers enfans il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête,
Il n'est pas tems icy de répandre des pleurs,
Faisons voir un courage au dessus des malheurs.

ERASTE.

Que nous sert le courage, & que pouvons nous faire?

CRISPIN.

Il faut prémierement d'une ardeur salutaire,
Courir au coffre fort, sonder les cabinets,
Démeubler la maison, s'emparer des effets,
Lisette, quelque-tems tiens la bouche cousuë,
Si tu peux, va fermer la porte de la ruë,
Empare toy des clefs de peur d'invasion.

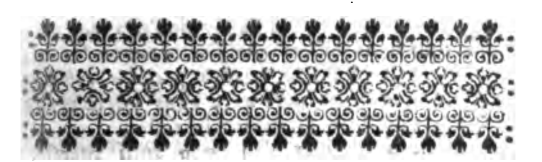
LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage,
N'emporte pas trop loin vôtre boüillant courage?
Sur tout dans l'action gardons le jugement,
Le sort conspire en vain contre le testament,
Plûtôt que tant de bien passe en des mains profanes,
De Géronte défunt j'évoqueray les mânes,
Et vous aurez pour vous malgré les envieux,
Et Lisette, & Crispin, & l'enfer & les Dieux.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE. *tenant le porte-feuille de Gerente.*

AH mon pauvre Crispin, je perds toute esperance,
Mon oncle ne sçauroit reprendre connoissance.
L'art & les Medecins sont ici superflus,
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus,
Le legs universel qu'il prétendoit me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guere.

CRISPIN.

Lisette & moi, Monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel destin à nos desirs contraire,
Epuise contre nous les traits de sa colere,
Nos soins ne seront pas infructueux & vains,
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,

Triste & fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis si je veux à l'abry de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvez sur lui,

CRISPIN. *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous vôtre ennuy.
Ce petit lenitif en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ERASTE

Il est vrai, cher Crispin, mais enfin tu sçais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvoient prétendre,
Et que le testament me donnoit lieu d'attendre.
Des maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas,
Non que l'ardeur du gain & la soif des richesses,
Me fissent ressentir leurs indignes foiblesses.
C'est d'un plus noble feu dont mon cœur est épris,
Je devois épouser Isabelle à ce prix,
Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mere obtenir les suffrages,
Faute de testament, je perds & pour toûjours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN,

J'entre dans vos raisons, elles sont tres plausibles,
Mais ce sont de ces coups imprevus & terribles,
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard sa derniere demeure,
O mort ! tu devois bien attendre encore une heure.
Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos.
Et le tout se seroit passé bien à propos.

ERASTE.

Faudra t-il qu'un espoir fondé sur la justice,
En steriles regrets passe & s'évanoüisse,
Ne sçaurois-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remede à mon mal.

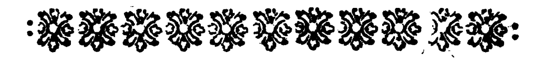
Tantôt tu méditois un heroïque ouvrage,
C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oüi je croyois tantôt réparer cet échec,
Mais à present j'échouë, & je demeure à sec.
Un autre en pareil cas seroit aussi sterile,
S'il faloit par hazard d'un coup de main habile,
Soustraire, escamoter sans bruit un testament,
Où vous seriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrois par quelque coup d'adresse,
Exercer mon talent & montrer ma proüesse;
Mais en faire trouver alòrs qu'il n'en est point,
Le diable avec sa clique, & reduit à ce point,
Fort inutilement s'y casseroit la tête,
Et cependant, Monsieur, le Diable n'est pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me desesperer?



SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Les Notaires, Monsieur, viennent là-bas d'entrer,
Je les ay mis tous deux dans cette salle basse,
Voyez! que voulez-vous, s'il vous plaît qu'on en fasse?

ERASTE.

Je vois à tout moment croître mon embaras,
Fais-en ma pauvre enfant tout ce que tu voudras.
Sçavent-ils que mon oncle a perdu connoissance,
Et qu'il ne peut parler,

LISETTE.

Non, pas encore je pense.

ERASTE.

Crispin!

CRISPIN.

Monsieur?

ERASTE.

Helas!

CRISPIN.

Helás!

ERASTE.

Juste Ciel!

CRISPIN.

Ha!

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh qu'en voulez-vous faire?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller,

ERASTE *l'arrêtant.*

Attens encor un peu je me sens accabler.
Crispin tu vas me voir expirer à ta vuë.

CRISPIN.

Je vous suivrai de prés, & la douleur me tuë.

LISETTE.

Moy, je n'irai pas loin, faut-il nous voir tous trois,

Comme d'un coup de foudre écraser à la fois !

CRISPIN.

Attendez .. il me vient .. le dessein est bizarre,
Il pourroit par hazard ... j'entrevoi .... je m'égare.
Et je ne vois plus rien que par confusion,

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision.

ERASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons mon cher Crispin, tâche à voir quelque chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver .. oüi dà .. non .. si pourtant,
Pourquoi non .. on pourroit ...

LISETTE.

Ne rêve-donc point tant.
Les Notaires là bas sont dans l'impatience,
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai, mais enfin j'acouche d'un dessein,
Qui passera l'effort de tout esprit humain,
Toi qui parois dans tout si legere & si vive,
Exerce à ce sujet, ton imaginative.
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'employ,
Qui peut en fourberie être si fort que toy?
L'amour doit t'animer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix .. silence .. il me vient un surcroît de pensée.
J'y suis ventrebleu !

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteüil assis,

LISETTE.

Fort-bien....

CRISPIN.

Ne troublez pas l'entousiasme où je suis,
Un grand bonnet fourré jusques sur les oreilles,
Les volets bien fermez...

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oüi, Monsieur, dans ce jour au gré de vos souhaits,
Vous serez legataire & je vous le promets.
Allons, Lisette, allons, r'animons nôtre zele,
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, & son bonnet de nuit,
Les dépoüilles du mort feront nôtre victoire,

LISETTE.

Je veux en élever un Trophée à ta gloire,
Et je cours te servir, je reviens sur mes pas.

SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trepas
Si ton dessein succede au gré de nôtre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serois legataire & par même moyen,

J'épouſerois l'objet qui fait ſeul tout mon bien.
Ah Criſpin !

CRISPIN.

Cependant une terreur ſecrette,
S'empare de mes ſens, m'allarme & m'inquiette.
Si la juſtice vient à connoître du fait,
Elle eſt un peu brutale & ſaiſit au collet,
Il faut faire un faux ſeing & ma main allarmée,
Se refuſe au projet dont mon ame eſt charmée.

ERASTE.

Ton trouble eſt mal fondé ; depuis deux ou trois mois,
Geronte ne pouvoit ſe ſervir de ſes doigts,
Ainſi ſa ſignature ailleurs ſi néceſſaire,
N'eſt point comme tu vois requiſe en nôtre affaire.
Et tu déclareras que tu ne peus ſigner.

CRISPIN.

A de bonnes raiſons je me laiſſe gagner,
Et je ſens tout à coup renaître en mon courage,
L'ardeur dont j'ai beſoin pour un ſi grand ouvrage.

SCENE IV.

LISETTE *apportant des hardes pareilles à celles de Geronte*, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE *jettant le paquet.*

Du bon-homme Geronte en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voila tout l'attirail,

CRISPIN *se deshabillant.*

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en hâte,
Monsieur, mettez la main s'il vous plaît à la pâte.
La Robe, dépêchons, passez-là dans mes bras,
Ah ! le mauvais valet, chaussez chacun un bas.
Ça le mouchoir de coû, mets-moi vîte ce casque,
Les pantoufles, fort bien, l'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oüy, voila le défunt, dissipons notre ennuy,
Geronte n'est point mort puisqu'il revit en lui.
Voila son air, ses traits, & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais avec son habit si son mal m'alloit prendre.

ERASTE.

Ne crains rien, arme toy de resolution,

CRISPIN.

Ma foy déja je sens un peu d'émotion.
Je ne sçay si la peur est un peu laxative ;
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remede il étoit entourré,

CRISPIN

Tu peus quand tu voudras appeller les Notaires,
Me voila maintenant en habits mortuaires.

LISETTE

Je vais dans un moment les amener ici,

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-cy.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, Monsieur, s'il vous plaît, fermez porte
& fenêtre,
Un éclat indiscret peut me faire connoître,
Avancez cette table, approchez ce fauteüil,
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ERASTE.

Fasse un heureux destin réüssir l'artifice,
Si j'ose me porter à cette extremité,
Malgré-moi j'obéïs à la necessité.
J'entens du bruit.

CRISPIN *se jettant brusquement sur le fauteüil.*

Songeons à la ceremonie,
Et ne me quittez pas, Monsieur, à l'agonie.

ERASTE.

Un Dieu dont le pouvoir sert d'excuse aux Amans,
Sçaura me disculper de ces emportemens.

SCENE VI.

LISETTE, Mr SCRUPULE, GASPARD, CRISPIN, ERASTE.

LISETTE.

Entrez Messieurs entrez, voila les deux Notaires,
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN.

Messieurs, je suis ravy quoy qu'à l'extremité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé,
Je voudrois bien encor être à l'âge où vous êtes,
Et si je me portois aussi-bien que vous faites,
Je ne songerois guere à faire un testament.

Mr SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment,
Rien n'est désesperé; cette ceremonie,
Jamais d'un testateur n'a racourcy la vie,
Au contraire, Monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution,
Répand au fond du cœur un repos simpatique,
Certaine quietude, & douce & balzamique,
Qui se communiquant aprés dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens,

CRISPIN.

Que le ciel veüille donc me traiter de la sorte?

A Lisette.

Messieurs asseyez vous. Toy va fermer la porte.

GASPARD.

D'ordinaire, Monsieur, nous apportons nos soins,
Que ces Actes secrets se passent sans témoins,
Il seroit à propos que Monsieur prit la peine
D'aller avec Madame, en la chambre prochaine,

LISETTE.

Moy, je ne puis quitter, Monsieur, un seul moment,

ERASTE.

Mon oncle sur ce point dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, Messieurs, sont sages & discretes,
Je puis leur confier mes volontez secretes,
Et leur montrer l'excés de mon affection.

Mr SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de vôtre intention.
L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le reduira, dans le stile ordinaire.
Pardevant, fut présent... Geronte... &cœtera,
Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premierement qu'on acquite mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas je croy beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cent francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

Mr SCRUPULE.

Fort bien, où voulez-vous Monsieur qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vray, Messieurs, il ne m'importe guere.
Qu'on se garde sur tout de me mettre trop prés
De quelque procureur chicaneur & mauvais,
Il ne manqueroit pas de me faire querelle;
Ce seroit tous les jours procedure nouvelle,
Et je serois encor contraint de déguerpir.

ERASTE.

Tout se fera Monsieur selon vôtre désir,
J'auray soin du convoy, de la pompe funebre,
Et n'épargneray rien pour la rendre celebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement,
Se fasse à peu de frais & fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce seroit conscience;
Jamais de mon vivant je n'aymay la dépense.
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

GASPARD.

C'est à vous maintenant s'il vous plaît de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoy nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Eraste mon neveu,
Que j'aime tendrement pour mon seul Légataire,
Unique, universel.

ERASTE.

O douleur trop amere!

CRISPIN.

Luy laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets,

Des-heritant

Des-heritant en tant que besoin pourroit être
Parens, niéces, neveux, nez aussi-bien qu'à naitre;
Et même tous batards à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decés.

LISETTE.

Ce discours me fend l'ame, helas! mon pauvre maître!
Il faudra donc vous voir pour jamais disparoître.

ERASTE.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moy nuls appas,
S'il faut les achepter avec vôtre trêpas.

CRISPIN.

Item, Je donne & legue à Lisette présente.

LISETTE.

Ah!

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de Servante,
Pour épouser Crispin en legitime nœu,
Non autrement.

LISETTE *tombant évanoüye!*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soûtiens la mon neveu.
Et pour recompenser l'affection, le zele,
Que de tout tems pour moy j'ay reconnus en elle.

LISETTE.

Le bon maître, grands Dieux! que je vais perdre-là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espece.

LISETTE.

Ha, ha, ha,

ERASTE *à part.*

Deux mille écus, je croy que le pendard se moc
que.

LISETTE

Je n'y puis résister, la douleur me suffoque!
Je croy que j'en mourray.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus
Du plus clair de mon bien seront pris & per-
çus.

LISETTE.

Le Ciel vous fasse paix d'avoir de moy mé-
moire;
Et vous paye au centuple un œuvre méri-
toire,
Il m'avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE. *bas.*

Le fripon m'a joüé d'un tour de son métier.
Haut
Je croy que voila tout ce que vous voulez dire?

CRISPIN.

J'ay trois ou quatre mots encor à faire écrire.
Item, Je laisse & legue à Crispin.

ERASTE *bas*

A Crispin!
Je croy qu'il perd l'esprit, quel est donc son des-
sein?

CRISPIN.

Pour les bons & loyaux services..

ERASTE *bas,*

Ah! le traître.

CRISPIN

Qu'il a toûjours rendus & doit rendre à son
maître.

ERASTE.

Vous ne connoissez pas mon oncle ce Crispin,
C'est un mauvais valet, yvrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez luy faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé mon neveu du contraire,
Je connois ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je luy veux donc leguer en dépit des jaloux.

ERASTE *à part.*

Le chien ?

CRISPIN.

Quinze cent francs de rentes viageres ;
Pour avoir souvenir de moy dans ses prieres.

ERASTE.

Ah ! quelle trahison!

CRISPIN.

Trouvez-vous mon neveu
Le présent malhonnête & que ce soit trop peu?

ERASTE.

Comment quinze cent francs ?

CRISPIN.

Oüi, sans laquelle clause
Le présent Testament sera nul, & pour cause.

ERASTE.

Pour un valet mon oncle a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y pensez donc pas.

CRISPIN.

Je sçais ce que je fais,
Et je n'ay point l'esprit si foible & si débile.

ERASTE

Mais . . .

CRISPIN.

Si vous me fachez j'en laisseray deux mille ?

ERASTE.

Si . . .

LISETTE.

Ne l'obstinez point je connois son esprit,
Il le feroit, Monsieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE.

Soit, je ne diray mot, cependant de ma vie,
Je n'auray de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrois faire un fideicommis.

ERASTE *bas.*

Le scelerat encor rit de ma retenuë,
Il ne me laissera plus rien s'il continuë.

Mr SCRUPULE.

Est-ce fait.

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

ERASTE,

Le ciel en soit beny.

GASPARD.

Voila le Testament heureusement finy.
Vous plaît-il de signer?

CRISPIN.

j'en aurois grande envie ;
Mais j'en suis empêché par la paralisie,
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

GASPARD.

Et ledit Testateur déclare en cet endroit,
Que de signer son nom, il est dans l'impuissance.
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un Testament à faire est un pezant fardeau !
M'en voila délivré, mais je suis tout en eau.

Mr SCRUPULE.

Vous n'avez plus besoin de nôtre ministere.

CRISPIN.

Laissez moy s'il vous plaît l'Acte qu'on vient de faire ?

Mr SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monsieur, cet Acte est un dépôt,

Qui reste dans nos mains, je reviendray tantôt,
Pour vous en apporter moy-même une copie.

ERASTE

Vous nous ferez plaisir, mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser vôtre peine & vos soins.

GASPARD.

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.



SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN *se deshabillant.*

Ay-je tenu parole,
Et dans l'occasion sçay-je joüer mon rôle,
Et faire un Testament?

ERASTE.

Trop bien pour mon profit.
Dis-moy donc malheureux as-tu perdu l'esprit,
De faire un Testament qui m'est si dommageable!
De laisser à Lisette une somme semblable!

CRISPIN.

Ma foy ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant!

CRISPIN.

Il faut en pareil cas que chacun soit content.
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille?

ERASTE.

Comment donc traître!

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille.
Vôtre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toûjours impotant & goûteux,
Et j'ay dû luy laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son ame, & de ma conscience.

ERASTE.

Et de ta conscience? & ces quinze cent francs,
De pension à toy payables tous les ans,
Que tu t'es fait leguer avec tant de prudence?
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monsieur, s'estomaquer si fort,
On peut en un moment nous mettre tous d'accord,
Puisque le Testament que nous venons de faire,
Où je vous instituë unique Legataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir vôtre aveu.
Il faut le déchirer, & le jetter au feu.

ERASTE.

M'en préserve le Ciel!

CRISPIN.

Sans former d'entreprise
Laissons la chose au point où vôtre oncle l'a mise.

ERASTE.

Ce seroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN

Il s'éleve aussi-bien dans le fond de mon cœur,
Certain remord cuisant, certaine finderese,
Qui furieusement sur l'estomach me pese.

ERASTE.

Rentrons Crispin, je tremble, & suis persuadé.
Que nous allons trouver mon oncle decedé,
Ou que dans ce moment pour le moins il expire.

CRISPIN.

Helas! il étoit tems ma foy de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front,
Ne peut avoir un prix ny trop grand ny trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc s'il vous plaît m'avancer une année,
De cette pension que je me suis donnée.
Vous ne sçauriez me faire un plus charmant plaisir.

ERASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE *se jettant dans le fauteüil.*

Misericorde, ah Ciel! je me meurs, je suis morte!

ERASTE.

Qu'as tu donç mon enfant à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe, ouf, ouf, la peur m'empêche de parler,

CRISPIN.

Quel vert'go soudain à donc pû te troubler ?
Parle donc si tu veux ?

LISETTE.

Geronte....

CRISPIN.

Eh bien ! Geronte,

LISETTE *se levant brusquement.*

Ah ! prenez garde à moy !

CRISPIN.

Veux-tu finir ton compte?

LISETTE.

Un grand phantôme noir,

ERASTE.

Comment donc que dis-tu !

LISETTE

Hélas ! Mon cher Monsieur, je dis ce que j'ai veu,
Aprés avoir conduit ces Messieurs dans la ruë,
Ou la mort du bonhomme est déja répanduë,
Ou même le crieur a voulu malgré moi,
Faire entrer avec lui l'attirail d'un convoy,
De la chambre où gissoit vôtre oncle sans escorte,
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte,
Et montant l'escalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant Geronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton âme possedée,
T'abuse & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui vous dis-je, il parle. . Ah!

CRISPIN.

Pourquoi-donc ce grand cry ?

LISETTE.

Excuse mon enfant je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant, sans détourner la vuë,
Essouflée, & tremblante, ici je suis venuë,

Vous dire que le mal de vôtre oncle en ces lieux,
N'est qu'une léthargie & qu'il n'en est que mieux.

ERASTE.

Avec quelle constance au branle de sa rouë,
La fortune ennemie, & me berce & me jouë!

LISETTE,

O trop flateur espoir ! projets si bien conçus,
Et mieux executez, qu'êtes-vous devenus!

CRISPIN.

Voila donc le défunt que le sort nous renvoye,
Et l'avare Acheron lâche encore sa proye.
Vous le voulez grands Dieux, ma constance est à bout,
Je ne sçais où j'en suis & j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai veu tantôt si grand, si magnanime;
Un seul revers te rend foible & pusilanime.
Reprens des sentimens qui soient dignes de toi,
Offrons-nous aux dangers, viens signaler ta foi.
Quelque coup du hazard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque Notaire?

ERASTE.

Je vais sans perdre temps remettre ces billets;
Dans les mains d'Isabelle, ils feront leurs effets.
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourroit bien servir à nôtre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le soin
D'appeller le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plutôt je parts en diligence,
Et viens vous r'assurer ici par ma presence.



SCENE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voila pas mal avec mon testament,
Je vois ma pension payée en un moment.

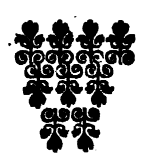
LISETTE.

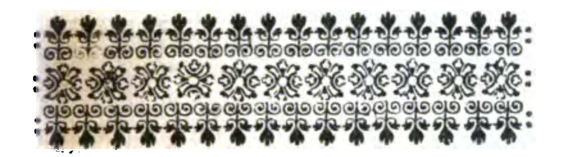
Et mes deux mille écus pour prix de mon service ?

CRISPIN.

Juste ciel sauve-moi des mains de la Justice !
Tout cecy ne vaut rien & m'inquiéte fort,
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE I.

Me ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Me ARGANTE.



Quel est vôtre dessein, & que voulez-vous faire ?
Pui-je de ces billets être dépositaire ?
On me soupçonneroit d'avoir prêté les mains,
A faire réüssir en secret vos desseins.
Maintenant que vôtre oncle a pû malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage.
Le parti le meilleur sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ERASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles sentimens qui regnent dans vôtre ame.
Nous ne prétendons point vous ni moi retenir
Un bien qui ne nous peut encor apartenir,
Mais gardez ces billets quelques momens de grace,

Le Ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
Je le prens à témoin si dans ce que j'ay fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas! pour meriter la charmante Isabelle,
J'ai peut être un peu trop fait éclater mon zele·
Mais on pardonnera ces transports amoureux,
Mon excuse, Madame, est écrite en vos yeux·

ISABELLE.

Puisque pour nôtre hymen, j'ai l'aveu de ma mere,
Je puis faire paroître un sentiment sincere.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour,
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour.
Vôtre personne seule est le bien qui me flate,
Et tous les vains brillans dont la fortune éclate,
Ne sçauroient éblouïr un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens ce cœur, non je ne veux plus rien.

Me ARGANTE.

Tous ces beaux sentimens sont fort bons dans un livre,
L'amour seul, tel qu'il soit ne donne point à vivre.
Et je vous apprend, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a de bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joye & l'esperance,
Et je vais l'exciter à faire un testament.

Me ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment?
Ces billets detournez ne peuvent-ils point faire,
Qu'il prenne à vos desirs un sentiment contraire!

ERASTE.

Et voila la raison qui me fait hazarder,
A vouloir quelque temps encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il

Il accordera tout ſans trop de reſiſtance.
Il faut Mademoiſelle, en ce peril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut s'il vous plaît
prendre.

ISABELLE.

Moi !

ERASTE.

N'en rougiſſez point, ce n'eſt que pour les
rendre.

ISABELLE.

Mais je ne ſçai, Monſieur, en cette occaſion,
Si je dois accepter cette commiſſion.
De ces billets ſurpris on me croira complice,
En reſtitutions, je ſuis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entens quelque bruit, c'eſt Criſpin que je
vois,
A qui donc en as-tu, te voila hors de toy?



SCENE II.

CRISPIN, Me ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

CRISPIN.

ALlons, Monſieur, allons en homme de courage,
Il faut ici ma foi ſoûtenir l'abordage.
Monſieur Geronte approche.

ERASTE.

O Ciel ! en ce moment,
Souffrez que je vous meine à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa veuë,
Laissons évaporer un peu sa bille émuë
Et quand il sera temps tous unanimement,
Nous viendrons travailler ensemble au dénoüement.
Pour toi, reste ici, voi l'humeur dont il peut être,
Et tu m'informeras, s'il est tems de paroître.

CRISPIN.

Nous voila grace au Ciel dans un grand embaras,
Dieu veüille nous tirer d'un aussi mauvais pas.

SCENE III.

GERONTE, CRISPIN. LISETTE,

GERONTE *appuyé sur Lisette.*

JE ne puis revenir encor de ma foiblesse,
Je ne sçai où je suis, l'éclat du jour me blesse,
Et mon foible cerveau de ce choc ebranlé,
Par de sombres vapeurs est encore tout troublé.
Ai-je été bien long-temps dans cette léthargie.

LISETTE.

Pas tant que nous croyions, mais vôtre maladie
Nous a tous mis ici dans un derangement,
Une agitation, un soin, un mouvement,
Qu'il n'est pas bien aisé dans le fonds de décrire,

Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de vôtre mal, vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise & les soins necessaires,
Pour pouvoir comme vous mettre ordre à vos affaires,
Vous seriez étonné, mais d'un étonnement,
A n'en pas revenir si-tôt assurément.

GERONTE.

Où donc est mon neveu? son absence m'ennuye.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je croi n'est plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu-là, comment?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vû vos yeux tourner droit à la mort,
Que n'écoutant plus rien que sa douleur amere,
Il s'est allé jetter...

GERONTE.

Où donc? dans la riviere?

CRISPIN.

Non, Monsieur, sur son lit, où baigné de ses pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GERONTE.

Va-donc lui redonner & le calme & la joye,
Et dis-lui de ma part que le Ciel lui renvoye
Un oncle toûjours plein de tendresse pour lui,
Qui connoît son bon cœur & qui veut aujourd'huy
Lui montrer des effets de sa reconnoissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'ameine ici.

SCENE IV.

GERONTE, LISETTE,

GERONTE.

MAis à ce que je voi,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne croi?

LISETTE.

Nous vous avons crû mort pendant une heure entiere.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,
Et sans perdre de temps faire mon testament.
Les Notaires sont-ils venus?

LISETTE.

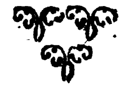
Assurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.





SCENE V.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE, GERONTE.

CRISPIN.

Le Ciel vous l'a rendu.

ERASTE.

Hélas à ce bonheur me ferois-je attendu !
Je revois mon cher oncle, & le ciel par sa grace,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse.
Aprés l'avoir cru mort il paroît à mes yeux.

GERONTE.

Hélas ! mon cher neveu, je n'en suis guerre mieux,
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant executer l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE.

Ce garçon-la, Monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pû voir les syncopes, les crises,
Dont par la simpatie, il sentoit les reprises,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN

Nous en avons tous trois eû nôtre bonne part.

LISETTE.

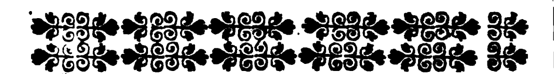
Enfin le Ciel a pris pitié de nos miseres,
Mais j'aperçois quelqu'un, c'est un des deux
Notaires.

GERONTE *à part.*

Bon jour Monsieur Scrupule,

CRISPIN.

Ah! me voilà perdu.



SCENE VI.

Mr SCRUPULE, GERONTE, ERASTE, LISETTE. CRISPIN.

GERONTE.

ICy depuis long-tems vous êtes attendu.

Mr SCRUPULE.

Certes je suis ravy, Monsieur, qu'en moins d'une
heure,
Vous joüissiez déja d'une santé meilleure.
Je sçavois bien qu'ayant fait vôtre Testament,
Vous sentiriez bien-tôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se
trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

Mr SCRUPULE.

Voicy donc le papier que selon vos desseins,

Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE

Quel papier s'il vous plaît ? pourquoy ! pour quelle affaire !

Mr SCRUPULE.

C'est vôtre Testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ay fait mon Testament!

Mr SCRUPULE.

Oüi, sans doute, Monsieur.

LISETTE *bas*.

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN *bas*.

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu vous resvez, Monsieur, c'est pour le faire,
Que j'ay besoin icy de vôtre ministere.

Mr SCRUPULE.

Je ne resve, Monsieur, en aucune façon,
Vous nous l'avez dicté plein de sens & raison.
Le repentir si tôt saisiroit-il vôtre ame ?
Monsieur étoit présent aussi-bien que Madame.
Il peuvent là dessus dire ce qu'ils ont vû.

ERASTE *bas*.

Que dire !

LISETTE *bas*.

Juste Ciel !

CRISPIN *bas*.

Me voila confondu.

GERONTE.

Eraste étoit présent?

Mr SCRUPULE.

Oüi, Monsieur, je vous jure.

GERONTE.

Est-il vray, mon neveu? parle je t'en conjure.

ERASTE.

Ah ! ne me parlez point Monsieur de Testament,
C'est m'arracher le cœur trop tiraniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc ?

LISETTE.

Crispin, parle en ma place;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN.

Je pourois là-dessus vous rendre satisfait,
Nul ne sçait mieux que moy la verité du fait.

GERONTE.

J'ay fait mon Testament !

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vû tantôt absolument écrire,
Mais je suis tres-certain qu'au lieu où vous voila,
Un homme à peu prés mis comme vous êtes-là,
Assis dans un fauteüil auprés de deux Notaires,
A dicté mot à mot ses volontez dernieres.
Je n'assurerai pas que ce fut vous, pourquoy ?
C'est qu'on peut se tromper, mais c'étoit vous ou moy.

Mr SCRUPULE.

Rien n'est plus veritable, & vous pouvez m'en croire.

GERONTE

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la *mémoire*,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oüi, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement, & pour prouver le fait,

Ne vous souvient-il pas que pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire ?

GERONTE.

Oüi.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans vôtre cabinet,
Qu'il a pris aussi-tôt sa plume & son cornet,
Et que vous luy dictiez à vôtre fantaisie ....

GERONTE.

Je ne m'en souvient point.

LISETTE.

C'est vôtre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, Monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain Neveu Normand,
Et certaine Baronne avec un grand tumulte,
Et des airs insolens chez vous vous faire insulte.

GERONTE.

Oüi.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en vôtre Testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est vôtre léthargie.

GERONTE.

Je croy, qu'ils ont raison, & mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que Monsieur Clistorel...

ERASTE.

Pourquoy tant repeter cet interrogatoire?
Monſieur convient de tout, du tort de ſa mémoire,
Du Notaire mandé, du Teſtament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il ſoit vray puiſque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ay fait écrire.

CRISPIN *à part.*

Ah! voila bien le diable.

Mr SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
Fut préſent devant nous, dont les noms ſont au bas,
Maître Mathieu Geronte en ſon fauteüil à bras,
Eſtant en ſon bon ſens, comme on a pû connoître
Par le geſte & maintien qu'il nous a fait paroître,
Quoy que de corps malade ayant ſain jugement,
Lequel aprés avoir reflechy murement,
Que tout eſt icy-bas fragile & tranſitoire.

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher & quelle ame aſſez noire
Ne ſe fendroit en quatre en entendant ces mots!

LISETTE.

Helas! je ne ſçaurois arrêter mes ſanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon ame eſt attendrie.
Là, là, conſolez vous, je ſuis encore en vie.

Mr SCRUPULE *continuant de lire.*

Conſiderant que rien ne reſte en même état,
Ne voulant pas auſſi déceder inteſtat.

CRISPIN.

Inteſtat...

LISETTE.

Inteſtat ! . . ce mot me perce l'ame.

Mr SCRUPULE.

Faites tréve un moment à vos ſoupirs Madame !

Conſiderant que rien ne reſte en même état,
Ne voulant pas auſſi déceder inteſtat.

CRISPIN.

Inteſtat.

LISETTE.

Inteſtat.

Mr SCRUPULE.

Mais laiſſez moy donc lire.
Si vous pleurez toûjours je ne pourray rien dire.
A fait, dicté, nommé, redigé par écrit
Son ſuſdit Teſtament en la forme qui ſuit.

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette légende,
S'il m'en ſouvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'eſt vôtre léthargie.

CRISPIN.

Ah ! je vous en répond.
Ce que c'eſt que de nous ! moy cela me confond.

Mr SCRUPULE *lit.*

Je veux premierement qu'on acquite mes dettes.

GERONTE.

Je ne dois rien.

Mr SCRUPULE.

Voicy l'aveu que vous en faites.
Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin,
Un fripon qui demeure au Cabaret voiſin.

GERONTE.

Je dois quatre cent francs ! c'eſt une fourberie!

CRISPIN.

Excusez moy Monsieur, c'est vôtre léthargie !
Je ne sçay pas au vray si vous les luy devez,
Mais il me les a luy mille fois demandez.

GERONTE.

C'est un maraut qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y seroient tous on ne les plaindroit
guere.

Mr SCRUPULE *lisant.*

Je fais mon Légataire unique, universel,
Eraste mon neveu.

ERASTE.

Se peut-il juste Ciel!

Mr SCRUPULE *lisant.*

Des-heritant en tant que besoin pourroit être,
Parens, niéces, neveux, nez aussi-bien qu'à naître.
Et même tous bâtards à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decés.

GERONTE.

Comment moy ? des bâtards !

CRISPIN.

C'est stile de Notaire.

GERONTE.

Oüi! je voulois nommer Eraste Légataire,
A cet article-là je voy présentement,
Que j'ay bien pû dicter le présent Testament.

Mr SCRUPULE *lisant.*

Item, je donne & legue en espece sonante
A Lisette ...

LISETTE.

Ah! grands Dieux !

Mr SCRUPULE.

Qui me sert de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœu,
Deux mille écus.

CRISPIN.

CRISIPN.

Mr ... en verité ... pour peu ?
Non .., jamais .. car enfin .. ma bouche ...
quand j'y pense .
Je me sens sufoquer par la reconnoissance.
à Lisette.
Parle donc !

LISETTE *embrassant Geronte.*

Ah ! Monsieur ..

GERONTE.

Qu'est-ce à dire cela ?
Je ne suis point l'auteur de ces sotises-là.
Deux mille écus comptant!

LISETTE.

Quoy déja, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile exposée au malheur ,
Qui veut faire une fin en tout bien tout honneur !
Luy refuseriez-vous cette petite grace?

GERONTE.

Comment six mille francs ! quinze ou vingt écus passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'huy, Monsieur , sont si courus.
Et que peut-on , Helas ! avoir pour vingt écus?

GERONTE.

On a ce que l'on peut , entendez-vous ma mie,
Il en est à tout prix. Achevez je vous prie.

Mr SCRUPULE.

Item, Je donne & legue.

CRISPIN,

Ah ! c'est mon tour enfin ,
Et l'on va me jetter.

Mr SCRUPULE.
à Crispin.

GERONTE *regardant Crispin qui se fait petit.*
A Crispin !

Mr SCRUPULE *lisant.*
Pour tous les obligeants, bons & loyaux services
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor luy rendre à l'avenir.

GERONTE *à part.*
Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons !

Mr SCRUPULE.
Quinze cent francs de rentes viageres,
Pour avoir souvenir de moy dans ses prieres.

CRISPIN *se prosternant aux pieds de Geronte.*
Oüi, je vous le promets, Monsieur, à deux genous,
Jusqu'au dernier soupir je prieray Dieu pour vous.
Voila ce qui s'appelle un vrayment honnête homme,
Si genereusement me laisser cette somme !

GERONTE.
Non feray-je parbleu. Que veut dire cecy ?
Monsieur de tous ces legs, je veux être éclaircy.

Mr SCRUPULE.
Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.
Quoy ! moy, j'aurois legué sans aucune raison.
Quinze cent francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Eraste auroit chassé s'il m'avoit voulu croire.

CRISPIN.
Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire ;
Voulez-vous, démentant un genereux effort,
Estre avaricieux même aprés vôtre mort,

GERONTE.

Ne m'a t'on point vôlé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches,
Je n'ose me foüiller.

ERASTE *à part.*

Quel funeste embaras....
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où sont-ils donc ! répons ? ...

ERASTE.

Tantôt pour Isabelle,
Je les ay par vôtre ordre exprés porté chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre !

ERASTE.

Oüi, Monsieur,

GERONTE.

Je ne m'en souvient point.

CRISPIN.

C'est vôtre léthargie.

GERONTE.

Oh ! je veux sur ce point
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries,
Je suis las à la fin de tant de léthargies.
Cours chez elle, dis luy que quand j'ay fait ce don,
J'avois perdu l'esprit, le sens & la raison.

SCENE DERNIERE.

Me ARGANTE, ISABELLE, ERASTE, GERONTE, LISETTE, CRISPIN.

ISABELLE.

Ne vous allarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel!

ERASTE.

Mais sous des loix que nous osons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix ?

ERASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le présent Testament.

GERONTE.

Mais tu ny pense pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambriere un legs de cette espece ?

LISETTE.

Songez à l'interêt que le Ciel vous en rend,
Et plus le legs est gros, plus le merite est grand.

GERONTE *à Crispin.*

Et ce maraut auroit cette somme en partage.

CRISPIN

Je vous promets Monsieur d'en faire un bon usage.

De plus ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il est vray qu'il n'en doit joüir qu'aprés ma mort.

ERASTE.

Ce n'est pas encor tout regardez cette belle,
Vous sçavez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle,
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups,
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux;
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah! Monsieur, mon neveu...

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flame,
Que lorsqu'en écoutant un se timent plus sain,
Vôtre cœur moins épris a changé de dessein.

Me ARGANTE.

Je croi que vous & moi, nous ne sçaurions mieux faire,

GERONTE.

Nous verrons, mais avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà;
Tels que je les ay eus, je les rends,

LISETTE *prenant le porte feüille plûtôt que Geronte.*

Alte là.
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rens, je vous ferai tous pendre.

ERASTE. *se jettant à genoux*

Monsieur, vous nous voyez embrasser vos genoux,
Voulez-vous aujourdhuy nous désesperer tous?

LISETTE *à genoux.*

Eh ! Monſieur,

CRISPIN *à genoux*

Eh ! Monſieur,

GERONTE.

La tendreſſe m'accueille

Dites-moi, n'a-t'on rien diſtrait du porte-feüille ?

ISABELLE.

Non, Monſieur, je vous jure il eſt en ſon entier,
Et vous retrouverez juſqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien ! s'il eſt ainſi pardevant le Notaire,
Pour avoir mes billets je conſens à tout faire.
Je ratifie en tout le preſent teſtament.
Mes billets ?

LISETTE.

Les voila.

ERASTE *à Geronte.*

Quelle action de grace ?

GERONTE.

De vos remercimens volontiers je me paſſe,
Mariez-vous tous deux ; c'eſt bien fait j'y conſens,
Mais ſur tout au plûtot procréez des enfans,
Qui puiſſent heriter de vous en droite ligne,
De tous collateraux l'engeance eſt trop maligne.
Déteſtez à jamais tous neveux bas Normands,
E Niece que le diable ameine ici du Mans.
Fleaux plus dangereux, animaux plus funeſtes,
Que ne furent jamais les guerres ni les peſtes.

CRISPIN.

Laiſſons-le dans l'erreur, nous ſommes heritiers.
Liſette, ſur mon front viens ceindre des Lauriers,
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant aſſez pour être ſage.

CRISPIN.

Meſſieurs, j'ai grace au ciel mis ma barque à bon port ;

En faveur des vivans je fais revivre un mort,
Je nomme à mes desirs un ample legataire,
J'acquiers quinze cent francs de rentes viageres;
Et femme au par-dessus, mais ce n'est pas assez,
Je renonce à mon legs, si vous n'aplaudissez.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Legataire Universel*, & j'ai crû que l'impression en seroit agreable au Public. Fait à Paris le 15. Janvier 1708.

Signé, FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT PIERRE RIBOU, Libraire à Paris nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer une Comedie sous le Titre des *Menechmes*, & autres pieces de Theatre du Sieur Regnard, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges sur ce necessaires: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Exposant de faire ou faire faire l'impression desdites Comedies & pieces de Theatre,

en telle forme, marge, caracteres, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre ou faire vendre par tout nôtre Royaume, pendant le temps de *trois années* consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere en aucun lieu de nôtre obéïssance ; & à tous Imprimeurs Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire lesdites Comedies & Pieces de Theatre en tout ni en partie, sous quelque pretexte que ce soit, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de 1500. l. d'amende contre les contrevenans dont un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, un tiers au dénonciateur, & l'autre tiers à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : à la charge que ces presentes seront registrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de ce jour, que l'Impression de lad. Comedie, & Pieces de Theatre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente, il en sera mis deux exem-

plaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre trés cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des presentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin de ladite Comedie & pieces de Theatre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution des Presentes, tous actes requis & necessaires, sans autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est nôtre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-septiéme jour de Decembre, l'an de grace mil sept cens cinq, & de nôtre regne le soixante troisiéme. *Signé*, par le Roy en son Conseil, LE FEBVRE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aout 1703. A Paris ce 6. Janvier 1706. Signé GUERIN, *Synd.*

LA CRITIQUE DU LEGATAIRE

COMEDIE.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'Image Saint Loüis.

MDCCVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

LE COMEDIEN,
LE CHEVALIER,
LE MARQUIS,
LA COMTESSE,
CLISTOREL, Apotiquaire.
CLISTOREL, Comedien.
Mr BONIFACE,
Mr BREDOUILLE,





CRITIQUE
DU
LEGATAIRE

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE COMEDIEN *faisant l'Annonce.*



ESSIEURS, nous aurons l'honneur de vous donner demain la Tragedie de.... Et le jour suivant vous aurez encore une representation du Legataire.

A





SCENE II.

UN CHEVALIER, LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

HOla hô, Monſieur l'Annonceur, un petit mot s'il vous plaît.

LE COMEDIEN.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Hé ventrebleu, n'êtes-vous point las de nous donner toûjours la même piece ? Eſt ce qu'il n'y a pas aſſez long-tems que vous nous fatiguez de vôtre Legataire ?

LE COMEDIEN.

Monſieur, nous ne nous laſſons jamais des Piéces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je ſuis las de voir ce Poiſſon avec ſon bredoüillement & ſon Item. Ma foi c'eſt un mauvais plaiſant ? tu vaux mieux que luy.

LE COMEDIEN.

C'eſt le Public qui détermine le ſort des ouvrages d'eſprit & le nôtre, & lorſque nous le voyons venir en foule à quelque Comedie nouvelle, nous jugeons que la piece eſt bonne, & nous n'en voulons point d'autre garand.

LE CHEVALIER.

Ah ! parſanbleu, voila un beau garand que le Public, le Public, le Public ; c'eſt bien à lui à qui je m'en raporte.

LE COMEDIEN.

A qui donc, Monsieur, voulez-vous vous en rapporter ?

LE CHEVALIER.

A qui !

LE COMEDIEN.

Oüy, Monsieur.

LE CHEVALIER.

A moy, morbleu, à moy, il y a plus de sens, de raison & d'esprit dans cette tête-là, qu'il n'y en a sur vôtre Théatre, dans vos Loges & dans vôtre Parterre, quand ces trois Ordres seroient reünis ensemble.

LE COMEDIEN.

Je ne doute point, Monsieur, de vôtre capacité, mais j'ai toûjours oüy dire que le goût general devoit l'emporter sur le particulier

LE CHEVALIER.

Cette maxime est bonne pour les sots, mais non pas pour moy ; je ne me laisse jamais entraîner au torrent, je fais tête au parterre, & quand il approuve quelque endroit, c'est justement celui que je condamne.

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monsieur, que nous autres Comediens, nous sommes d'un sentiment bien contraire. C'est de ce Tribunal là que nous attendons nos arrêts, & quand il a prononcé, nous n'appellons point de ses décisions.

LE CHEVALIER.

Et moy morbleu j'en appelle comme d'abus, j'en appelle au bon sens, j'en appelle à la posterité, & le siecle à venir me fera raison du mauvais goût de celui-ci.

LE COMEDIEN.

Quelque succés qu'ait nôtre piece, nous n'esperons pas, Monsieur qu'elle passe aux siecles futurs, il nous suffit qu'elle plaise presentement à

quantité de gens d'esprit, & que la peine de nos Acteurs ne soit pas infructueuse.

LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres Comediens, j'aimerois mieux tirer la langue d'un pied de long, que de representer de pareilles sottises, mourez de faim morbleu, mourez de faim avec constance, plûtôt que de vous enrichir avec une aussi mauvaise piece; & qu'est ce que c'est encor que cette Critique dont vous nous menaçez?

LE COMEDIEN.

Je vous dirai Monsieur, par avance que ce n'est qu'une bagatelle, deux ou trois Scenes qu'on a ajoutées pour donner à la Comedie une juste longueur, & pour vous amuser jusqu'à l'heure du souper.

LE CHEVALIER.

Cela sera-t-il bon?

LE COMEDIEN.

C'est ce que je ne vous dirai pas, le Public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le public, le public, ils n'ont autre chose à vous dire, le public, le public!

LE COMEDIEN.

Monsieur je vous laisse avec lui, tâchez à le faire convenir qu'il a tort, mais ne lui exposez que de bonnes raisons, il ne se paye pas de mauvais discours, je vous en avertis, & il a souvent imposé silence à des gens qui avoient autant d'esprit que vous.

Il s'en va.

LE CHEVALIER.

Je lui parlerois fort bien, si je me trouvois tête à tête avec lui, mais la partie n'est pas égale, il faut remettre l'affaire à une autre fois, & voir si ces Messieurs voudront me rendre ma place.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, M. BONIFACE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

HOlà, quelqu'un de mes gens, n'ai-je-là personne? Mon caroſſe, mon caroſſe, Monſieur le Marquis ſortons d'ici Remuez-vous donc Monſieur Boniface, vous voila comme une idole, faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Sitôt que vôtre caroſſe ſera devant la porte, on viendra vous avertir, mais vous en avez encore pour un quart d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart d'heure! quoi il faudra que je demeure ici encore un quart d'heure? je ne pourrai jamais ſuffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'huy; on m'attend au marais pour faire une repriſe de lanſquenet, je vais ſouper proche les Incurables, nous devons courir le bal toute la nuit, & ſur les huit heures du matin il faut que je me trouve à un reveillon à la porte ſaint Bernard.

LE MARQUIS.

Voila, Madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de tems.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout, & ſi vous ne voulez pas me ſuivre, voila Monſieur Boniface qui

ne m'abandonnera point dans l'occasion ; c'est un jeune poëte que je produis dans le monde, un bel esprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai besoin, je l'ai amené à la Comedie pour m'en dire son sentiment.

LE MARQUIS.

Comment tête à tête ?

LA COMTESSSE.

Pourquoi non ? il me sert de chapron, il a une mine sans consequence ; que voulez vous qu'une femme fasse d'un visage comme le sien, je pretens bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais avant tout, tirez moi de la foule, Monsieur le Marquis, tirez moi de la foule, mon carosse en arrivant a été une heure dans la ruë Dauphine sans pouvoir avancer ni reculer, le voila presentement dans le même embaras. Cela est étrange que dans une Ville policée comme Paris, les ruës ne soient pas libres, & que Messieurs les Comediens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu, Monsieur Boniface, je suis bien aise de vous rencontrer dans les foyers, vous venez de voir cette Comedie qui a fait courir tant de monde, je serai charmé que vous m'en disiez vôtre sentiment, j'ai autrefois entendu des petits vers de vôtre façon qui n'étoient pas impertinens.

Mr BONIFACE.

Oh ! Monsieur.

LA COMTESSE.

Monsieur Boniface a cent fois plus d'esprit qu'il ne paroît, j'aime les gens dont la mine promet peu & tient beaucoup, il a l'air d'un Cuistre, mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un sot.

Mr BONIFACE.

On voit bien, Madame la Comtesse, que vous vous connoissez en phisionomie.

LA COMTESSE.

C'eſt une ſource d'imagination vive, hardie, échauffée, rien ne l'arrête, rien ne l'embaraſſe, je lui trouve un fond de ſcience qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez vous, Monſieur le Marquis qu'il a fait vingt-cinq Comedies, & pour le moins autant de Tragedies, les Comediens n'en veulent joüer aucune. Mais ce qu'il y a de beau, c'eſt que ſes Comedies font pleurer, & que ſes Tragedies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'eſt attraper le fin de l'art.

Mr BONIFACE.

Madame la Comteſſe eſt à ſon ordinaire vive & pétulante, il faut qu'elle ſe divertiſſe toûjours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, Monſieur Boniface, faites nous part de vos lumieres, & dites-nous je vous prie vôtre avis ſur la piece que nous venons de voir.

Mr BONIFACE.

Monſieur...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Monſieur Boniface, mais ſoyez court, vôtre recit commence déja à m'ennuyer, je n'aime point les grands parleurs, c'eſt le défaut des gens de vôtre métier. Je rencontrai dernierement un auteur dans la ruë, qui fit à toute force arrêter mon caroſſe, il me fatigua de ſes vers pendant une heure entiere, il en recita aux Laquais, au cocher, aux Chevaux, & ſi un autre caroſſe ne fut ſurvenu qui lui ſerra les côtes de fort prés, & lui fit quitter priſe, je croi qu'il parleroit encor, ou qu'il ſeroit devenu lui-même la cataſtrophe de ſa Tragedie.

Mr BONIFACE.

Je ne ſuis encore qu'un jeune candidat dans la République des lettres, un nourriſſon des Mu-

ses ; mais je soutiens que la piece est vitieuse *à capite ad calcem*, c'est-à-dire de la tête aux pieds.

LA COMTESSE

Un jeune candidat, un jeune candidat, un nourrisson des muses ! Que dis-tu à cela Marquis ? les muses n'ont'elles pas fait là une belle nourriture ? Quand serez-vous sevré Monsieur Boniface ?

Mr BONIFACE.

Nous avons un peu lû nôtre Poetique d'Aristote. & nous sçavons la difference de l'épopée avec le Poëme dramatique qui vient du grec, *para to dran*, id est, *agere*.

LA COMTESSE.

Agere... *agere*... Il faut avoüer que cette langue Grecque est admirable, il faut que vous me l'aprenniez, Monsieur Boniface... Que je serois ravie de sçavoir du Grec. Quoi je parlerois Grec, je parlerois Grec, Monsieur le Marquis ? mais cela seroit tout à fait plaisant.

LE MARQUIS.

Oüy, Madame, cela seroit tout à fait plaisant & nouveau.

Mr BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laisse cette critique aux esprits subalternes, c'est à l'analyse, à la conduite, à la texture d'une piece que je m'attache, & par là je vous prouverai que celle-ci est impertinente.

LE MARQUIS.

Voila qui est for.

Mr BONIFACE,

N'est-il pas vrai qu'il s'agit dans cette piece d'un Testament qui fait le nœud & le dénoüement de toute l'intrigue ?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

Mr BONIFACE.

Qui est-ce qui fait ce Testament ? ne tombez

vous pas d'accord que c'eſt un valet ?

LA COMTESSE.

Oüy, c'eſt Criſpin, il me réjouit par fois, j'aime à le voir.

Mr BONIFACE.

Or eſt-il que le code Juſtinien titre douze, *paragrapho primo*, *de Teſtamentis*, nous apprend que ceux qui ſont ſous la puiſſance d'autruy ne peuvent pas teſter. Le Valet eſt ſous la puiſſance de ſon maître, *Ergo* je ſoûtiens que le Valet n'a pû faire de Teſtament, & de là je conclus que la piece eſt déteſtable.

LE MARQUIS.

Belle concluſion.

LA COMTESSE.

Voila ce qui s'appelle ſaper un ouvrage par les fondemens, raiſonner juſte, & décider comme j'aurois fait. Que Monſieur Boniface a d'eſprit? c'eſt un goufre de ſcience, mon Dieu que j'aurois envie de l'embraſſer, mais la pudeur m'en empêche. Pour vous conſoler, Monſieur Boniface, baiſez ma main. Te voila, Marquis, confondu, écraſé, anéanti. Tu ne ris point, tu ne ris point.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ma foi que vous ne m'en donniez tous deux une ample matiere; Qu'avons nous affaire ici de popée, & de tous les grands mots grecs & latins dont Monſieur Boniface fait une parade faſtueuſe.

LA COMTESSE.

Ce ſont tous termes de l'art qui ſont citez fort à propos, l'épopée, le code, le Juſtinien, le paragrapho. Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots, & les avoir payez une piſtole piece.

LE MARQUIS.

Apprenez, Monſieur le Juriſprudent hors de

ſaiſon, qu'il n'eſt point queſtion dans une Comedie du Droit Romain, ni de Juſtinien. Il s'agit de divertir les gens d'eſprit avec art, & je vous ſoûtiens moy que la conduite de cette piece eſt tres ſenſée.

Mr BONIFACE.

C'eſt dont nous ne convenons pas parmi nous autres Sçavans.

LE MARQUIS.

Le premier Acte expoſe le ſujet, le ſecond fait le nœud, dans le troiſiéme commence l'action, elle continuë dans les ſuivans; tout concourt à l'évenement; l'embaras croît juſqu'à la derniere ſçene, le dénoüement eſt tiré des entrailles du ſujet. Tous les Acteurs ſont contens, & les ſpectateurs ſeroient bien difficiles s'ils ne l'étoient pas, puiſqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les regles.

LA COMTESSE.

Pour moy je n'entens point vos regles de Comedie, mais mon frere le Chevalier qui a bon goût, & qui eſt preſque auſſi ſage que moy m'a dit qu'elle ne valoit rien, il ne l'a pourtant point encore vûë.

LE MARQUIS.

C'eſt le moyen d'en juger bien ſainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune repréſentation, la premiere il ne vit rien, la ſeconde il n'entendit pas un mot, la troiſiéme il ne vit ni n'entendit, & toutes les autres-fois il étoit dans les foyers occupé devant le miroir à rajuſter ſa perſonne; ranimer ſa perruque, ſe renouveller de bonne mine pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité. & la conduire avec ſuccés dans ſon carroſſe.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle si bien.

LA COMTESSE.

Pour moy ne trouvant plus de place dans les premieres loges; je l'ay vûë la premiere fois dau l'amphitheatre, où je me trouvay entourée des cinq ou six jeunes Seigneurs qui ne cesserent de folâtrer autour de moy; jamais jolie femme ne fut plus lutinée, & si la piece n'avoit promptement finy, je ne sçais en verité ce qu'il en seroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raison Madame la Comtesse de pester, vous n'avez jamais tant couru de risque en vos jours qu'à cette Comedie.

Mr BONIFACE.

Pour moy j'étois dans le parterre à la premier représentation, il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaise Comedie, une moitié de mon just'aucorps fut emporté par la foule, & j'eus bien de la peine à sauver l'autre, au milieu des flots de Laquais qui m'inonderent de cire en sortant, & me brûlerent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE.

Les Auteurs qui ont des habits aussi meurs que le vôtre, Monsieur Boniface, ne doivent point se trouver dans le parterre à une premiere représentation.

LE MARQUIS.

Madame la Comtesse a raison, vous êtes-là un tas de mauvais poëtes cantonez par peletons (je ne parle pas de ceux qui sont avoüez d'Appollon, dont on doit respecter les avis) vous êtes-là, dis-je, comme des ames en peine tout prêts à donner l'allarme dans vôtre quartier, & à sonner le toxin sur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hazardez, négligez, ou mal interprétez qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers?

LA COMTESSE.

Tu te rens, Marquis, tu fléchis, tu demandes quartier. Courage Monsieur Boniface, remettez vous, l'ennemy plie, tenez bon, quand il devroit aujourd'huy vous en coûter vôtre manteau. Te moques-tu Marquis de te mesurer avec Monsieur Boniface; c'est le plus bel esprit du siecle, il a voix déliberative aux caffez, & c'est luy qui fait un livre qui aura pour titre le Diable partisan, ou l'abregé des soupirs auprés des cruelles.

LE MARQUIS.

Mais enfin vous conviendrez que la piece est....

LA COMTESSE.

Horrible, déteſtable, archideteſtable, & qu'il n'y a que les entr'actes qui la soûtiennent.

Mr BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes? il me semble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point! comment appellez-vous donc ces pirouëttes, ces caracoles, ces chaudes embrassades qui se font sur le théatre pendant qu'on mouche les chandelles, voilà ce qui s'appelle des scenes d'action & de mouvement des plus comiques; place au Théatre, haut les bras, demandez plûtôt au parterre, je suis seure qu'il sera de mon avis; mais je perds icy bien du tems, mon cher Monsieur Boniface, voyez je vous prie si mon carosse n'est point à la porte, de moment en moment je sens que je m'extenuë, je fonds, je peris, je deviens nulle.

Mr BONIFACE.

Dans un moment Madame, je viens vous rendre réponse.

SCENE IV.

Mr BREDOUILLE, Me LA COMTESSE, LE MARQUIS.

Mr BREDOUILLE *sortant de la couliſſe.*

ALlez toûjours devant ; j'y ſeray auſſi-tôt que vous, ayez ſoin ſeulement que nous buvions bien frais, & que le roſt ſoit cuit à propos.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, mon cher Monſieur Bredoüille, que j'ay de joye de vous rencontrer icy, Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chere, & qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connois autre que Monſieur Bredoüille, j'ay été vingt fois à ſa maiſon de Campagne, c'eſt luy qui a inventé les poulardes aux huitres, les poulets aux œufs, & les cercelles aux olives, ſi je n'étois pas retenuë, je luy propoſerois de nous donner ce ſoir à ſouper pour nous dédommager de la mauvaiſe Comedie que nous venons de voir ?

Mr BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaiſe Comedie, mauvaiſe Comedie... je la trouve excellente, je ne me ſuis jamais tant diverty, & Monſieur Cliſtorel m'a guery de toute la mauvaiſe humeur que j'y avois apportée.

LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin, mon gros bredoüilleux? quelque carteau de ta cave a-t-il échapé à ses cerceaux, & pleures-tu par avance le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été.

Mr BREDOUILLE.

Mon cuisinier avoit à diner manqué sa soupe, ses entrées ne valoient pas le diable, & le coquin avoit laissé brûler un faisan qu'on m'avoit envoyé de mes terres; je n'ay pas laissé d'y rire tout mon saoul, tout mon saoul,

LA COMTESSE.

Comment tu as pu rire de pareilles sotises, si je te faisois l'anatomie de cette piece-là, tu tomberois dans un dégoût qui t'ôteroit l'appetit pendant tout le Carnaval.

Mr BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas, il n'est point icy question d'anatomie, est ce que le Testament ne vous a pas réjoüy, il y a là deux Item qui valent chacun une Comedie, & cette veuve, morbleu, cette veuve n'est-elle pas à manger. Ce Poisson est plaisant il me divertit, j'aime à rire moy, cela me fait faire digestion.

LA COMTESSE.

Et c'est justement la Scene de veuve qui m'a donné un dégoût pour la piece; j'ay une antipatie extreme pour cet habit, & si mon mary mouroit aujourd'huy je me remarierois demain pour n'être pas obligée de me représenter sous un si lugubre équipage, je croy que je ne ferois pas mal dès à présent de choisir quelqu'un pour luy succeder. Qu'en dis-tu, Marquis?

LE MARQUIS.

Ce seroit tres-bien fait?

LA COMTESSE.

Et que dites-vous s'il vous plaît de ce Gentil-

homme Normand, Monsieur Alexandre Choupille, de l'enfant posthume, du Clistorel, & de la servante qui ne veut pas être interloquée.

Mr BREDOUILLE.

Hé bien, interloquée, interloquée, où est donc le grand mal? n'ay-je pas été interloqué moy qui vous parle dans un procés que j'ay avec un de mes Fermiers.

LA COMTESSE.

Eh fy donc, Monsieur, fy donc.

Mr BREDOUILLE.

Pour moy je n'y entens point tant de façons, quand une chose me plaît, je ne vais point m'alambiquer l'esprit pour sçavoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS.

Monsieur parle de fort bon sens.

Mr BREDOUILLE.

Madame la Comtesse par exemple je ne la détaille point par le menu, il suffit qu'elle me plaise en gros, je n'examine point si elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renforcée, elle me plaît je n'en veux point d'avantage.

LA COMTESSE *le contrefaisant.*

Monsieur Bredoüille à raison, car voyez-vous une femme est comme une Comedie; il y a de l'intrigue, du dénouëment, Monsieur Brédoüille par exemple, je n'examine point s'il est gros ou menu, gras ou maigre, il a de bon vin, on le va voir, en faut-il davantage, n'est-il pas vray Marquis?

LE MARQUIS.

Oüy, rien n'est plus clair que ce raisonement-là.

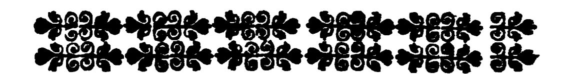
Mr BREDOUILLE.

Madame je suis vôtre serviteur, je vais souper à la Place Royalle, où nous devons attaquer un alloyau dans les formes, & je serois au déses-

poir que la Scene commençât sans moy.

LA COMTESSE *bredoüillant.*

C'est trés-bien fait, Monsieur Bredoüille ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, & de boire autant de razades à ma santé. Voilà un plaisant original ; mais que vois-je, il me semble que j'apperçois Monsieur Clistorel, il n'est pas encore deshabillé, il faut l'appeller pour nous en divertir, hola hô Monsieur Clistorel un petit mot ?



SCENE V.

CLISTOREL *Apotiquaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL *Apotiquaire.*

LEs Comediens sont bien plaisans de joüer sur leur Théatre un corps aussi illustre que celuy des Apotiquaires, & ce petit mirmidon de Clistorel bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moy ?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ? n'êtes-vous pas Monsieur Clistorel, comment donc ? je croy qu'en voila encore un autre, je m'imaginois qu'il fut unique en son espece. Hola ho Monsieur Clistorel un petit mot.





SCENE VI.

CLISTOREL *Comedien*, CLISTOREL *Apotiquaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL *Apotiquaire.*

C'Est donc vous, mon petit amy qui empruntez mon nom & ma personne pour les mettre dans vos Comedies ; Sçavez-vous que je suis doyen des Apotiquaires.

CLISTOREL *Comedien.*

Vous! doyen des Apotiquaires ?

CLISTOREL *Ap.*

Oüy ! moy.

CLISTOREL *Com.*

Que m'importe. Ah ! ah ! ah ! la plaisante figure pour un doyen.

CLISTOREL *Ap.*

Figure, parbleu figure vous-même, je serois bien-fâché que la mienne fut aussi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL. *Com.*

Et moy je serois au désespoir de vous ressembler, ne voila t-il pas un petit gentilhomme bien tourné ?

CLISTOREL *Ap.*

Depuis deux cens ans nous tenons boutique d'Apotiquaire de pere en fils dans le Fauxbourg Saint Germain.

CLISTOREL *Com.*

Oüy, l'on dit que c'est vous qui recrepissez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL *Ap.*

Je puis me vanter qu'il n'y a point d'homme en France qui ait plus raccommodé de visages que moy.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommodé des visages ? je croyois qu'un visage n'étoit pas de la compétence d'un Apotiquaire, il faudra donc Monsieur Clistorel que vous préludiez quelque jour sur le mien, je suis jeune encore comme vous voyez; mais quand j'ay bû du vin de Champagne, j'ay le lendemain le coloris obscur, les nuances broüillées, & des erreurs au tein qui me vieillissent de dix années.

CLISTOREL *Com.*

Il a remis sur pied des teints aussi désesperez que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'assurer que mon visage ne luy fera point d'affront, & qu'il aura de l'honneur.

CLISTOREL *Ap.*

Pourquoy donc mon petit Comedien, connoissant mon mérite, êtes-vous assez impudent pour me joüer en plein Théatre ?

CLISTOREL *Comed.*

Nous y joüons bien tous les jours les Medecins qui valent bien les Apotiquaires.

CLISTOREL *Ap.*

Sçavez-vous que personne n'approche de plus prés que nous les Princes & les grands Seigneurs.

CLISTOREL *Comed.*

Vous ne les voyez que par derriere, mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL *Ap.*

Je suis Apotiquaire & Medecin quand il le faut.

CLISTOREL *Com.*

Je jouë moy dans le comique, & dans le serieux.

CLISTOREL *Ap.*

J'ay fait à Paris quatre cours de Chymie.

CLISTOREL *Com.*

J'ay joüé en Campagne les Rois & les Empereurs.

LA COMTESSE.

Quoy vous joüez dans le serieux ! un pigmée & un extrait d'homme comme vous representeroit Achille, Agamemnon, Mitridathe ? Marquis, que dis-tu de ce heros là, ne voila t-il pas un Mitridate bien fourny pour faire fuir des légions Romaines ?

LE MARQUIS.

Je vous prie Monsieur Clistorel le sérieux de nous dire seulement deux vers, pour voir comment vous vous y prene.

CLISTOREL *Comed.*

Oüy dà.
Et vous aurez pour vous malgré les envieux ;
Et Lisette, & Crispin, & l'Enfer & les Dieux.

CLISTOREL *Ap.*

Il faut dire la verité, voilà une belle taille pour faire un Empereur.

CLISTOREL *Comed.*

Voilà un plaisant visage pour avoir fait quatorze enfans à sa femme.

CLISTOREL *Ap.*

Cela est faux, je luy en ay fait dix-neuf.

CLISTOREL *Comed.*

Tant mieux, pourveu qu'ils soient tous de vôtre façon.

CLISTOREL *Ap.*

Quest-ce à dire de ma façon ? apprenez que sur l'honneur Madame Clistorel n'a jamais fait de qui pro quo.

CLISTOREL *Com.*

Elle ne vous ressemble donc pas.

CLISTOREL *Ap.*

Moy, j'ay fait des qui pro quo! vous en avez menty.

CLISTOREL. *Comed.*

J'en ay menty?

LA COMTESSE.

Monsieur l'Apotiquaire, Monsieur le Comedien, Monsieur Clistorel, Monsieur Mitridathel

CLISTOREL *Ap.*

Avorton de Comedien.

CLISTOREL *C.*

Embrion d'Apotiquaire.

LA COMTESSE.

Doucement, Messieurs, doucement, je ne souffriray point qu'il arrive de malheur, & que deux Clistorels se coupent la gorge en ma présence. Vous Monsieur Clistorel l'Apotiquaire retournez dans vôtre Boutique, & vous Monsieur Clistorel le Comedien, je veux que vous me meniez au bal, & que nous dansions ensemble le rigaudon, la chasse, les cottillons, la jalousie, & toutes les autres dances nouvelles où j'excelle assurement, & je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui se trémousse dans un bal avec plus de noblesse, de cadance, de vivacité, de legereté, & de pétulance.

SCENE DERNIERE.

Mr BONIFACE, LA COMTESSE, CLISTOREL *Comedien*, CLISTOREL *Apotiquaire*, LE MARQUIS.

Mr BONIFACE.

MAdame, vôtre carosse est à la porte, & vous descendrez quand il vous plaira.

LA COMTESSE.

Il a bien fait de venir, j'allois me jetter dans le premier venu, allons, Monsieur Clistorel donnez moy la main.

LE MARQUIS.

Et bien morbleu voila ce qui s'appelle une Comedie dans les regles ; cela vaux mieux que l'autre, & je vous jure que l'on ne la jouëra point que je n'y revienne, je conseille à l'assemblée d'en faire autant.

Fin de la Critique du Legataire.

PERMISSION.

Vûë. Permis de faire imprimer. Fait à Paris ce 8. Février 1708. M. R. DEVOYER DARGENSON.

FAUTES A CORRIGER dans la Comedie du Legataire.

Page 101. *l.* 26. Tels que je les ai eus, je les rends, *lisez*, Tels je les reçus, je les rends.

page 103. *l.* 4. Femme au pardessus, *lisez*, Et Femme au pardessus

